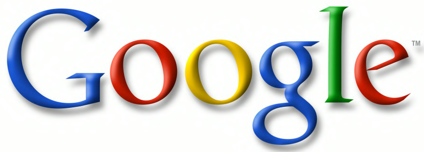







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

L'ÉCRAN.

L'ÉCRAN.

PAR

Madame la comtesse Dash.



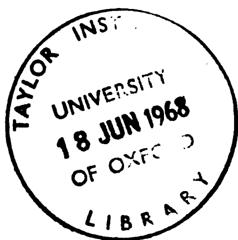
Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE, FONDERIE.

—

1840


TAYLOR INST
UNIVERSITY
18 JUN 1968
OF OXF D
LIBRARY

UN ANGE.

UN ANGE.

I

Toujours triste et plaintive,
Au monde inattentive,
Sous son aile plié,
C'est un ange oublié.

Je sais une province de France qui n'a pas trouvé de poëte; cependant, nulle part les arbres n'ont un plus beau feuillage, les prés une verdure plus éclatante, le soleil des rayons plus doux; nulle part les villages ne se groupent mieux au fond des vallées ; nulle part les haies ne sont mieux fleuries ; et pour-

tant ces beautés si fraîches restent inconnues. Ce pays offre une physionomie toute différente des autres; il est coupé de mille ruisseaux, d'une chaîne de petites collines disposées de manière à former une infinité de *glens*. Ce mot écossais est le seul qui rende bien l'image que je veux présenter. Du sommet de ces coteaux on découvre une vue complète, fermée de toutes parts, c'est un univers en miniature. Chaque vallon à son église, son hameau, son castel, ses bois, sa rivière, ses rochers surtout. Malgré soi on désire un bonheur tranquille dans ces paysages ravissants; malgré soi on y place des cœurs simples et des âmes tendres. Les passions ne semblent pas faites pour eux. Hélas! on souffre partout!

Parmi les *glens* dont je viens de parler, il en est un d'une étendue un peu plus vaste que les autres et d'un aspect plus riant encore. Entourée d'une ceinture de forêts, la vallée se resserre peu à peu jusqu'au fleuve, qui s'y promène lentement et semble la quitter à regret. Quelques chaumières se devinent par leurs blanches fumées au milieu des marronniers qui les cachent. Un château et

une église gothique dominent cette scène de paix. L'un et l'autre datent de loin. La flèche pointue de l'église présente le caractère d'architecture du moyen âge, ses figures bizarres, ses dentelles de pierre, semblables à des fils délicats; les maisons du bourg sont placées auprès. Le presbytère, écarté des autres habitations, se remarque par ses volets verts, la vigne qui grimpe le long du mur et le banc de bois sur lequel le vieux curé vient respirer l'air du soir. Tout à côté, un toit pointu, surmonté d'une croix, indique encore un édifice religieux; c'est un hôpital, un modeste couvent, gage de la dévotion des possesseurs du manoir, et servi par trois sœurs de saint Vincent de Paul.

Les tours du château s'élèvent à peu de distance; elles sont toutes couronnées d'une petite lanterne qui leur donne une figure originale. L'une d'elles, couverte de lierre de la base au sommet, s'avance au milieu de l'édifice et en dérange la symétrie. Et puis, il y a encore la tourelle du beffroi, l'escalier tortueux qui conduit à la grande salle, les armes des seigneurs sculptées au-dessus de la porte et dans l'entourage des fenêtres. On

rêve au temps passé, on rêve aux longues amours, aux nobles dévouements, aux chevaleresques aventures. On rêve..... ce que nous rêvons tous dans la jeunesse, et ce que nous pleurons à l'âge où l'on ne rêve plus!

Dans le grand salon de ce joli manoir deux femmes étaient assises et gardaient un silence trop prolongé pour être naturel. L'une, la plus jeune, était blonde et frêle, petite et mignonne. De grands yeux noirs, presque toujours levés vers le ciel comme pour y chercher une pensée d'avenir, ou baissés vers la terre comme pour dissimuler une larme, lui donnaient une expression céleste. Son teint légèrement coloré annonçait une santé délicate; ses membres, d'une proportion admirable, avaient la souplesse de ceux des créoles, leurs grâces et leur abandon voluptueux. Mais un nuage de pudeur semblait la couvrir; son âme pure se montrait dans ses moindres actions. On devinait qu'elle n'était point heureuse; sa douleur n'avait pas le caractère de ce monde: on eût dit un ange pleurant le paradis. Il était impossible de ne pas l'aimer; cependant, le premier sentiment qu'elle inspirait, c'était un respect involontaire. Presque

toujours vêtue de mousseline blanche, ces draperies diaphanes s'alliaient si bien avec toute sa personne qu'elles en faisaient pour ainsi dire partie. Et néanmoins, il faut bien le dire, cette créature si charmante avait quarante ans! Il est vrai que l'œil le plus exercé ne lui eût point donné cet âge, qu'elle n'avait rien perdu de ses agréments physiques, et qu'elle avait peut-être ajouté à ses qualités morales. Il est *vrai* encore que nul ne connaissait cette effroyable *vérité*. Elle la connaissait, elle, et c'était assez pour qu'elle eût perdu toute confiance en l'avenir.

En face d'elle, de l'autre côté de l'appartement, la plus belle vieille femme possible se tenait assise dans son fauteuil, roulant sa boîte d'or dans ses doigts et regardant attentivement madame de Joussac, qui travaillait près d'un métier de tapisserie. Cette femme, la marquise de Chaseuil, avait alors quatre-vingt-sept ans. Dans sa jeunesse elle fit l'ornement de la cour de Louis XV; elle fut admise à l'intimité de Marie-Antoinette. Cent madrigaux célébrèrent ses charmes. Parvenue à cet âge avancé, après avoir traversé la Révolution et les vicissitudes de notre époque

bâtarde, elle conservait encore toute sa vivacité et la meilleure santé qui se puisse voir. On retrouvait en elle ce type des douairières du siècle précédent, dont l'espèce se perd chaque jour pour ne plus reparaître : ces recueils vivants des anecdotes les plus piquantes, ces personnes qui savent tout dire et tout faire à propos, et ces parfaites manières, et ce laisser-aller de si bon goût, qu'on essayerait en vain de copier, et ce tact exquis, et ces façons de parler originales, enfin ce *costume* de l'esprit qui a changé avec celui du corps, avec celui du cœur, pour faire place à nos idées ridicules, à nos habits étroits et mesquins.

« Mon cœur, dit la marquise, voulez-vous me faire le plaisir de lever les yeux vers moi. »

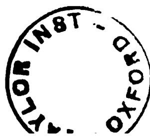
Blanche regarda sa vieille amie.

« Vous avez pleuré, mignonne ; vos paupières sont rouges et vos joues encore humides. Voyons, soyez franche, ce qui se passe ici vous déplaît, vous afflige, et vous êtes fâchée de la tâche imposée à votre cœur par votre imagination.

— Que voulez-vous dire, madame? Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez à merveille, mais vous n'en voulez point convenir. Eh bien! pour que vous m'entendiez tout à fait, je vais vous raconter l'histoire de votre propre vie. Vous ne me l'avez point confiée, et je la sais. Mon expérience l'a devinée, bien que je sois obligée d'avouer que personne ne m'a donné autant de peine à déchiffrer que vous; vous êtes un être à part. Enfin, j'y ai réussi, et si vous vous décidez à m'ouvrir votre âme, vous conviendrez que je ne me suis point trompée. Écoutez-moi, et je vous permets de me reprendre si je m'écarte de la vérité.

« Mariée à dix-sept ans au comte de Joussac, qui eût été votre père, la calomnie même n'osa vous attaquer. Si vous avez souffert de cette différence d'âge, si votre cœur désira un amour plus jeune, Dieu seul en reçut l'aveu; jamais une plainte ne sortit de vos lèvres. Votre vie s'écoula de la sorte, ayant tous les malheureux pour historiens, et tous ceux qui vous approchaient pour courtisans. Vous faisiez des romans avec les fleurs de votre serre; faute d'autre héros, vous en choisissiez un parmi les boutons prêts à éclore, le soignant, le regardant s'ouvrir, vous réjouis-



sant de le voir revêtu de ses superbes couleurs, l'admirant dans tout son éclat. Lorsqu'il se fanait, vous le pleuriez; vous ramassiez ses feuilles tombées, vous tâchiez de conserver celles qui restaient, jusqu'à ce qu'il ne présentât plus qu'un débris informe que vous arrachiez à regret de sa tige. Et vous aviez raison de faire ce roman-là, car c'est celui de toutes les femmes !

» Vous atteignîtes ainsi vos trente-six ans. Vous veniez d'arriver à Paris; je vous présentai le comte Léonce de Chamfort, et toute votre existence fut bouleversée. Pour la première fois le mot d'amour parvint à votre oreille, pour la première fois votre vertu eut un combat à livrer; elle en sortit triomphante, mais la victoire vous coûta cher. Étonnée, surprise, vous ne saviez auquel entendre, tant il y avait de voix nouvelles et différentes dans votre âme.

— Oh ! oui, ma bonne, ma chère amie, vous savez tout, vous connaissez tout mon passé, tranquille, sinon heureux, auprès de son mari, au milieu de mes paysans et de mes rosiers. Mon imagination me présentait bien des fantômes inconnus que je chassais avec

la prière. Je devinais que le but de ma création n'était point rempli, mais aucun hommage même indirect ne m'avait été adressé. Je n'avais aucune défiance ; je marchais telle qu'un enfant qui s'aventure dans un sentier dangereux. Il s'amuse d'abord aux papillons et aux branches qu'il rencontre sur la route ; il poursuit les oiseaux, il regarde le ciel ; la nuit vient, il se perd ; il cherche en vain le chemin dont il s'est écarté ; nul n'entend ses cris, nul n'arrive à son secours que celui qui entend tous nos cris, qui pardonne et qui console ! Léonce parut, et, comme vous le disiez, mon existence fut bouleversée. Je l'aimai de l'amour le plus tendre, le plus dévoué qui fût jamais ; je l'aimai malgré mon devoir, et je crus que mes remords me tueraient. Je résistai pourtant, je demeurai pure ; je fus sa sœur, et rien de plus.

— Après ? Car c'est ici où il faut que vous m'aidiez. Je me perds, et toutes mes études n'ont pu m'amener à la connaissance de cette partie de votre histoire. »

Blanche hésita un instant avant de répondre.

« Je vous la dirai, madame, à une condi-

dition : c'est que vous allez me jurer sur Dieu, sur l'Évangile, sur votre mère, sur ce que vous avez de plus cher et de plus sacré au monde, que ce secret restera entre vous et moi, quelque chose qui puisse arriver.

— Mon Dieu! quelle solennité! Je le jure, je le jure bien vite.

— Eh bien! cet amour si noble, si éthéré, ne lui suffit plus; il en désire un autre, il veut une liaison complète; il demande une femme, une maîtresse, et non pas une amie. J'ai quarante ans, madame; hors vous, qui m'avez vue naître, personne ne s'en doute, c'est vrai; mais moi je ne m'aveugle pas; cette beauté qui s'est conservée jusqu'ici peut se détruire, je puis perdre le masque qui couvre mon âge, et alors je n'aurais plus le douloureux bonheur de le refuser; il me refuserait lui, car il a vingt-cinq ans à peine. Il ne peut donc être heureux avec moi, et son bonheur, c'est mon rêve, c'est mon unique vœu, c'est le but de ma vie. Nous coulions des jours sereins et tranquilles; à l'abri de toute jalousie, certaine que j'étais qu'il n'aimait que moi au monde; entourée de ses soins, comblée des marques de son affection,

le voyant sans cesse, j'oubliais qu'il est des joies plus vives, des illusions plus enivrantes. Léonce s'en souvenait, hélas! Il ne me le disait point, je le devinais. Je devine ses pensées, je devine son cœur; je ne me trompe pas, allez! Il craindrait de m'affliger, il me cache tout cela; c'est une peine bien inutile. Alors je me demandai ce que j'allais faire; je compris qu'un sacrifice immense était indispensable, qu'il fallait renoncer à ce fantôme d'amour qui me berçait depuis quatre ans. Dieu m'en donna la force. Je vins à vous, je vous parlai de votre petite-nièce, d'Isaure, je vous la demandai en mariage pour M. de Chamfort, et lorsque j'eus obtenu votre consentement, je leur donnai rendez-vous ici, dans ce château qui vous appartient, afin qu'ils pussent se voir et s'aimer. Cette félicité qu'il m'est interdit de lui offrir moi-même, c'est à moi qu'il la devra; cet avenir, si long pour lui, si borné pour moi, je l'embellirai par les mains de sa femme; je serai toujours son ange gardien, je le garantirai des blessures du sort; je serai là, entre lui et toutes les douleurs, et qu'importent mes souffrances? J'aurai du courage, car je veux en avoir; j'as-

sisterai à tout, je resterai à la place que j'ai choisie, jusqu'à ce que ma tâche soit terminée. Et puis après, Dieu me rappellera sans doute : je n'aurai plus rien à faire ici-bas. Mais ce que je souffre, il l'ignore, il ne l'apprendra pas. Je suis sûre que, s'il en avait le moindre soupçon, il romprait tout, et de nous deux, ce n'est pas lui, c'est moi qui dois être sacrifiée. Vous m'avez juré de vous taire, madame ; oh ! par pitié ne leur révélez point les cruelles confidences que vous venez d'entendre ; songez que je ne me consolerais pas d'avoir été la pierre d'achoppement où se briseraient ses espérances. J'en mourrais ! »

La vieille marquise avait écouté madame de Joussac avec un étonnement profond; plusieurs fois elle essaya de l'interrompre.

« Vous en mourriez ! dit-elle ; mais vous mourrez bien plus certainement si je vous laisse faire. Vous êtes déjà effroyablement changée, et si Léonce ouvrait les yeux, il n'aurait pas besoin qu'on lui apprenne pourquoi.

— Oh ! je sais qu'il ne s'en doute pas ; il croit que je ne l'aime plus que comme une sœur, aussi il ne m'épargne pas les épreuves !

Mais je ne lui demande qu'une chose, qu'il soit heureux! Que je le voie, que j'obtienne pour prix de mes tortures un tabouret au coin de son feu; c'est toute ma récompense.

— L'obtiendrez-vous? j'en doute. Ma chère Blanche, vous rêvez une action magnifique, si les hommes en valaient la peine; mais par l'ingratitude qui règne dans cette espèce-là, vous rêvez le plus magnifique malheur qui se puisse imaginer.

— Il m'aime tant! il est si reconnaissant!

— Eh! ma chère, tous les hommes sont reconnaissants quand on ne leur a rien donné; ils vous savent gré de ce qu'ils demandent, jamais de ce qu'ils obtiennent, et jusqu'à présent Léonce n'en est qu'à la demande avec vous. Voilà pourquoi vous le trouvez si reconnaissant; attendez! Une dernière question : pourquoi avez-vous été presque gaie les premiers jours de votre arrivée ici et pourquoi maintenant êtes-vous si pâle et si abattue?

— Je n'ose vous le dire; vous vous moquerez de moi.

— Me moquer de quelque chose en fait de passion! Ma chère petite, j'ai quatre-vingt-sept ans et j'ai beaucoup aimé. Vous me ra-

conteriez que vous voulez le dôme des Invalides pour chapeau que je n'en rirais pas; je penserais que vous espérez plaire davantage à votre amant avec cette coiffure, voilà tout. Parlez donc hardiment.

— Quand nous sommes arrivés, il n'avait pas vu Isaure, il ne l'aimait pas; il ne désirait point ce mariage, il l'acceptait. Je m'aperçus que son cœur était encore bien loin de l'amour, et j'eus peur qu'il ne reculât. Par une bizarrerie incroyable, je voulais que mademoiselle de Chaseuil lui plût. Je me mis à l'instruire de ce qu'il fallait faire pour cela, moi qui le connais si bien! J'écoutai les confidences naïves de cette jeune fille, j'encourageai son inexpérience; je lui dictai un plan de conduite, je suivis pas à pas dans son âme candide les progrès de la passion que je cherchais à y faire naître. Ensuite je regardai Léonce et je trouvai que j'avais réussi; j'eus peur de mon ouvrage. La jalousie me dévora; vous ne savez pas ce qu'il me fallut d'efforts pour ne pas détruire ce que j'avais fait! Que de nuits sans sommeil! que de larmes cachées! que de cris étouffés! Oh! je suis bien malheureuse!

— Ma chère enfant, vous me faites une pitié profonde et je ne vous conçois pas. Comment! vous viviez tranquille et joyeuse près d'un homme que vous adoriez, qui vous chérissait; vous viviez pure, vous viviez considérée, et voilà que tout à coup, sans rime ni raison, vous vous imposez un martyre odieux, vous mettez votre cœur sur le chevalet, vous vous amusez à vous le percer de mille coups! Oh! ma belle, *de mon temps*, lorsqu'on avait un amant, on le gardait le plus longtemps possible et on ne le mariait que quand on en avait par-dessus les oreilles, simplement pour empêcher une autre de le prendre. Dans ce siècle-ci, vous pensez qu'il n'y a pas suffisamment de façons connues d'être malheureuses, vous en inventez de nouvelles : je vous souhaite bien du plaisir. Nous avions assez des trahisons, des infidélités et des absences, sans y ajouter l'héroïsme de se priver de ce qu'on aime pour l'offrir à une rivale. Folles que vous êtes toutes! J'aperçois Léonce qui rentre un album à la main; c'est très-romantique. Je vais lui parler, lui faire entendre que cela ne peut durer ainsi, et... »

Madame de Joussac se leva vivement, approcha de la marquise, et, lui mettant la main sur le bras :

« Vous ne le ferez pas, madame, vous me l'avez juré, et je ne vous reverrais de ma vie si vous manquiez à ce serment. Je vous en supplie, au nom de ma mère !

— Pauvre femme ! qu'exigez-vous de moi ! enfin vous pouvez être tranquille. »

Le comte de Chamfort entra ; c'était un jeune homme brun, d'une figure agréable, sans être parfaitement beau. Sa taille et sa tournure avaient infiniment de noblesse et de distinction, son regard une douceur infinie, et son sourire tout le charme possible. Il devait plaire beaucoup et ne semblait pas s'en apercevoir. Une grande simplicité de manières lui donnait parmi ses amis la réputation de *bon enfant* et dans le monde celle d'un homme timide. Dès qu'il se mettait à son aise il reprenait ses avantages, et il était difficile de réunir plus d'esprit à plus de modestie.

Après avoir salué la marquise, il s'approcha de Blanche, et, lui montrant une feuille déchirée de l'album, il lut tout haut ces fragments de vers :

Bel ange aux bruns cheveux, pourquoi ployer ton aile?

. . . .

Dieu m'envoya vers toi les mains pleines de fleurs;
Pour te les présenter j'en ôte les épines.

. . . .

Qu'importe si parfois mon sein est déchiré!
J'en cacherai la plaie. . . . . . .

« A qui destiniez-vous ces vers, ma chère Blanche, et pourquoi avez-vous arraché le reste? C'est bien là de votre poésie si poétique, mérite rare par le temps qui court. La poésie maintenant est de la mauvaise prose. Connaissez-vous, marquise, quelque chose de plus poétique que madame de Joussac? Je m'imagine quelquefois la nuit qu'elle plane sur ce château avec de grandes ailes étendues, et nous gardant pendant que nous dormons.

— Mon cher monsieur, une femme poétique est une sorte de créature fort inconnue pour moi. Je ne sais quelle rage vous possède tous de devenir des anges, mais je sais que ce métier-là ne réussit guère à la comtesse; elle pâlit et maigrit à vue d'œil. *Dans mon temps* nous étions simplement des femmes jolies, aimables, coquettes ou sensibles, bon-

nes ou méchantes, pas poétiques du tout et angéliques encore bien moins. On nous aimait tout de même, et nous n'en étions pas plus désagréables pour cela. »

Blanche venait de quitter l'appartement; la marquise prit une prise de tabac et observa Léonce, qui de son côté avait l'œil fixé sur un grand portrait en pied représentant une femme en habit de cour de 1774.

« Que vous étiez belle, madame! Savez-vous qu'on vous retrouve encore? Vous avez un de ces visages que les années peuvent flétrir, mais qu'elles ne détruisent pas. En vérité je suis presque amoureux de vous.

— Monsieur votre grand-oncle, le commandeur de Chivré, m'a souvent répété qu'on m'adresserait des déclarations à quatre-vingts ans; je ne me doutais guère que vous accompliriez la prédiction. Laissons cela. Que dites-vous de ce qui se passe? Où en sont vos affaires? Êtes-vous bien épris d'Isaure?

— Faut-il être franc?

— Avant tout.

— Eh bien! pas le moins du monde. Je suis très-tourmenté, je vous assure; j'ai le cœur partagé en trois.

— En trois! Et comment, s'il vous plaît?

— J'aime mademoiselle de Chaseuil comme ma femme, madame de Joussac comme mon amie, et...

— Et quoi?

— Et votre portrait comme ma maîtresse.

— En voilà bien d'une autre!

— Oui, je l'aime! je l'adore! Je passerais ma vie à le contempler; c'est de la passion, c'est du délire. Je le regarde et je vous écoute; c'est certainement le plaisir le plus complet que j'aie éprouvé depuis que j'existe. Croyez-vous qu'il y ait une bouche plus fraîche, plus enivrante que celle-ci, des yeux plus étincelants, plus admirables? Voyez-vous une tournure semblable dans le monde? Et ce pied, et ce bras, et cette main, et ces cheveux, et surtout ce grand air, cet air de grande dame, dont nous ne nous doutons seulement pas aujourd'hui! Chère marquise, vous avez dû rendre fous tous les hommes de votre époque!

— Il me semble que vous ne vous privez guère de ce plaisir-là à présent, et je ne reviens pas de tout ce qu'on me raconte ce matin. Vous dites que vous aimez mon portrait comme votre maîtresse, Blanche comme une

amie; je ne vois plus de place pour Isaure dans tout cela. Alors pourquoi l'épousez-vous?

— Pour madame de Joussac, je vous assure, uniquement pour elle; je ne lui ai jamais donné de si grande preuve d'affection que celle-là, moi qui ai l'horreur du mariage. Je suis sûr qu'elle serait malheureuse si je ne faisais pas ce qu'elle désire.

— Vraiment! vous êtes sûr de cela!

— Très-sûr. Vous savez bien que c'est elle qui a tout arrangé; c'est elle qui a conçu cette idée, qui m'en a fait part; sans elle je n'y aurais jamais songé, je vous en réponds; cette union ou toute autre était très-loin de ma pensée.

—Léonce, comprenez-vous le dévouement?

— Moi! si je le comprends? madame, je donnerais ma vie, mon sang pour ceux que j'aime, et avant tout pour madame de Joussac. Elle a voulu mon mariage, je le fais; elle me témoignerait le moindre désir de le voir rompre, je le romprais sans hésiter. Rien ne me sera aussi cher qu'elle; c'est une créature si parfaite, si sublime!

— De sorte que vous êtes aussi un être dévoué?

— Comment en pouvez-vous douter? Je croyais être mieux connu de vous, madame.

— Et vous adorez mon portrait?

— Je l'avoue, je courrais tout l'univers pour trouver l'original, et comme je l'aimerais, bon Dieu !

— Et vous épouserez ma petite-nièce?

— De grand cœur! Elle est charmante.

— C'est bien. Je ne suis pas fâchée de poursuivre mes études ; quand je n'y gagnerais que de savoir qu'à quatre-vingt-sept ans on peut apprendre quelque chose, ce serait toujours cela. Faites-moi le plaisir d'envoyer ma femme de chambre prévenir mademoiselle de Chaseuil que je l'attends; je verrai si celle-là a aussi des prétentions à la nature séraphique.

— J'y vais, madame; cependant je voudrais bien avant vous adresser une question. Me promettez-vous d'y répondre?

— Cela dépend ; laquelle?

— Ce portrait-là a-t-il jamais aimé? »

La marquise hésita un instant; sa physionomie offrait un singulier mélange de regret, de surprise, de joie, d'orgueil et de douleur ; il y avait de tout cela sur ses traits flétris.

« Oui, Léonce, oui, ce portrait a aimé ; ce portrait a aimé une seule fois dans sa vie et n'a jamais rien aimé depuis. Cet amour, mon enfant, a fait toute ma destinée. L'homme qui l'inspira était beau, spirituel, bon, aimable, charmant ; il avait tout ce qui plaît, tout ce qui attache ; mais il était léger et me donna bien des chagrins. J'ai passé ma jeunesse à lui pardonner, et pourtant il ressentait pour moi un véritable attachement. Sa mort seule nous a séparés, et je ne tarderai pas à le rejoindre. Il était plus âgé que moi de trois ans, en voilà six que je le pleure ; j'espère que cela finira bientôt. Lorsqu'il vivait, nous rappelions tout à fait Philémon et Baucis.

— Il vous a trahie, trompée, dites-vous ? une si ravissante femme !

— Qu'est-ce que cela fait ? Il était sûr de moi et ne craignait pas de me perdre ; cela suffisait pour m'être infidèle. Il est de fait que je ne lui ai pas connu une maîtresse qui me valût ; la preuve, c'est qu'il me revenait toujours. En voilà assez sur ce chapitre ; des trahisons qui datent de cinquante ans n'ont rien de bien intéressant à raconter. Allez me chercher Isaure, je vous en prie, et ne soyez

pas trop jaloux de votre rival en talons rouges. »

Le comte ouvrait la porte pour exécuter les ordres de la marquise quand une grande et belle jeune fille se présenta sur le seuil. Elle tenait à la main une lettre ouverte et semblait tout émue. Léonce la salua et sortit.

« Ma bonne tante, s'écria la jeune fille en pleurant, voyez ce que je viens de recevoir. »

La marquise mit ses lunettes et lut ce qui suit :

« Je sais tout, mademoiselle, je sais que
» vous vous mariez, que vous épousez M. de
» Chamfort, sans tenir aucun compte de ma
» passion pour vous. Madame votre tante
» vous a promise à un autre; mais vous ne
» deviez pas l'accepter, sachant que je vous
» adorais, que vous me tueriez en me forçant
» de renoncer à vous. Je pars sur-le-champ
» pour le château de Rochebelle; je verrai
» madame de Chaseuil, elle aura pitié de
» moi, elle vous rendra à ma prière; et vous,
» mademoiselle, vous ne serez pas plus in-
» flexible qu'elle. Je suis d'ailleurs décidé à
» tout pour vous obtenir, et rien ne m'arrê-

» tera dans mon espoir ou dans ma ven-
» geance.

» Vicomte Ernest DE VERLIÈRES. »

« C'est à merveille ! un de plus ! Ce pauvre petit castel renferme, je crois, tous les amoureux et les fous du royaume. Il n'y a pas cependant de quoi vous tourmenter dans cette belle épître. Je recevrai M. de Verlières, et je n'ai peur ni de son espoir ni de sa vengeance; ces choses-là sont de mauvaise compagnie. Vous n'en voulez pas, n'est-il point vrai?

— Non! non, certainement non, ma tante.

— Vous préférez M. de Chamfort?

— Oh! oui!

— Je n'ai jamais tant fait de questions de ma vie! Vous l'aimez même, M. de Chamfort?

— Oui... ma tante...

— Et vous aime-t-il?

— Je n'en sais rien; peut-être que non; mais qu'importe?

— Comment! qu'importe? Il me semble que cela importe beaucoup.

— Ma tante, je l'aimerai tout de même;

je l'ai dit à ma mère. Du moment que je l'ai vu, j'ai senti que je devais lui appartenir; lorsqu'il m'a demandée, je n'ai point été surprise, quelque chose me disait que cela devait être. Et alors je me suis promis de tout faire, de tout souffrir pour celui qui sera mon mari. Je me résigne d'avance aux chagrins qui me viendront de lui, pourvu que je ne lui en cause aucun; c'est tout ce que je demande à Dieu!

— Allons! encore une victime! encore du dévouement! Madame de Staël écrivait que l'amour est de l'égoïsme à deux; à présent, au contraire, c'est de l'égoïsme pour les autres. Nouvelle engeance de malheur. Pauvre siècle! Il faut donc, ma chère petite, que je renvoie M. de Verlières, en lui racontant ces beaux sentiments-là?

— Oh! oui, ma tante.

— Et quand viendra-t-il?

— Aujourd'hui même; voyez sa lettre.

— C'est vrai. Alors je vais monter chez moi pour l'attendre, et vous laisser à tous ce salon libre. Donnez-moi le bras, Isaure, et tâchez de calmer un peu votre imagination et vos idées; la vie en vaudra mieux pour vous.»

Deux heures après, la marquise causait avec M. de Verlières dans son cabinet. Elle employait toute la puissance de son esprit et de sa raison à tranquilliser cette tête exaltée, et peu à peu la persuasion entrait dans son âme. Il n'avait rien à objecter contre la volonté d'Isaure; il comprit qu'il valait mieux se résigner que de se mettre en opposition avec le bon goût par des scènes tout à fait ridicules.

« Eh bien! madame, vous avez raison; je me tairai. Je renonce à mademoiselle de Chaseuil, mais j'y renonce d'une manière digne d'elle et de moi. Je resterai son ami, je lui consacrerai mon avenir; je ne me marierai jamais, et si elle a un jour besoin de consolation et d'appui, je serai là, toujours là, prêt à me dévouer pour elle; c'est le seul bonheur qui me reste.

— Et vous aussi, monsieur de Verlières! répliqua la marquise. Il paraît que c'est un parti pris.

— Voulez-vous me permettre de rester ici quelques jours? Ma conduite vous prouvera combien je suis sincère, combien j'aime mademoiselle votre nièce.

— Vous vous sentez donc la force d'assister à son mariage.

— Oh ! non; mais je puis demeurer jusque-là, au moins.

— Je vous en prierais, si vous ne l'aviez pas demandé. J'entends la cloche du couvert. Allez un peu changer votre toilette de courrier diplomatique et revenez dîner, mon cher monsieur de Verlières ; je vous pardonne de tout mon cœur. »

Au moment de se mettre à table la marquise resta un instant debout.

« Mes bons amis, dit-elle, faites-moi le plaisir de vous retourner et de me montrer vos épaules. Je suis sûre que vous avez tous des ailes au dos et qu'un de ces jours vous allez me laisser seule ici et prendre votre volée. Je ne suis pas un ange, moi ; les anges ne vieillisent pas. Décidément Rochebelle est une succursale du paradis. Mes anges, si vous y remontez, emportez-moi donc avec vous, car j'ai bien assez de la terre ! »

II

Dix-huit mois après, la marquise de Chaseuil était, comme au commencement de ce récit, assise dans son grand fauteuil; elle tournait encore sa boîte d'or entre ses doigts; seulement le lieu de la scène était changé. Au lieu du château de Rochebelle elle se trouvait à Paris, dans son hôtel de la rue de Varennes et causait avec Isaure, devenue comtesse de Chamfort.

« Ma chère belle, vous n'avez pas le sens

commun, disait-elle ; vous éloignerez votre mari avec cette conduite ; voilà ce que vous y gagnerez.

— Mais, ma tante, puis-je souffrir cela? puis-je supporter une vie semblable? Il ne m'aime plus, il me fuit; il en aime une autre, et cette autre il faut que je la reçoive, que je l'établisse en reine dans ma maison. Il lui doit tout, dit-il, il fera tout pour elle ; il lui sacrifiera mon repos, ma santé, ma vie. Ma tante! ma tante, c'est impossible, ceci doit avoir une fin ; je le quitterais plutôt.

— D'abord, ma nièce, on ne quitte pas son mari lorsqu'on a un enfant, et puis, on ne le quitte pas pour si peu de chose. Léonce ne vous aime plus, à ce que vous prétendez ; mais il ne vous a jamais plus aimé qu'à présent. Il en aime une autre? cela est faux! Cette autre, il l'a aimée, c'est vrai, mais il ne s'en soucie plus le moins du monde. Il veut l'établir chez vous ; il a raison ; c'est à elle que vous devez votre mariage. Le monde l'a étrangement calomniée ; votre rôle est de la réhabiliter. D'ailleurs, on n'obtient rien des hommes avec les scènes ; on les fait fuir, et voilà tout. Calmez-vous donc, ma chère Isaure,

et acceptez votre position de bonne grâce; elle est noble et belle, croyez-moi.

— Non! non! cent fois non! Dût-il me fuir, je ne céderai pas. Je suis dans mon droit de mère et de femme; je ne supporterai point une étrangère dans mon intérieur. Je le lui ai dit tout à l'heure, comme je le pense, avec un peu de violence peut-être; il m'a répondu que je le ferais mourir de chagrin à force de le tourmenter. Eh bien! tant pis! qu'il souffre; il me fait assez souffrir!

La marquise se leva toute droite, malgré son grand âge, et regarda sa petite-nièce avec un tel air de dignité que celle-ci ne put soutenir ce regard et baissa les yeux.

« Madame de Chamfort, s'écria-t-elle, c'est donc là votre dévouement? Voilà donc cette abnégation dont vous parliez avant votre mariage, lorsque vous me juriez que votre seul désir était de rendre votre mari heureux, aux dépens de votre propre bonheur? Puisque vous m'y forcez, je vais trahir un secret confié à mon amitié. Je vais vous montrer une lettre de la femme que vous injuriez, et dont l'âme est autant au-dessus de la vôtre que les anges sont au-dessus des hommes. Écoutez et jugez :

« Ma bien bonne amie, des affaires indis-
» pensables m'appellent à Paris ; M. de Jous-
» sac exige mon départ et je dois obéir. Vous
» dirai-je toute ma pensée? Ce voyage me
» comble à la fois de joie et de douleur. Je
» vais revoir celui qui eût pu être mon amant,
» qui fut mon frère; sera-t-il même mon
» ami? A-t-il oublié le passé? Ce sacrifice
» énorme que j'ai fait, ces tortures que j'ai
» essuyées, recevront-elles enfin leur récom-
» pense? Mon Dieu ! je n'ose l'espérer, je n'ose
» le demander même. Je cours au-devant de
» cette épreuve; si elle ne me réussit pas, j'y
» succomberai, je le sens; car, voyez-vous,
» ce serait une affreuse ingratitude à lui, et
» il ne me serait plus possible de l'aimer
» après. Cette couronne que je lui ai posée
» sur la tête, il faudrait la lui arracher; je
» l'ai *créé* si parfait, j'ai placé une auréole si
» brillante autour de son front! si je renon-
» çais à tout cela, je renoncerais à la vie. J'ai
» besoin de l'aimer plus que d'en être aimée,
» j'ai besoin qu'il soit bon et grand plus que
» de mon bonheur. Oh! lui, lui, Léonce!
» pauvre orphelin légué à Dieu et aux âmes
» tendres, s'il devenait un homme comme les

» autres, lui à qui j'ai bâti un temple dans
» mon cœur, je ne croirais plus à rien ici-
» bas. Vous rappelez-vous ce jour heureux et
» fatal où il épousa votre Isaure. Qu'il était
» aimable pour nous tous! comme il me
» donna du courage en se jetant à mes genoux
» et en me remerciant de l'avenir que je lui
» avais fait! Je renouvelai de moi-même le
» serment de l'embellir encore cet avenir, de
» me consacrer tout entière à cette mission,
» d'aimer sa femme, de la guider dans la vie,
» de lui donner mon expérience, mes con-
» seils, tout, pour un sourire qui me dise :
» Nous sommes heureux par vous. Mon amour
» est si pur qu'il se partage maintenant entre
» Léonce et Isaure; je les chéris presque
» également, et leur enfant est le mien. S'ils
» m'accueillent avec affection, s'ils viennent
» à moi comme à leur mère, quelle existence
» sera la mienne! je n'aurai pas assez payé
» un pareil moment. Si, au lieu de cela, je
» trouve des cœurs insensibles, si je suis con-
» damnée à cette dernière expiation, je me
» tairai; jamais un reproche ne sortira de
» mes lèvres et je prierai Dieu de leur épar-
» gner sa colère. Vous qui me connaissez si

» bien, vous savez que ceci est la vérité, vous
» savez que je puis me taire en face du dés-
» espoir, et vous témoignerez que j'ai tenu
» toutes mes promesses. Vous serez la pre-
» mière personne que je verrai à mon arri-
» vée à Paris ; vous communiquerez cette
» lettre à Léonce ; qu'Isaure ne le sache pas.
» Si elle refusait de me recevoir, ce serait
» peut-être un remords pour elle que d'avoir
» lu ces lignes, et je veux lui épargner même
» un remords. Adieu, ma bonne et chère
» marquise ; priez pour moi, priez avec moi.
» A bientôt. Vous ne me ferez point languir
» trop longtemps, n'est-ce pas? vous m'ap-
» prendrez mon sort. Je serai forte ; ne crai-
» gnez rien. »

« Eh bien ! ma nièce, que pensez-vous de cela?

— Je pense, madame, que madame de Joussac aime mon mari plus qu'elle ne doit l'aimer ; que ces beaux sentiments ne sont exprimés ainsi que pour m'humilier, moi qui ai le malheur de leur refuser mon admiration. Je ne verrai pas madame de Joussac.

— Alors, madame, vous la tuez. Car la pauvre créature a pris la chose au pied de la

lettre; elle n'est littéralement pas reconnaissable. Une femme qui avait le bonheur d'être encore belle à quarante ans, se détruire ainsi! *De mon temps,* lorsqu'une pareille bonne fortune nous arrivait, nous en avions si grand soin! Avec quelle persévérance nous fuyions les émotions vives! On se serait placé sous cloche, si on avait pu; on craignait de manger sa soupe trop chaude, de peur de faire paraître une ride; on ne se serait pas mis en colère pour tout l'or du monde, tant on redoutait la moindre contraction; on était avare de soi-même au point de ne pas se permettre le plus petit plaisir, parce que le plaisir use plus vite encore que la douleur : ce qui pourrait bien ne pas être vrai; mais à quarante ans on ne s'amuse pas à faire des essais, c'est du temps de perdu. Cette malheureuse Blanche, au lieu de cela, a jeté au vent le reste de sa beauté, elle s'est desséchée dans les larmes; en vérité elle est plus vieille que moi, cela ne doit pas vous effrayer. Soyez raisonnable, accueillez-la ainsi qu'elle le mérite; je vous en prie. »

Isaure ne répondit pas.

« N'êtes-vous pas favorisée du ciel? Que

vous faut-il de plus? Aviez-vous rêvé par hasard un mari amant? Eh! ma chère, quand ces deux mots-là se rencontrent ensemble, ils s'y trouvent si mal qu'ils se séparent bien vite. Comment être ainsi à votre âge? J'excuse la mauvaise grâce chez une femme dans ses vieux jours; ils sont si ennuyeux, ces jours-là, que ce n'est pas de trop que d'avoir quelqu'un à faire enrager un peu; cela console de toutes les rages qu'on dévore en soi-même; mais à vingt ans! Voyons, Isaure, je dirai à madame de Joussac d'aller vous voir; vous dînerez aujourd'hui avec elle, et vous serez aimable; promettez-le-moi.

— Ma tante, je ne puis; ma vie est trop misérable, elle l'est de toutes manières; il ne me faudrait plus que cela. Et M. de Verlières qui m'obsède, qui me menace! Je ne puis faire un pas sans le rencontrer; il est acharné après moi, c'est mon mauvais génie. Il m'accable de ses lettres; je frémis qu'il ne me compromette par ses propos comme il l'a fait par ses actions; il nourrit ma jalousie avec ses rapports vrais ou faux. Vous n'avez pas une idée de cette tyrannie.

— Oui, je sais, un *dévouement* dans le genre

du vôtre, *un ange aussi!* qui devait se mettre entre vous et l'adversité, qui vous sacrifiait sa destinée, et qui vous perdrait aujourd'hui pour peu que vous lui prêtassiez assistance; pour épouser tranquillement ensuite quelque riche héritière.

— Je n'ose me plaindre à M. de Chamfort, cela pourrait aller trop loin. Je ne sais que faire, que devenir. Vous voyez bien que j'ai assez de soucis sans m'imposer encore votre madame de Joussac ! »

« Monsieur le comte de Chamfort ! »

Ce nom, prononcé à voix haute par le laquais de la marquise, interrompit l'entretien des deux femmes et redoubla l'embarras d'Isaure.

« Ma chère tante, dit Léonce sans avoir l'air de l'apercevoir, je viens vous proposer un marché superbe.

— A moi! Eh quoi donc?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous fallait de l'argent comptant pour relever une partie des murs de votre parc qui s'écroule? Je vous en apporte si vous voulez.

— Que faut-il faire pour cela?

— Vous dessaisir d'une chose à laquelle

vous tenez peu, je crois, et dont je vous ai trouvé douze mille francs.

— Qu'est-ce que c'est? quelqu'un de mes vieux meubles! Je vous avertis que je ne m'en déferais pas volontiers.

— Moins que cela peut-être, pour vous qui n'avez point le sot orgueil des âmes vulgaires, et qui d'ailleurs pouvez vous passer de cet objet, puisque vous en possédez plusieurs copies.

— Enfin, qu'est-ce donc?

— Votre grand portrait de Boucher qui est à Rochebelle. M. de Sainte-Même vous en offre douze mille francs.

— Ce n'est pas assez.

— Vous êtes bien difficile; je trouve que c'est une affaire d'or.

— Et moi je ne suis point de cet avis. A mon âge les illusions sont si rares que je ne veux pas donner pour douze mille francs la dernière de toutes.

— Votre portrait, une illusion!

— Ma chère Isaure, vous pouvez permettre à votre mari de voir toutes les femmes de la terre; il a oublié ses amours les plus poétiques, les plus extravagantes; il ne

se souviendra pas davantage des autres. »

Léonce sourit.

« Vous me rappelez une grande folie, madame ; je vous prie de croire que, si j'avais vécu quarante ans plus tôt, je n'aurais pas oublié de même l'original. Dites-moi, belle tante, avez-vous des nouvelles de madame de Joussac ? arrive-t-elle bientôt ?

— Lisez cette lettre, mon ami, et décidez-vous sur ce que vous comptez faire. »

Il y eut un moment de silence; M. de Chamfort lisait.

« Cela est tout simple, madame ; quand madame de Joussac arrivera, soyez assez bonne pour me faire prévenir ; j'irai la chercher et lui offrir un appartement chez moi.

— Et moi, monsieur, je quitterai la maison sur-le-champ ; je ne veux pas recevoir votre maîtresse.

— Ma maîtresse ! Isaure, prenez garde à ce que vous dites, à ce que vous allez faire ; madame de Joussac est pure comme une sainte ; je ne souffrirai pas qu'elle soit insultée devant moi, même par vous. Est-il possible que vous ne vouliez point me croire, que le témoignage de madame de Chaseuil ne

vous suffise pas non plus? Comment ne comprenez-vous pas ce que votre conduite a d'odieux? Accuser, calomnier une pauvre et noble femme qui a tout fait pour nous, qui n'a d'autre tort que des vertus et des qualités exagérées. Certainement elle pourrait être plus raisonnable, plus calme, à son âge et dans sa position; mais est-ce à nous de le lui reprocher?

— A vous, non; à moi, peut-être.

— Isaure, vous me rendrez fou; vous me tourmentez sans cesse; vous savez que j'ai mille affaires, qu'il me faut toute ma tête pour suffire aux nécessités qui me sont imposées. Laissez-moi vivre en repos. Les grands intérêts qui m'occupent ne me permettent pas de songer à vos niaiseries jalouses, à vos exigences stupides. Je vous aime beaucoup, je ne suis et ne serai plus amoureux de personne. L'amour est une sottise et un ridicule par le temps qui court; il s'agit de spéculation, de politique, d'ambition; voilà la vraie existence d'un homme, la seule digne de lui quand il n'est plus un enfant et qu'il a assez d'esprit pour ne pas être un dandy. Mes cravates mal mises, mes cheveux mal frisés,

pour lesquels vous m'obsédez tous les jours, me sont aussi indifférents que vos sentiments tirés à l'alambic. Je suis honnête homme, je n'ai aucun reproche à me faire, et c'est pour cela que j'exige de vous des égards et de la politesse, si ce n'est de l'affection pour madame de Joussac. Il est trois heures; je vais vous reconduire chez vous, j'irai de là à la Bourse, puis à la Chambre; nous nous retrouverons pour dîner, et, si cela vous amuse, nous pourrons aller à un spectacle quelconque. Ferez-vous encore la mine après?

— Pardonnez-moi de changer quelque chose à ce plan, mon cher Léonce, dit la marquise; vous dînerez tous les deux avec Blanche, arrivée de cette nuit et qui se repose maintenant. Je compterai sur vous à six heures; d'ici là vous êtes libre de faire ce qui vous conviendra.

— Blanche est ici! Je serai bien charmé de la revoir, cette bonne amie; et comment va-t-elle?

— Mal, très-mal; vous la reconnaîtrez à peine.

— Vraiment! Pauvre femme! nous la mettrons à l'homéopathie, cela la guérira. Venez,

Isaure; on m'attend à la Bourse pour une opération sur les houilles, et j'ai un rendez-vous à la Chambre avant quatre heures et demie. Ma bonne tante, à ce soir. »

La marquise les regarda, puis en secouant la tête elle se dit à elle-même :

« *De mon temps* on en arrivait là aussi, mais ce n'était pas avant quarante ans et ce n'était pas surtout de la même manière. Un gentilhomme qui nous aurait ennuyées de ses affaires ou de politique se serait fait fermer les portes. On avait pour cela des procureurs et des ministres dont c'était le métier; les choses allaient aussi bien ainsi. Aujourd'hui, quand ils ont vingt ans, ils se font tous des anges de leur autorité privée; plus tard ce ne sont pas même des hommes, ce sont des manières de balances qui pèsent le temps, l'argent et le crédit. Décidément les Français s'en vont! »

A six heures la douairière de Chaseuil attendait impatiemment dans sa *ganache* et regardait de temps en temps la pendule. Enfin on annonça le comte de Chamfort.

« Seul! s'écria la marquise.

— Hélas! oui, madame; elle a refusé ab-

solument de me suivre, et pour avoir la paix il a fallu partir sans elle. Et si vous saviez encore quels cris elle a poussés lorsque j'ai pris mon chapeau ! Vraiment j'aime beaucoup madame de Joussac, je ferais tout au monde pour elle, mais elle me met dans un cruel embarras, et, malgré le plaisir que je ressens à la voir, j'aurais préféré qu'elle ne vînt pas. C'en est fait maintenant de ma tranquillité intérieure ; je ne veux pas, je ne dois pas céder à ma femme ; je conduirai ce soir Blanche chez moi, mais je ne sais comment faire pour l'y installer ; ce sera un scandale atroce. Madame de Chamfort me menace de s'enfuir chez sa mère, d'emmener mon fils ; et je vous demande, ma tante, quel effet cela ferait dans le monde ? Je n'ai d'espoir qu'en vous ; vous m'aiderez à la convaincre, à obtenir qu'elle reçoive convenablement notre amie.

— J'en éviterai la peine à madame de Chaseuil, dit Blanche qui était entrée sans qu'il la vît et qui avait tout entendu. Vous pouvez être tranquille, Léonce ; je n'irai pas chez vous malgré votre femme. Pourquoi ne pas me dire tout simplement le fait, et nous exposer à des ridicules, peut-être à des mal-

heurs? Croyez-vous donc que je ne sois pas raisonnable? Madame de Chamfort me méconnait, elle me juge mal, je le lui pardonne; à sa place j'en eusse fait autant peut-être. Elle refuse de me voir; mon intérêt pour elle et pour vous sera toujours le même, et si jamais je puis vous être utile, je reviendrai bien, allez ! Oublions donc ces tristes discussions, jouissons du bonheur d'être ensemble. Après une aussi longue absence vous avez beaucoup de choses à me conter. Où en sont vos affaires? votre cher petit comment va-t-il? Dites-moi donc que vous êtes heureux, Léonce; ne voyez-vous pas que j'attends cette parole comme la vie?

— Oui, certainement je suis heureux, ma chère Blanche; calmez-vous, au nom du ciel! Vous me paraissez très-souffrante, je vous trouve fort changée ; il faut vous soigner : je l'exige au nom de tous vos amis. Merci mille fois de ce que vous venez de me dire, je vous reconnais bien là; toujours la même, vous oubliant pour les autres. Isaure est très-jeune; il faut lui passer ces fantaisies, qu'elle déplorera lorsque l'expérience aura mûri son jugement. Mon fils va vous être apporté; j'avais

prévu votre demande. Ma bonne tante; vous la garderez, n'est-il pas vrai? Je pourrai venir me reposer près de vous deux des soucis et des fatigues qui m'accablent. Vous ne me repousserez pas, et puis j'espère bien que ma femme m'accompagnera quelquefois. »

Le maître d'hôtel de la marquise annonça qu'elle était servie. On passa dans la salle à manger. La maison de madame de Chaseuil avait fort grand air; elle tenait à l'étiquette et aux usages d'autrefois, ainsi que tous les gens de son âge. Des laquais poudrés, revêtus de la livrée blanche et rouge des Chaseuils, se tenaient derrière la chaise de chaque convive; le maître d'hôtel servait tous les plats, coupait toutes les volailles, et ce luxe d'argenterie, de porcelaine, de cristaux annonçait une fortune considérable. La pièce où l'on dînait ce jour-là paraissait plus grande encore à cause du tout petit couvert placé au milieu. Les murs en stuc blanc, lavés et propres comme l'argent le plus pur, étaient sevrés de tout ornement de mauvais goût. Le dîner se passa en silence, ou du moins de rares paroles s'échangèrent entre les convives. Les domestiques gênaient des gens

déjà très-gênés par leur situation respective; ils mangèrent à peine. Blanche goûta le potage, un peu de salade, et ce fut tout. Les instances de la marquise ne parvinrent pas à lui faire accepter rien de plus. Après le dessert, au moment de rentrer au salon, un valet de pied prévint M. de Chamfort que son petit garçon était avec sa bonne chez la femme de chambre de madame de Chaseuil.

« Faites-le venir au salon, s'écria Blanche; vous permettez, ma chère amie?

— De tout mon cœur, reprit la marquise; j'aime infiniment ce maillot; il est fort propre et ne crie presque jamais. »

Lorsqu'on rentra au salon l'enfant y était déjà; madame de Joussac courut à lui, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes.

« Léonce, dit-elle, le ciel ne m'a pas accordé le bonheur d'être mère. Devant notre bonne et respectable amie, écoutez bien ce que je vous dis : Voici mon héritier. Dieu le garde et le rende digne de vous! La bénédiction d'une pauvre femme qui a tant souffert lui portera bonheur. »

Deux grosses larmes tombèrent sur la main

de l'enfant qui souriait en jouant avec la ceinture de Blanche.

« Pauvre petit, dit-elle en les essuyant, puisses-tu n'en jamais répandre ! Maintenant, Léonce, je sais votre position, je sais les embarras qu'elle vous cause, et avant tout je veux ne point vous être à charge ; je veux que vous ne prononciez mon nom qu'avec reconnaissance. Recevez ici mes derniers adieux, nous ne nous verrons plus. Isaure est votre femme ; je vous l'ai donnée pour qu'elle vous rendît heureux, et je suis un obstacle à l'accomplissement de ce vœu. Que tout soit fini entre nous ; mais je saurai, car je n'en puis douter, que vous pensez à moi, que vous me gardez un souvenir éternel ; je saurai que dans l'affliction c'est à moi seule que vous aurez recours, et j'attendrai ! Ne craignez rien pour moi ; j'ai Dieu, mes souvenirs et mes espérances. Adieu, mon ami, adieu jusqu'au moment où nous nous retrouverons à jamais. Je ne me plains pas ; je vous bénis, je vous remercie d'être heureux ; ne m'oubliez pas tout à fait. »

Elle étendit ses bras et ses longues manches de mousseline sur la tête de M. de Cham-

fort qui portait son enfant. Les saints anges ouvrirent leurs ailes autour de ce groupe, car jamais une créature humaine ne fut si près de leur nature.

Rentrée dans son appartement madame de Joussac s'évanouit.

III

« Je désire, ma chère amie, que vous me laissiez tranquille aujourd'hui, disait M. de Chamfort à sa femme. J'ai un travail très-pressé à faire, je dois le rendre à la commission ce soir. Ne venez donc pas m'interrompre, comme vous en avez l'habitude, cinquante fois par heure. Si vous faisiez bien même, vous iriez passer la journée chez votre tante; cela vaudrait mieux pour vous et pour moi.

— Vous savez que je ne vais plus chez ma tante.

— Oui, toujours le même enfantillage. Si j'en avais le temps vous me rendriez bien malheureux ; heureusement, j'ai autre chose à faire. Enfin, allez où vous voudrez, mais trouvez bon que je mette mon verrou pour être plus sûr d'obtenir le repos. Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que madame de Joussac ne quitte plus son lit? »

Madame de Chamfort sortit triste et découragée. De jour en jour son mari devenait plus indifférent, de jour en jour il s'occupait davantage de graves intérêts et moins de ses sentiments de jalousie. Il suivait en cela la route de la jeunesse actuelle, chez laquelle il n'y a plus de jeunesse. Sa femme se retira près du berceau de son fils et se mit à pleurer en maudissant le moment qui avait vu former ces liens. De son côté Léonce se disait en ouvrant les tiroirs de son bureau :

« Où est le temps passé? le temps où je vivais seul dans ma petite chambre, faisant des vers, regardant des étoiles, sans le moindre souci, la moindre inquiétude ; et si par hasard un chagrin arrivait jusqu'à moi, je retrouvais l'affection intelligente de Blanche, ce dévouement absolu, cette passion sublime

qui me garantissait de tout. Quelle différence ! Pauvre amie ! »

Trois heures après, son valet de chambre frappa à sa porte et lui remit le billet suivant :

« Mon cher Léonce, si vous voulez encore
» revoir madame de Joussac, hâtez-vous ;
» dans bien peu d'instants cette âme si belle
» remontera au ciel. Elle vous demande avec
» instances, ainsi que votre femme et votre
» enfant. Ne perdez pas une minute.

» Marquise de Chaseuil. »

Léonce en lisant cette lettre devint d'une pâleur mortelle ; il courut à l'appartement de sa femme, qu'il trouva essayant un chapeau. Il tremblait. Tout ce qu'il avait de noblesse et de générosité dans le cœur venait de se réveiller.

« Isaure, dit-il, laissez ces parures ; allez chercher votre fils et suivez-moi. Venez auprès du lit d'une mourante, qui vous appelle pour vous pardonner, sans doute, à vous qui l'avez tuée.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Madame de Joussac se meurt, je vous le répéte, et elle nous demande. »

La jeune femme se laissa tomber à demi brisée, sans avoir la force de répondre. Elle regardait son mari d'un air fixe, atterrée par les paroles qu'elle avait entendues. Il s'approcha d'elle, lui prit la main, la fit lever sans ajouter un mot, et lorsque l'enfant fut apporté il les entraîna tous les deux vers une voiture. Léonce était d'une nature noble et belle; il avait le cœur bon et l'imagination romanesque. Madame de Joussac s'était d'abord emparée de toutes ses facultés et, par son angélique caractère, les avait exaltées jusqu'à l'héroïsme. Elle l'aurait rendu capable des plus grandes actions s'ils ne s'étaient point séparés. Elle le fit marier et le rejeta par là dans le positif de la vie. Il s'occupa exclusivement de son avenir matériel, il se donna entièrement aux affaires et à la politique, et étouffa bien vite ses inclinations généreuses. Mais il lui restait encore au fond de l'âme le germe de tout ce qu'il avait perdu. Ses illusions endormies se réveillèrent, il retrouva quelques étincelles de poésie et de tendresse,

galvanisé par les malheurs d'une femme qui l'avait tant aimé.

Lorsque M. et madame de Chamfort entrèrent dans cette chambre de mort, un spectacle déchirant frappa leurs regards : Blanche recevait les derniers sacrements de l'Église. Tous les gens de la marquise, agenouillés autour du lit, priaient avec ferveur ; la marquise, appuyée sur son fauteuil, essayait de se tenir debout ; deux larmes tombaient sur ce vieux visage, et ces larmes frappaient d'un saint respect, tant la cause qui les faisait répandre était belle ! Pour madame de Joussac, soutenue par des oreillers entourés de dentelles, parée de sa pâleur et de l'expression sublime de sa physionomie, elle joignait les mains, attendant la communion et levant les yeux vers le ciel. Léonce et sa femme se prosternèrent en sanglotant à l'entrée de l'appartement ouvert à tous. L'ange les avait vus; elle dit un mot à l'oreille du prêtre. Sur un signe de celui-ci les assistants s'éloignèrent, hors madame de Chaseuil.

« Venez, dit-elle, venez près de moi. Je vous remercie d'avoir répondu à mon appel et je remercie Dieu qui me permet de vous

voir encore. Isaure, ce moment est bien solennel pour tous. Dans peu d'instants je serai jugée; voici le corps de mon Sauveur que je vais recevoir; mes paroles peuvent être crues. Jamais votre mari ne fut pour moi qu'un frère; jamais un désir coupable ne se plaça entre nous deux. Je n'ai pas besoin de le jurer. Vous me croyez, n'est-ce pas? Mais ce que j'avoue à sa femme, ce que je vais avouer à Dieu tout à l'heure, c'est que je l'ai aimé, c'est que je l'aime, c'est qu'il fut la seule pensée de ma vie, c'est que pour son bonheur j'aurais fait tout au monde; ceci je ne le nierai point. Ne soyez pas jalouse, Isaure; je n'ai pas longtemps à l'aimer maintenant! »

Isaure se jeta dans les bras de Blanche. Elle éclatait en sanglots et s'écriait :

« Pardon ! pardon !

— Pardon ! de quoi? de m'avoir méconnue? Je m'y attendais; mon amour n'était point dans ce monde ; ce n'est pas dans ce monde qu'il devait avoir sa récompense. Ne croyez pas que cet amour ait avancé la fin de mes jours. Non, non, ajouta-t-elle en souriant faiblement, je fus frappée à mort dès que je me sentis seule ici-bas, et c'était bien longtemps

avant de vous connaître tous les deux. Demandez à madame de Chaseuil; elle le sait bien elle ! Pauvre amie ! ces scènes sont trop douloureuses pour vous ! Mais je ne veux pas m'en aller sans les avoir bénis; sans avoir donné un dernier baiser à cet enfant que j'ai fait mien, sans être sûre que ma mémoire planera comme un doux souvenir au-dessus de ces têtes si chères. Me le promettez-vous ?»

Léonce ne fut plus maître de son émotion; il prit la main brûlante de madame de Joussac et la couvrit de baisers et de larmes.

« Blanche ! s'écria-t-il, mon adorée Blanche ! écoutez-moi et croyez-moi aussi. Je n'ai jamais aimé que vous, je n'aime que vous; c'est pour vous obéir que j'ai consenti à élever entre nous une barrière infranchissable. Depuis, tout a changé; de bon, de généreux que j'étais, je suis devenu indifférent et prosaïque; j'ai oublié le passé, j'ai rêvé un avenir d'argent et d'honneurs, dans lequel mon cœur n'entrait pour rien, moi qui ne vivais que par le cœur quand vous remplissiez ma vie. Pourquoi m'avez-vous marié?

— Taisez-vous, taisez-vous ! interrompit Blanche, vous blasphémez; vous voulez na-

vrer mon âme de douleurs, avec ces reproches passionnés. Ce n'est point là ce que j'attendais de vous, ce n'est pas là la consolation qu'il me fallait. Léonce, regardez cet enfant, regardez Isaure; voilà votre avenir, voilà votre bonheur. Aimez-les uniquement, consacrez-leur tout ce que vous avez d'espérance et d'amour. Si vous voulez que je meure tranquille, promettez-le-moi. »

Léonce ne répondit pas; il cachait sa tête sur le lit et criait de désespoir.

« Non, non, s'écria-t-il, non! Vous serez pour moi un regret éternel; votre dévouement, votre admirable caractère ont gâté toutes mes autres affections; personne ne m'aimera comme vous, personne ne me rendra ce que j'ai perdu en vous.

— Je l'avais bien dit, murmura la marquise : elle ne sera pas même tranquille dans sa tombe. »

Blanche en entendant Léonce parler ainsi se retourna vers le prêtre.

« Mon père, donnez-moi le saint viatique. Dieu ne veut plus apparemment que je songe aux choses de ce monde. »

Un grand silence régna alors dans l'appar-

tement; les sanglots de Léonce et d'Isaure se trouvaient presque contenus par le respect que leur inspirait la ferveur de Blanche. Le vieux prêtre approcha du lit; elle joignit ses mains de nouveau, et reçut le sacrement auguste pendant que les trois témoins de ce pieux drame la regardaient avec admiration.

Tout à coup sa pâleur augmenta; elle essaya néanmoins de sourire encore et d'envoyer une dernière bénédiction à ceux qu'elle avait tant aimés. Léonce se jeta sur sa main en lui jurant qu'elle serait obéie... Il n'était plus temps !... l'ange était remonté au ciel.

Il y avait un an que madame de Joussac était morte lorsque M. et madame de Chamfort conduisirent la marquise au tombeau de ses ancêtres à Rochebelle. Ils héritèrent de son immense fortune et Léonce doubla l'importance de ses spéculations. Les dernières paroles de madame de Chaseuil avaient été celles-ci :

« Je vous supplie, mon neveu, de ne point faire de mon château une manufacture. »

La première chose que fit M. de Chamfort, ce fut de vendre le portrait qui avait une si

jolie bouche, de si beaux cheveux et un si grand air ; il ne songea seulement pas à lui donner un regret. Son esprit devint de plus en plus positif, et aujourd'hui on le cite parmi les industriels riches et renommés. Sa femme continua à le tourmenter et à lui rendre sa maison désagréable ; aussi n'y restait-il presque pas. Son cœur se dessécha tellement par les calculs d'ambition et de fortune qu'il en vint à parler de madame de Joussac comme d'une espèce de folle qui avait dépensé sa vie et sa jeunesse à des extravagances de *sensiblerie*. Pour madame de Chaseuil, c'était une femme de l'ancien régime qui aurait pu doubler aussi ses revenus en les faisant valoir, mais que ses stupides et anciennes idées avaient forcée à manger tous les ans ses deux cent mille livres de rente en représentation, en aumônes et en dépenses indispensables, disait-elle, à l'honneur de sa maison.

Comme s'il y avait encore des maisons aujourd'hui, à moins que ce ne soient des maisons de commerce !

M. de Verlières compromit tant qu'il put madame de Chamfort. Quand il vit qu'il lui était impossible de rien obtenir d'elle, il cria

sur tous les toits qu'il n'en voulait plus, qu'il en était las et qu'il ne pouvait s'en débarrasser. Voilà comment se font les réputations des femmes ! Ensuite il se maria, et épousa une position avec cinquante mille livres de rente.

Ainsi finirent tous ces dévouements, hors un seul, qui tua la pauvre Blanche. C'est que, malgré les belles paroles, le dévouement ne court pas les rues ; ce rêve-là est plus difficile à réaliser que beaucoup de rêves ambitieux. Pour moi, je trouve que c'est un égoïsme raffiné qu'il est donné à bien peu de ressentir et que l'ingratitude récompense toujours.

LE MARI DE MA SŒUR.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE EMMA.

MARIE, sa sœur.

LE MARI DE MA SOEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon.

MARIE, *seule*.

Ma sœur ! ma sœur ! Eh bien ! où donc est-elle ? Emma !... Rien. J'aurais pourtant bien voulu lui parler ; elle m'aurait peut-être appris ce que je désire savoir. Mon beau-frère, avec sa grande figure, et Dieu sait ce que c'est que la grande figure de mon beau-frère ! mon beau-frère donc vient de me faire appeler. « Marie, m'a-t-il dit, vous allez vous met-

tre en toilette de bal, et lorsque vous serez habillée, vous ne sortirez plus de l'appartement de ma femme ou du vôtre; je vous avertirai quand il en sera temps. » Me mettre en toilette de bal, je ne demande pas mieux; cela prouve que je vais au bal, ou, si je n'y vais pas, j'aurais au moins eu le plaisir de m'habiller. Mais rester dans ma chambre ou dans celle de ma sœur! Cet ordre suffirait pour me donner envie de faire le tour de la maison. Que ferai-je pendant le cours de ma captivité? d'abord le plus magnifique bouquet possible avec ces fleurs. Après? oh! après! avant! toujours, n'ai-je pas ma lettre, ma lettre chérie, si aimable, si gracieuse; ma lettre que je sais par cœur et que je lis uniquement pour regarder cette écriture? Si je pouvais deviner seulement de qui elle est? Il est un peu piquant de recevoir une lettre d'amour anonyme, lorsque dans cette lettre on vous assure que vous en aimez passionnément l'auteur. J'ai beau chercher, je n'aime personne; je n'ai dit à personne que je l'aimais. Ma sœur, qui me gronde sans cesse, aurait-elle raison? serait-ce une suite de ma coquetterie? Ce que j'appelle de l'en-

fantillage, de la légèreté, passerait-il aux yeux d'un homme pour de l'amour? Ah! d'abord, tant pis pour lui; il n'avait qu'à mieux examiner. Voyons mon billet, pendant que je suis seule; c'est bien la centième fois que je le relis. « Mon amie adorée, que vous étiez belle » hier! » Belle! je n'ai jamais vu que ce monsieur-là qui m'ait appelée belle. Les autres disent tous : Jolie, gentille. Il est vrai que ce sont des enfants qui n'y entendent rien. « Que » vous étiez belle hier! que cette robe rose » vous allait à ravir! » Je l'ai remise aujourd'hui. « Et vous avez été si bonne! vous avez » daigné me laisser près de vous. J'ai lu dans » vos yeux une tendresse à laquelle je n'osais » ajouter foi. Oui, vous m'aimez, je le crois, » je veux le croire; je mourrais si vous me » trompiez. Mais est-ce donc assez? Serai-je » malheureux toute ma vie? n'aurez-vous » donc pas pitié de moi? Faudra-t-il nous sé» parer? Ah! je vous en conjure, un mot » d'amour, un mot d'espoir. J'irai demain » vous le demander; tâchez que votre sœur » nous laisse seuls. » Oui! c'est cela! ma sœur nous laisser seuls! elle qui ne me quitte pas! Voyez pourtant ce que c'est que le ma-

riage.! Ma sœur n'a que deux ans de plus que moi ; eh bien ! elle va où elle veut, sans que personne la contrarie, excepté son mari; mais elle n'en dit rien, parce que c'est son mari et que sans lui elle ne serait pas madame la comtesse; elle n'aurait pas des cachemires, des diamants et des plumes. Eh bien ! je me marierai, j'épouserai ce monsieur; ce sera une bonne œuvre que de l'empêcher de mourir, et cela m'arrangera aussi. D'ailleurs il est très-aimable, et certainement fort joli garçon. Voyons : a-t-il les cheveux blonds? non, non ; les cheveux noirs... Les yeux noirs?... non, les yeux bleus. Une belle barbe, des moustaches brunes, bien entendu! Il est grand et mince ! Oh! mince... comme moi. Il a vingt-quatre ans ; il ne peut pas avoir plus. Je connais quelqu'un qui ressemble à cela. Eh ! eh ! peut-être ! Quand ma sœur viendra, je tâcherai qu'elle m'aide. Elle qui remarque si bien avec qui je suis coquette, cela ne lui aura pas échappé; et quand je devrais avoir un sermon tout entier, je me risque.

SCÈNE II.

MARIE, LA COMTESSE EMMA.

MARIE, *à part.*

Je l'entends.

LA COMTESSE.

Comme te voilà belle, Marie !

MARIE.

Comme te voilà triste, ma sœur ! Est-ce que tu ne vas pas au bal ?

LA COMTESSE.

Au bal ! non; et toi, est-ce que tu comptes y aller ?

MARIE.

Vraiment, madame la comtesse, vous me faites pitié ! Quoi ! vous n'en savez pas plus

long que cela ? quoi ! vous n'avez pas été admise au conseil ? Oui, nous allons au bal, et la preuve c'est que voici un bouquet pour toi, chère Emma! un bouquet aussi frais que vos joues, madame, comme dirait M. de Jussière.

LA COMTESSE.

Tu es folle, Marie ; nous n'avons point de bal aujourd'hui. Qui est-ce qui t'a parlé de ce bal ?

MARIE.

Votre puissant et souverain seigneur, M. le comte mon beau-frère.

LA COMTESSE.

Ah ! nous allons au bal ! C'est encore vous qui l'en aurez prié. Marie, vous êtes une enfant cruelle ; vous savez que je suis malade, que je ne puis me coucher tard, et vous me traînez au bal ! Allez, vous ne m'aimez pas.

MARIE.

Ma sœur, ma bonne sœur ! pardon, pardon. Je n'irai point, si cela te contrarie. Ma sœur ! regarde-moi ; ne me fais pas pleurer, j'aurais les yeux rouges. D'ailleurs, on ne m'a pas dit que tu y allais, toi.

LA COMTESSE.

Mais explique-toi donc.

MARIE.

J'ai ordre du pouvoir absolu de m'habiller ainsi et de rester chez toi ou chez moi jusqu'à ce qu'on m'appelle.

LA COMTESSE.

C'est tout ?

MARIE.

Absolument tout.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Et cette enfant ne s'en ira pas, et il va venir ! Et cette lettre ! cette lettre ! où peut-elle être? Si elle l'avait trouvée ! oh ! elle le dirait... Pourtant... elle est fine, elle est curieuse. Si je pouvais la faire parler sans qu'elle s'en doutât !

(*A sa sœur placée devant la toilette.*)

Que fais-tu donc là, Marie?

MARIE.

J'essaye une nouvelle coiffure. Il me semble que cela m'irait mieux ainsi. Qu'en penses-tu, Emma ?

LA COMTESSE.

Toujours la même, Marie ; toujours occupée de votre toilette, de vos succès !

MARIE.

Qu'ai-je de mieux à faire?

LA COMTESSE.

Croyez-vous vous marier, avec ces manières-là? croyez-vous qu'un homme de sens confie son bonheur à une jeune fille inconséquente, futile, coquette? Croyez-vous que la vie soit telle que votre imagination vous la représente? Oh! mon enfant! vous vous trompez cruellement. Vous jouez sur le bord d'un abîme, croyez-moi.

MARIE.

Voyez un peu la belle prêcheuse! Avec ses trois années de mariage, ne dirait-on pas que c'est ma grand'mère!

LA COMTESSE.

Trois années! Oh! j'ai dix ans de plus que toi, Marie! Trois années, oui, mais trois années de malheur, trois années d'angoisses, de souffrances, de regrets! Que le ciel te garde d'être jamais aussi vieille que moi!

MARIE.

Tu auras beau dire, Emma, je ne crois pas que tu sois fâchée d'être mariée. Et à cause de cela je veux me marier aussi.

LA COMTESSE.

Tu es trop jeune, enfant; ne fais pas comme moi. Attends que l'expérience vienne; ne

cours pas au-devant. Surtout garde-toi d'un hoix précipité, garde-toi d'un enivrement nt on se réveille si vite. Et pour cela, Marie, viens raisonnable, réfléchis; ne te laisse s prendre aux beaux dehors, aux paroles ucereuses, à l'appât de l'or ou de l'ambi-n; le malheur les suit.

ARIE, *après un moment de silence pendant lequel elles semblent toutes deux très-préoccupées.*

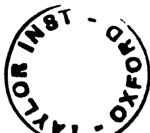
Tu prétends donc, ma sœur, que j'ai été coquette hier? Je ne le conçois pas. J'ai pourtant fait bien attention à moi. Avec qui ai-je été coquette? Avec M. de Loissac? oh! pour cela, non. M. de La Ville? encore moins; M. de Jussière...

LA COMTESSE, *vivement, à part.*

M. de Jussière!

(*Haut.*)

Non, mademoiselle, non; je ne sais pas, je ne vous ledirai pas... Ce sont vos manières en général. Croyez-vous donc que je n'aie qu'à compter vos regards, vos sourires! En général, vous dis-je, votre conduite est très-ridicule. Par exemple, pourquoi, hier, au lieu de vous déshabiller chez vous, êtes-



vous entrée dans ma chambre? pourquoi avez-vous regardé dans mon vide-poche, dans mon buvard? Pourquoi ce matin vous ai-je trouvée ici, après le déjeuner! qu'y faisiez-vous?

MARIE.

Mon Dieu! comme tu me grondes, là!... Vois comme c'est mal; moi qui ne veux qu'une chose, te parler franchement, savoir de toi quels sont mes torts, afin de m'en corriger. Voilà que tu m'en cherches de nouveaux et que tu oublies les anciens, dont je conviens moi-même!

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Certainement, chère, tu as raison, tu parles bien. Je t'ai fait une observation, c'est fini, n'en parlons plus. Tes petits défauts, tu les rachètes par tant de qualités!...

(*Lui caressant le front.*)

Tu m'aimes, tu as confiance en moi, tu me dis tout. Tu ne me cacherais pas un secret si tu en avais un, n'est-il pas vrai?

MARIE, *un peu troublée.*

Non, oh! non.

(*A part.*)

Excepté ma lettre; il me recommande qu'elle ne sache pas...

(*Haut.*)

Je te promets d'être bien sage. Ce soir, par exemple, à ce bal, que faut-il faire? Oh! je le ferai! Qu'as-tu à me prescrire à l'égard de ces hommes si dangereux, à ce que tu m'assures, et qui ne me font pas la moindre peur, à moi?

LA COMTESSE, *hésitant.*

Mais rien... ma petite Marie... Tu resteras près de moi; tu ne feras pas comme hier, comme ce matin; tu m'égayeras. Je suis triste; j'ai perdu une chose à laquelle je tenais beaucoup... un dépôt qu'on m'avait confié... Cela me tourmente.

MARIE, *très-naturellement.*

Cherche bien, va, sœur, tu le retrouveras; rien ne se perd ici. Qui veux-tu qui te prenne ce que tu serres dans ton secrétaire?

LA COMTESSE.

C'est vrai.

(*A part.*)

Je crois qu'elle n'a rien trouvé.

(*Haut.*)

Apporte-moi mon panier à ouvrage.

MARIE, *à part.*

C'est jouer de malheur; ne pas pouvoir obtenir un pauvre petit sermon!

(*Haut.*)

Ce panier est si pareil au mien que je m'y trompe sans cesse.... Justement.... c'est le mien.

LA COMTESSE.

Étourdie!... donne-moi l'autre.

MARIE.

Le voilà. Est-ce que tu mets tes secrets dans un lieu semblable? Je ne m'étonne pas si tu les perds. Il faut les mieux cacher.

LA COMTESSE, *à part.*

Grand Dieu! que veut-elle dire.

(*Haut.*)

Des secrets! non; je cherche mon nécessaire.

(*Silence.*)

Marie, quand as-tu ouvert cette boîte?

MARIE.

Pas depuis deux jours; tu sais bien que je n'ai rien fait.

LA COMTESSE.

Bien sûr?

MARIE.

Bien sûr. Quelle inquisition!

LA COMTESSE.

Mon mari avait-il l'air triste?

MARIE.

Non; il avait son air habituel, l'air grognon.

LA COMTESSE.

Il ne t'a fait aucune question sur moi?

MARIE.

Aucune. Tiens, ma sœur, il faut que je te raconte ma pensée, quoi qu'il en soit : tu as trop peur de ton mari. A ta place je lui dirais que je veux être tranquille, et que, s'il ne change pas sa figure maussade, je ne le regarderai plus.

LA COMTESSE.

Tu n'as jamais été sous le poids d'une volonté de fer; tu ne sais pas ce que c'est que de ne pouvoir lever les yeux sans rencontrer un regard froid et sec; de ne pouvoir ouvrir la bouche sans recevoir une réponse ironique; d'être traitée partout avec distinction, par son mari avec un mépris humiliant; de vouloir l'aimer et d'être repoussée ; de rire tout haut et de pleurer tout bas, et de penser que ceci est éternel, qu'on a juré devant Dieu de traîner cette chaîne jusqu'à la mort. Ah ! c'est au-dessus du courage d'une femme ! la force nous abandonne, et alors... alors...

(*Presque bas.*)

nous échangeons le désespoir contre le remords.

MARIE.

Tu es donc bien malheureuse, pauvre Emma!

LA COMTESSE.

Oui, je le suis, ma sœur, et si je te laisse voir ce malheur, à toi si pleine de jeunesse et d'avenir, c'est pour que tu l'évites...

MARIE, *à part.*

Enfin, nous y voilà.

LA COMTESSE.

Mais pardonne-moi, je t'afflige. Eh bien! qu'il n'en soit plus question. Embrasse-moi. Je ne t'ennuierai plus de cette morale sévère. Sois gaie, sois folle pendant que tu n'es qu'une jeune fille; quand tu seras femme nous nous comprendrons mieux.

MARIE, *à part.*

Allons! puisqu'elle ne veut pas parler, il parlera peut-être, lui. De la patience; attendons.

LA COMTESSE, *à part.*

Ce n'est pas elle! qui est-ce donc alors? Je tremble.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte demande mademoiselle sur-le-champ.

MARIE.

Enfin je saurai quelque chose.

LA COMTESSE.

Va, Marie, va et reviens vite; je suis impatiente d'apprendre ce qui doit se passer.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, *seule.*

Que peut-il lui vouloir? d'où vient ce grand mystère? Il se cache de moi... A-t-il trouvé ce funeste papier? veut-il interroger cette enfant et faire de son innocence l'instrument de ma perte? Oh! ce serait affreux! Comment ai-je égaré ce billet? Je suis sûre que ce matin, au moment où il est entré, quand je le lisais, je l'ai jeté dans mon panier à ouvrage; je l'y ai cherché dès qu'il m'a laissée seule, il n'y était plus. Voilà donc ma vie : craindre toujours, tressaillir au moindre bruit, me torturer l'esprit à deviner un sens caché dans les discours les plus simples!

C'est un supplice de toutes les minutes. Autrefois je souffrais, mais un quart d'heure de prière m'avait bientôt consolée ; maintenant je n'ose prier, car à la place de Dieu j'ai mis une idole dans mon cœur. J'aime Gustave ; je l'aime assez pour que cet amour me serve de punition... Marie ne revient pas. Pauvre petite ! tout à l'heure je l'ai brusquée quand elle a nommé M. de Jussière. Elle ne savait pas quel mal ce nom me faisait dans sa bouche. J'ai la faiblesse d'être jalouse ; et de quoi ? m'en a-t-il donné sujet ? S'il arrivait à présent !.... qui peut le retenir ?.... Ah !.... quand je songe à tout ce que l'avenir m'apportera encore de tourment, j'appelle la mort à grands cris. Oui, je voudrais mourir, je voudrais ; ne plus l'aimer; je le dois au moins c'est un devoir sacré, quelque douloureux qu'il soit. Ne plus l'aimer ! je ne le puis ; mais je le lui cacherai, mais je briserai ces nœuds formés à peine..... et alors, si je souffre, eh bien !... ce sera avec orgueil, avec bonheur ; je souffrirai pour lui et pour Dieu. Je ne recevrai plus Gustave, j'imposerai silence à mon cœur. Pauvre créature que je suis ! Sa voix était pourtant bien douce à entendre !

Quelle longue conversation !... A l'heure qu'il est je suis peut-être perdue ! Je le connais, il est inflexible ; s'il a découvert ma passion et celle de Gustave, il ne ménagera rien ; il me brisera. Et tout cela ce n'est que par amour-propre ; jaloux sans amour, jaloux, non d'une femme qui en aime un autre, mais d'une esclave qui se révolte. Oh ! qu'ai-je fait au ciel..... On vient..... c'est Gustave peut-être... Mon Dieu ! donnez-moi du courage !... Non, c'est Marie... Il ne viendra pas.... Que va-t-elle m'apprendre !.... Je n'en puis plus.

(*Elle se laisse tomber sur un fauteuil.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, MARIE.

MARIE *entre en chantant :*

Mettez vos habits roses
Et vos satins brochés.

LA COMTESSE.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il, au nom du ciel ?

MARIE.

Oh ! de grandes nouvelles. D'abord, que je t'embrasse.

LA COMTESSE.

C'est bien, c'est bien ; qu'est-ce que c'est ? Tu me fais mourir.

MARIE.

Ma sœur, tu vas t'habiller tout de suite, et pourtant tu ne vas pas au bal.

LA COMTESSE.

Pourquoi? pourquoi?

MARIE.

Parce que tu as ce soir deux cents personnes chez toi.

LA COMTESSE.

C'est là ce que mon mari te voulait!

MARIE.

Oui, une surprise qu'il te ménageait, et à moi encore plus.

LA COMTESSE.

Il n'y a donc rien de fâcheux?

MARIE.

Au contraire, beaucoup de joie.

LA COMTESSE, *à part.*

Je respire.

MARIE.

Maintenant, madame la comtesse, regardez-moi bien en face.

LA COMTESSE.

Après?

MARIE, *faisant une grande révérence.*

Madame la comtesse Emma, j'ai l'honneur

de vous prévenir que vous signerez ce soir mon contrat de mariage.

(*Se jetant au cou de la comtesse.*)

Ma bonne sœur, je me marie.

LA COMTESSE.

Tu te maries ! et avec qui ?

MARIE.

Je te le conterai après ; d'abord il faut que tu saches ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Voyons, cela doit être curieux.

MARIE.

Quand je suis entrée dans le cabinet de ton mari, il est venu au-devant de moi et m'a fait asseoir. Il était avec... avec... l'inconnu, c'est-à-dire inconnu pour toi. « Marie, m'a-t-il dit, voulez-vous épouser monsieur? » Sans aucune préparation, tu le reconnaîtras bien là... J'ai cru qu'il se moquait de moi, je n'ai rien répondu. « Voulez-vous épouser monsieur ? » a-t-il repris ; « il vous demande en mariage.» Alors, ma sœur, je me suis mise à rougir et à trembler comme si je ne savais pas qu'il faut se marier pour être madame. « Je voudrais consulter Emma, ai-je murmuré tout bas. — Cela n'est pas nécessaire; je suis votre tu-

8.

teur, et, si vous trouvez cette alliance convenable, c'est moi que vous devez en instruire. — Mon frère, ai-je répliqué, et cela parce que j'avais une idée en tête, mon frère, me permettez-vous d'adresser une question à monsieur? — Oui, tant que vous voudrez. — Monsieur, ayez la bonté de me dire si vous étiez bien aise de me voir hier en robe rose?»

LA COMTESSE.

Il a dû te prendre pour une folle, ma chère; que signifie cette question?

MARIE.

Oh! il ne m'a pas prise pour une folle; il n'ignorait pas ce que cela voulait dire. Il a répondu : « Oui, elle vous allait à ravir. » Et il a bien fait, car s'il avait répondu non, je ne l'épousais pas.

LA COMTESSE.

Pourquoi cela?

MARIE.

Parce que ce n'eût pas été *lui*.

LA COMTESSE.

Lui! lui, qui?

MARIE.

Lui qui m'aimait.

LA COMTESSE.

Tu ne m'expliqueras pas cette énigme?

MARIE.

Si... mais laisse-moi finir. « Alors, » lui ai-je dit, « puisque c'est *vous,* monsieur, puisque mon frère le désire, je ferai ce qu'il m'ordonnera de faire. » M. Gus..., ce monsieur, m'a saluée, et je me suis levée. « Prévenez votre sœur, a ajouté ton mari; le contrat se signe ce soir. »

LA COMTESSE.

C'est tout?

MARIE.

Oui... excepté que mon futur était aussi pâle que j'étais rouge, et qu'il avait l'air triste et froid. Cela m'a fait de la peine. Emma, c'est donc ainsi que les hommes aiment?

LA COMTESSE.

Quelquefois. Maintenant son nom?

MARIE.

Devine; je ne te le dirai point.

LA COMTESSE.

Je ne sais; je ne le connais peut-être pas.

MARIE.

Oh! si, beaucoup. Cherche parmi nos danseurs les plus intimes; je t'aiderai.

(*A part.*)

Maintenant j'en sais plus long qu'elle !

LA COMTESSE.

M. de Loissac ?

MARIE.

Ah bien oui ! il est trop laid.

LA COMTESSE, *troublée.*

M. de Laville ?

MARIE.

Vous n'y êtes pas.

LA COMTESSE, *de même.*

M. d'Allemare ?

MARIE.

Il danse comme un pigeon patu. Je suis bonne... je vais te faire son portrait, tu n'auras plus que le nom à mettre au bas... Il a vingt-quatre ans ; il est grand et mince, mince comme moi !.. il a les cheveux noirs ; il a les yeux... bleus.

LA COMTESSE.

Mon Dieu !

MARIE.

Commences-tu à approcher ?

LA COMTESSE.

Oui, continue... Il a les yeux bleus et...

MARIE.

Une belle barbe et des moustaches brunes... exactement tel que je l'ai dépeint ce matin.

LA COMTESSE, *atterrée.*

C'est lui !

MARIE.

Et il se nomme le marquis Gustave de Jussière... Mon Dieu! ma sœur, qu'as-tu? Tu te trouves mal, ma bonne sœur; je vais appeler !

LA COMTESSE.

Non, ce n'est rien... la surprise!... l'émotion!... je m'y attendais si peu! Tu te maries, toi... avec M. de Jussière... Ah ! va-t'en.

MARIE.

Tu me repousses ! Que t'ai-je fait? Tu m'en veux parce que je me marie sans que tu aies été prévenue. Ce n'est pas ma faute ; c'est ton mari.

LA COMTESSE, *pleurant.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

(*A elle-même.*)

Je ne le croirai que quand il me l'aura dit...

(*A sa sœur.*)

Et il vous aime?

MARIE, *timidement.*

Oui.

LA COMTESSE.

Depuis quand?

MARIE.

Depuis hier.

LA COMTESSE.

Depuis hier !... Il vous l'a avoué?

(*Marie secoue la tête.*)

Alors comment le sais-tu?

MARIE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, lis.

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Ma lettre !... Ma tête se perd ; je n'y comprends rien. Qui t'a remis cette lettre ?

MARIE.

Je l'ai trouvée dans ma boîte à ouvrage.

LA COMTESSE.

Mais, malheureuse enfant, ce n'était pas la tienne.

MARIE.

Comment?

LA COMTESSE.

Eh ! ne viens-tu pas de me dire que tu t'y trompais souvent ?

MARIE.

Oh ! je ne me suis pas trompée !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour madame la comtesse.

LA COMTESSE.

C'est de lui.

MARIE.

C'est aujourd'hui la journée des lettres.

LA COMTESSE.

Marie, j'ai besoin d'être seule, laisse-moi.

MARIE.

Ma sœur, m'as-tu pardonné la faute de mon beau-frère ?

LA COMTESSE, *l'embrassant froidement.*

Je te rappellerai tout à l'heure.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, *seule.*

Voilà mon sort, voilà qui va tout m'apprendre. Hélas! j'en sais déjà trop; lisons... La force m'abandonne... « Emma! mon Emma!
» je suis au désespoir; vous allez me mau-
» dire, m'accuser, et je ne les mérite pas. Je
» le jure devant Dieu, je vous aime plus que
» toutes choses... Néanmoins j'ai consenti à
» épouser votre sœur, il le fallait ou vous
» perdre. Je me suis sacrifié. Cet homme que
» je hais, dont la vengeance a tout calculé,
» m'a fait venir ce matin : Monsieur, m'a-t-il
» dit, votre présence ici tous les jours donne
» lieu à des propos. J'ai sous ma garde une

» jeune fille dont je réponds et une jeune
» femme qui m'appartient. Je ne suppose pas
» que vous osiez vous adresser à la comtesse;
» c'est donc de ma belle-sœur qu'il s'agit. Je
» sais qu'elle est compromise par vos visites.
» Répondez-moi sur-le-champ : Voulez-vous
» l'épouser? J'ai balbutié... Monsieur, a-t-il
» ajouté en me fixant, et avec intention, son-
» gez que vous ne pouviez penser qu'à *elle*
» *seule,* et que, si vous l'aimez elle est à
» vous... J'ai tout compris, j'ai vu qu'il sa-
» vait tout, qu'il n'attendait que mon refus
» pour éclater... Emma! je n'ai plus hésité,
» j'ai consenti, j'ai promis mon éternel mal-
» heur. Pardonnez-le-moi, vous qui ne vou-
» liez pas me rendre heureux! J'irai vivre
» loin de vous, je serai votre frère au moins!
» et vous m'aimerez comme tel. Adieu, Emma,
» ne m'accablez pas; je suis bien malheu-
» reux. »

(*Elle parle.*)

Malheureux! et moi!... Ma sœur, c'est ma sœur qu'il épouse! il me faudra en être témoin, il me faudra y assister! Jamais... plutôt mourir. Cependant c'est ma sœur, le seul être ici-bas qui m'aime et que j'aime! Ma

sœur ! à qui j'ai promis de servir d'appui! Pauvre enfant! elle n'est pas coupable, elle ! non, elle ignorait le mal qu'elle faisait. Et je la maudirais, et j'empoisonnerais son avenir! Dieu m'en garde! Je mourrai, j'espère, mais je mourrai pure, et quand là-haut ma mère me demandera compte de ma vie, je lui répondrai : « Ma mère, je l'ai donnée à ma sœur. »

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MARIE.

MARIE, *accourant.*

Ma sœur, ton mari m'envoie te dire de t'habiller.

LA COMTESSE.

Viens, viens, chère enfant, viens dans mes bras; je te bénis. Puisses-tu être heureuse, puisses-tu mériter toujours la belle destinée qui t'attend! Aime ton mari, aime-moi aussi, et, crois-le bien, Marie, personne ne te chérira davantage.

MARIE.

Oh! merci! Tu me permets d'être heureuse; tu me l'ordonnes, n'est-ce pas? Jamais tu

n'auras mieux été obéie... Allons, viens, viens t'habiller.

LA COMTESSE, *à part.*

Mon Dieu ! soutenez-moi, et faites que je puisse ne plus voir que le mari de ma sœur.

LE

DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

LE

DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Comme le cœur me bat ! Il est onze heures et il viendra à minuit. Mais viendra-t-il ? Oh ! il me l'a bien promis, et il sait que, s'il y manquait, ce serait une telle douleur que je n'aurais pas la force de la supporter. Attendre ! c'est une cruelle chose, c'est le supplice le plus poignant. Aussi, quand il viendra ! quand il viendra, après avoir risqué sa vie pour parvenir jusqu'à moi, mon beau chevalier, mon mari ! que je vais le remercier ! que de douces choses à dire et à entendre !

Et ce mystère et ce danger ! Le temps où nous vivons est affreux ; ces perpétuelles craintes, ce couteau toujours suspendu sur notre tête, quelle existence ! Pourtant je ne sais pourquoi je trouve un certain charme à ces émotions ; elles élèvent l'âme, elles la grandissent, elles la rapprochent de Dieu. On aime mieux quand on sait qu'on n'a pas longtemps à aimer. On se dépêche de goûter le bonheur qui doit nous échapper promptement. Est-ce qu'autrefois à la cour, entourée de notre luxe, avec nos grands habits, dans ces salons où se débitaient de si jolis riens, où nous faisions des nœuds et où nous parfilions de l'or, est-ce que j'aurais attendu mon mari comme à présent ? Oh ! non !

Me voilà donc seule, écrivant, puisque je ne puis parler ; il le faut, ou j'étoufferais. Je ne saurais renfermer en moi-même ces impressions qui me brûlent le cœur. Le papier est un confident sûr. J'agis envers lui comme les scélérats avec leurs complices, je le détruis lorsqu'il ne m'est plus utile.

Onze heures et un quart ! Encore trois quarts d'heure ! Que faire d'ici là ? comment amuser mon inquiétude ? C'est aujourd'hui le

dernier jour de l'année, ce jour où les familles se réunissent. Maintenant il n'y a plus de famille, il n'y a plus rien que la terreur. Je conserve malgré moi une superstition d'enfance sur ce dernier jour de décembre ; je crois qu'il a une influence positive sur cette année qui va s'ouvrir, et je me rappelle toujours une légende de ma nourrice, qu'elle me racontait régulièrement quand revenait cette époque si chérie des jeunes filles. Elle est touchante, cette légende, et je veux la transcrire ici ; cela fera passer ces trois quarts d'heure !

Il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où l'on croyait en Dieu et à la Vierge, par une nuit comme celle-ci, la veille du premier janvier, une pauvre femme pleurait dans sa triste cabane. Le vent soufflait bien fort, la pluie tombait à torrents et les vitraux tremblaient dans leurs châssis de plomb. Le mari de cette pauvre femme était en Palestine et son enfant se mourait. Elle le berçait doucement sur ses genoux, chantant, au milieu de ses larmes, une de ces chansons de mère qui endorment nos douleurs enfantines, jusqu'à l'âge où la douleur ne s'endort plus. De

temps en temps elle s'interrompait pour prier la plus malheureuse, la plus auguste des mères, et sa prière était si fervente que Dieu l'exauça. Au-dessus du berceau de son fils la bonne femme avait placé, après son baptême, une branche d'aubépine bénite. Les fleurs en étaient fanées, les feuilles jaunies, et il n'en restait plus qu'un débris informe qui s'agitait à la flamme de la lampe. Elle regardait souvent ce bouquet flétri, songeant sans doute que, lorsqu'elle l'avait attaché là, elle était heureuse entre son mari et son nouveau-né. Tout à coup une voix argentine parla doucement près d'elle sans qu'elle vît personne.

« Ne crains rien, pauvre mère, tes maux vont finir. Écoute-moi et obéis : Prends cette branche d'aubépine, approche-la du visage de ton fils ; tu les verras refleurir tous les deux. J'ai entendu tes cris, moi, ange de l'année qui va naître, et j'ai demandé à Dieu de sauver cet enfant afin que mon premier pas dans ma carrière fût un bienfait. Mon frère s'envole triste et chargé de vos douleurs passées ; sa couronne est effeuillée, la mienne s'entr'ouvre à peine. Sois tranquille, je te

ferai de beaux jours jusqu'à ce que je m'en aille aussi avec une guirlande et mes regrets dans l'oubli d'où je sors. »

La triste mère ne pouvait en croire ses oreilles ; elle doutait de ce miracle, et pourtant sa foi était vive ; c'est que lorsqu'on a beaucoup souffert, on ne croit plus qu'à la souffrance. Elle fit ce qui lui était ordonné ; elle plaça l'aubépine morte sur le berceau de son fils mourant. Au coup de minuit un léger soupir se fit entendre ; la branche releva sa tige, les boutons se colorèrent, les feuilles reverdirent, un suave parfum monta comme un encens vers le ciel.... l'enfant sourit à sa mère, et l'ange étendit ses ailes sur ces deux âmes, sœurs de son âme d'ange.

Toute l'année fut heureuse pour la chaumière ; le croisé revint bien portant, le petit garçon grandit et se fortifia, Dieu bénit les récoltes. Le 31 décembre à minuit, pendant que l'heureuse famille louait le Seigneur, la voix qui avait prédit tout cela murmura faiblement : « Adieu ! » L'aubépine roula séchée sur le parquet et ne refleurit plus.

Ainsi a été ma vie. J'ai souffert, j'ai prié ; Dieu m'a envoyé mon ange ; quand reverdira

ma branche d'aubépine? Mais l'heure s'avance et il ne vient pas. M'aurait-il oubliée? l'aurait-on découvert? Me faudrait-il le perdre et le pleurer encore? C'est impossible, le ciel le protége; lui, si fidèle et si brave, lui, qui a voulu rester dans ce pays couvert d'échafauds pour ne pas quitter son roi, pour lui dévouer son existence et le sauver en se sacrifiant s'il le fallait! Que cette aiguille marche lentement! On frappe, je crois. Oui, on se dirige vers cet escalier... ce ne sont point ses pas. Je me trompais. Hélas! que de doux moments nous avons passés ensemble! quel avenir était le nôtre! Je me rappelle le jour où je l'ai vu pour la première fois.

C'était dans la saison des fleurs; j'étais sortie pour me promener, et machinalement mes pas se dirigèrent au bord de la Seine. Le château de ma mère, situé à mi-côte, se mirait dans cette charmante rivière dont j'aimais tant à suivre les contours. Arrivée près de l'eau, je m'assis et je me mis à rêver. Je songeais à mon veuvage, à l'isolement dans lequel il me laissait, et je regardais dans le fleuve qui réflétait le ciel. Tout à coup je vis derrière moi une tête, une tête si belle que je

la pris pour une illusion. Je jetai un faible cri; mais je ne me retournai point, de peur de faire évanouir cette image. Elle me souriait, et je lui souriais aussi. Je restai de la sorte, rêvant toujours; c'étaient des rêves si doux, si enchanteurs! Mon imagination dormait sur son sein; je ne croyais point que ce fût un homme; il me semblait trop beau, trop noble pour cela. Ce ne fut que lorsqu'il me parla, après bien longtemps, car il avait rêvé aussi, lui! que je devins toute rouge en pensant qu'il me prendrait pour une folle, et que je lui répondis je ne sais quelle niaiserie. L'amour naissant n'a jamais d'esprit. Il m'accompagna au château, et bientôt nous fûmes de vieux amis, jusqu'à ce qu'il m'eût dit qu'il m'aimait, jusqu'à ce mot qui se grave dans le cœur en caractères ineffaçables, à côté d'un nom qui devient toute la destinée. Nous fûmes unis. La tourmente révolutionnaire grondait déjà; mais nous nous cachâmes dans ce château où nous avions commencé à nous aimer; nous enfouîmes notre bonheur comme des avares, et nous étions mille fois plus heureux.

Le bonheur qui se répand est semblable à une fleur qui passe dans toutes les mains, elle

se fane. Un coup horrible nous frappa ; nous apprîmes l'arrestation de notre maître, de ce roi si bon et si saint, de cette reine si grande et si admirable. Mon mari se jeta dans mes bras et me dit que dès lors sa vie leur appartenait, qu'il allait rentrer dans Paris chercher des cœurs dévoués et les sauver ou mourir. Il voulait que je restasse loin de lui, en sûreté; moi je rejetais une sûreté qu'il ne partageait point. Je le suivis, seule, sans domestiques, pour ne pas avoir de confidents. Je m'établis dans cette petite chambre, je consentis à ne pas habiter sous le même toit que lui, afin qu'il fût plus libre, et pour dérouter les dénonciateurs, j'acceptai la position fausse d'une femme sans protecteur, qui reçoit les visites d'un homme jeune et beau ; je laissai planer sur moi des soupçons injurieux; que n'aurais-je pas fait pour cette cause à laquelle il s'était consacré ! Depuis six mois nous vivons de la sorte. Je le vois quand il peut s'échapper ; je ne sors pas, je reste seule et je pense à lui, et je l'attends et je le désire ! Il va être minuit ! je n'entends rien, pas le moindre bruit ! pas la plus petite espérance ! fût-elle trompée si j'en avais une ! Mais je ne suis pas raison-

nable ; il ne doit venir qu'à minuit ; c'est-à-dire il doit être ici à minuit. Ne faut-il pas que ma première parole de cette année soit à lui ? ne dois-je pas avoir son premier regard ?

Oh ! il viendra... il va venir... il vient... La porte cochère s'est ouverte. Ma vie est suspendue à ce marteau !... C'est un carrosse qui rentre... Il n'a plus de carrosse ! Il y a bien loin d'ici chez lui, et il est si occupé ; il a tant de gens à voir ! Oh ! oui, c'est cela ; ses amis l'ont retenu. Je suis bien sûre qu'il sent ce que j'éprouve, qu'il souffre, qu'il brûle d'être près de moi. Ne souffre pas, mon ami ; j'attendrai. Il y a du bruit ce soir dans la rue ; quelques arrestations, peut-être ; des malheureux qu'on traîne en prison. C'est horrible ! Minuit ! et je suis seule ! Mon Dieu ! écoutez ma prière ; protégez-le, ramenez-le-moi ; secondez ses généreux efforts ; qu'il sauve le roi, et qu'il me revienne, et puis faites de mon existence ce que vous voudrez ; s'il vous faut une victime ; je suis prête. J'ai une oppression au cœur. Quelque chose me dit qu'il y a un malheur sur moi. Je ne sais ce que j'éprouve ; j'ai peur. J'ai peur de ma solitude à cette heure, dans ce moment où

j'étais jadis entourée de tant de vœux et de bénédictions. C'est un mauvais présage. Quelle année sera celle-ci, 1793! Le bruit redouble; voilà une foule énorme. Je vais ouvrir ma fenêtre avec précaution, et peut-être je pourrai voir. C'est un crieur public. Que dit-il? une liste de malheureux exécutés ce matin. J'écoute malgré moi. Pourquoi cela? Je vais entendre sans doute quelque nom ami. N'importe, je veux savoir.

Ma mère, ceci est mon testament; savez-vous ce que j'ai entendu? Au lieu de jeter ces papiers au feu, je vous les envoie; vous verrez quels furent mes derniers moments, et vous recevrez mes derniers adieux. Savez-vous ce que j'ai entendu, encore une fois? savez-vous ce qu'il disait, cet homme? Il annonçait la mort du chevalier de Cressance, condamné hier par le tribunal révolutionnaire et exécuté ce matin. Vous ne croyez point, n'est-ce pas, que je survive à cela? Apprendre ainsi la mort de mon mari! quand je l'attendais, quand il y a trois jours à peine je l'ai vu! C'est une douleur qui tue, et grâces à Dieu, dans ce temps on ne manque pas de bourreaux. Je vais me dénoncer moi-même,

je vais crier qui je suis, je vais braver ces monstres jusque dans leur repaire, et ils ne me refuseront pas le baptême de sang qu'il vient de recevoir. Ma mère! je vous aime, je suis désespérée de vous quitter; mais je ne puis pas vivre sans lui, mais je veux le rejoindre, et cela est pressé. Depuis ce matin parti sans moi! Adieu donc, ma mère, adieu. Priez pour votre fille, priez pour lui surtout, ce noble martyr qui m'a précédée. Dieu ne nous séparera pas, j'ai confiance. Pardonnez-moi, et donnez-moi votre bénédiction. Je ne regrette que vous et je vous attends. Oh! mon ami, mon amour, à toi ma dernière pensée, à toi tout ce qui me reste de vie! Mon Dieu, recevez mon âme!

LE CHEVALIER DE MALTE.

LE CHEVALIER DE MALTE.

JOURNAL D'UNE JEUNE PERSONNE

ADRESSÉ A SA GOUVERNANTE.

Château de Rémigny, 5 mai 1824.

Vous voilà loin, ma bonne amie; je suis seule dans ce grand château, seule avec mon père, toujours bien bon, bien tendre, mais à qui je ne saurais tout dire, et je vous disais tout à vous ! J'ai beau faire, j'ai peur de lui. Quand il me demande avec son air si imposant : « Berthe, qu'avez-vous? » je réponds toujours : « Rien, mon père. » Comme si j'a-

vais honte d'avouer que je regrette ma seconde mère, ma chère gouvernante, dont les conseils m'étaient si nécessaires à mon âge, pauvre riche héritière que je suis ! Je ne les oublierai pas ces conseils, je les suivrai de loin comme de près, et, pour que vous en soyez bien sûre, je vous écrirai chaque jour, je vous raconterai jusqu'aux plus secrètes pensées de mon cœur; vous m'encouragerez, vous m'aimerez, vous me direz : Je suis contente, et cela me fera peut-être un peu oublier que vous n'êtes plus là.

Dans trois jours il viendra du monde; il faudra faire la maîtresse de maison. Mon père ouvre sa porte à toute la province; les prétendants et les prétendus vont pleuvoir à Rémigny; il y en aura de toutes sortes. Cela m'amusera; je n'en écouterai aucun jusqu'à ce que j'aie rencontré celui que *je dois* choisir. J'ai la certitude de ne point être contrariée là-dessus, et c'est beaucoup, n'est-ce pas? Je ne serai point malheureuse comme vous; je n'épouserai pas un mauvais sujet, qui me tourmenterait, me ruinerait, et pour couronner l'œuvre, me laisserait, à vingt-cinq ans, veuve avec trois enfants. Vous verrez, vous

verrez comme je serai raisonnable. Adieu, ma bonne, ma chère madame Benoît; à bientôt, à demain peut-être.

5 mai.

Dieu ! quelles journées, ma bonne! je n'en puis plus ! Imaginez que j'ai quinze personnes ici depuis avant-hier ! Quinze personnes que j'ai logées, nourries et amusées tout aussi bien que si je n'avais eu que cela à faire. Mon père est enchanté, mes hôtes aussi, à ce qu'ils disent; pourtant je ne suis qu'une *petite fille*, à ce que prétend la comtesse de Mantries, qui veut que son fils attrape ses vingt-trois ans pour me donner la permission de grandir; elle y perdra son temps, soyez tranquille. Vingt-trois ans ! quelle folie! Si vous voyiez les airs de ces bonnes gens autour de moi, c'est curieux; tous ont un intérêt plus ou moins direct à me faire la cour : les jeunes gens pour eux-mêmes; les vieux, les femmes pour leurs fils, leurs frères, leurs neveux. Je m'en divertis fort. Néanmoins il y a des moments où toutes ces adorations me tourne-

raient la tête si je ne savais pas fort bien qu'elles s'adressent à ma fortune. C'est une belle chose que la fortune! on peut faire des heureux en la partageant avec ceux qui en manquent; cela vaut mieux que de faire *un heureux* en la lui donnant toute. Vrai, je crois que je ne me marierai pas; je suis si tranquille, si contente ainsi! Il ne me manque que vous!

Hier mon père m'a prévenue que l'abbé de Galais lui recommandait un jeune homme qui est arrivé ce matin et qui a *l'audace* de prétendre à ma main. J'ai promis de le bien recevoir, c'est-à-dire d'être polie envers lui, comme envers les *quatorze chevaliers* qui sont déjà sur les rangs. L'abbé de Galais a beau dire, je ne veux pas plus de celui-là que du comte de Mantries; il a vingt-cinq ans et les cheveux rouges!

Un autre a vingt-huit ans, avec des tons de fatuité insupportables!

Un troisième vingt-sept ans, et les genoux en dedans!

Un quatrième vingt-six ans, et des cravates lilas brodées de bleu!

Un cinquième vingt-deux, et il parle quatre

langues à la fois, ce qui fait qu'on n'entend jamais que le quart de ce qu'il dit.

Je n'en finirais pas si j'énumérais tous leurs défauts, avec leur extrait de naissance pardessus le marché. Quel dommage que vous ne les connaissiez pas! Je vous quitte; on sonne le couvert, et je vais mettre une belle robe de mousseline, avec des nœuds roses, qui me vaudra bien des compliments. Plaignez-moi et consolez-moi; je suis toute seule au milieu de ce monde.

27 mai.

Mon père est arrivé ce matin avec une litanie de noms. Ma chère amie, je ne lui ai pas laissé le temps de finir; j'ai refusé par mesure générale; le comte de Mantries, le protégé de l'abbé de Galais, tous ont eu le même sort; il n'y en a pas un au-dessus de trente ans. Mon père a été bien bon; il a ri de ce parti pris, en m'assurant de nouveau qu'il ne me tourmenterait pas et que je choisirais tout à mon aise. Je l'ai embrassé sur les deux joues, et il n'a plus été question de

rien entre nous. Mais au déjeuner il fallait voir les figures : ceux qui avaient été repoussés en personne n'osaient lever les yeux de leur assiette, ils prenaient un petit air honteux qui les rendait parfaitement ridicules; les plénipotentiaires, au contraire, portaient la tête haute, avec une fierté sans pareille; ils m'accablaient d'épigrammes, de sarcasmes, et ne mangeaient que du bout des dents. C'était un spectacle curieux. En sortant de table nous avons vu défiler dans la cour les *poulailliers* et les *carrioles* de ces malheureux, ils ont pris congé, sont montés dedans, et fouette cocher ! La calèche de la comtesse de Mantries, attelée de deux chevaux borgnes, a fermé la marche; elle m'a saluée aussi cérémonieusement que possible et m'a souhaité d'une façon héroïque une belle destinée, avec une physionomie qui disait clairement qu'elle souhaitait beaucoup de m'arracher les yeux. Après leur départ je me suis sentie plus leste, plus dégagée; j'ai fait trois lieues au galop dans le parc, seule avec mon cousin Adolphe, qui me parle toute la journée de son amour pour madame de Lagny, la plus belle veuve du département. Il rit comme un

fou de mes adorateurs et se réjouit de les voir chasser. Nous voilà en famille jusqu'à nouvel ordre; cela me laisse au moins le temps de respirer.

3 juin.

Ma chère, voici bien autre chose, et ceci devient sérieux. Ce soir, après dîner, mon père m'a pris le bras, au moment où je me disposais à sortir avec Adolphe; il m'a emmenée dans son cabinet, et, après m'avoir fait asseoir :

« Vous savez combien je vous aime, Berthe, m'a-t-il dit.

— Mon bon père, ai-je répondu en lui sautant au cou, vous me le prouvez à chaque instant.

— Eh bien ! vous ferez quelque chose pour moi.

— Tout ce que je pourrai, mon père.

— Écoutez-moi donc sérieusement. Vous êtes fort jolie, ma fille; je ne crains pas de vous le répéter, parce que vous ne le savez pas trop; vous avez de l'esprit, des talents,

vous êtes fort riche, fille unique, et je vous adore. Ces conditions réunies mettront toute la France à vos pieds ; vous n'aurez qu'à choisir. Jusqu'ici vous dites *non* à tout ce qu'on vous propose, sans examen, sans réflexions, uniquement parce que cela vous amuse, et que, vous trouvant heureuse avec moi, vous ne voyez pas au delà. Mais cela ne peut durer ainsi ; il faut vous marier. Je sais que mademoiselle de Rémigny ne peut pas épouser tout le monde ; je sais qu'à dix-sept ans on n'est pas pressé de se donner des chaînes. Pourtant est-ce bien là la vraie raison ? N'avez-vous pas bâti dans votre cœur ou dans votre tête un beau roman avec un héros à épaulettes ou quelque poëte mourant d'amour ? Avouez-le-moi franchement ; nous aviserions au moyen de le réaliser. S'il n'est pas par trop stupide et s'il y a possibilité pour un père qui se respecte de vous contenter, soyez certaine que j'y ferai tout ce que je pourrai. Voyons, répondez-moi.

— Vraiment, mon père, vous me confusionnez. Je n'ai absolument rien à vous répondre, parce que je n'aime personne, que je ne veux aimer personne, et que, bien loin de

bâtir un roman, je désire que mon existence et mes idées soient toujours dans la vie réelle.

— Cela est bien sûr?

— Très-sûr, mon père; je n'ai pas l'habitude de vous tromper, et bien moins encore dans des occasions graves comme celles-ci.

— Alors, si je vous propose un parti, rien ne vous empêchera de l'accepter, quand je vous aurai dit que je le désire?

— Cela dépend, mon bon père; il faut que je le désire aussi un peu, moi.

— Vous seriez bien difficile vraiment! Voulez-vous être duchesse, avec un mari de vingt-huit ans, beau, bon, spirituel, charmant, et très-riche, ce qui ne gâte rien?

— Non, mon père, répondis-je sans hésiter.

— Non! Eh, mon Dieu! pourquoi? »

J'allais lui raconter votre histoire, lui déduire les raisons et les exemples qui m'avaient fait prendre la résolution de ne point épouser un jeune homme, quelque adorable qu'il fût; mais je le regardai. Sa physionomie exprimait une surprise si douloureuse, une colère si violente, que je ne voulus pas mêler votre

nom à tout cela. Je crois que dans ce moment il ne vous eût pas pardonné les principes que je dois à votre amitié éclairée. Je pris la faute à moi seule.

« Parce que, mon père, ce duc-là m'emmènerait à Paris, à la cour, et que je ne veux ni de Paris ni de la cour. Je ne quitterai pas mon père et Rémigny.

— Prenez garde, Berthe; ceci ressemble à un caprice et je ne vous en passerai jamais d'aussi étranges, malgré ma faiblesse pour vous.

— Ce n'est point un caprice, c'est une décision arrêtée.

— Je ne le comprends pas ainsi, mademoiselle, et puisque vous ne voulez pas entendre la raison, vous entendrez *mes ordres,* et vous y obéirez. Je vous ai laissée libre de refuser les gens que vous aviez vus parce qu'ils pouvaient ne pas vous plaire, mais encore faut-il les connaître pour savoir s'ils vous plaisent. Le duc de Senoncourt vous fait l'honneur de vous demander en mariage. Ainsi que je vous l'ai dit, il réunit tout ce qui peut assurer le bonheur d'une femme. Je lui ai permis de venir vous faire sa cour, je l'attends demain;

il nous sera présenté par l'abbé de Galais. Vous aurez la bonté de le bien accueillir, et avant de le refuser, vous réfléchirez, s'il vous plaît, qu'un semblable parti ne se retrouve pas deux fois dans la vie. »

En disant cela, mon père se leva et sortit sans me regarder.

Que pensez-vous de cette conversation, et n'est-ce pas là une jolie manière de me faire aimer ce duc de Senoncourt? Il va venir demain; jugez quelle figure je lui ferai, et comme je serai embarrassée, maintenant que je sais pourquoi il vient! Que lui dirai-je? que répondre à un homme très-convaincu qu'il ne sera pas refusé, et peut-être croyant me faire beaucoup d'honneur? Un duc! cela s'imagine que nous rêvons la pairie et le tabouret! En vérité, je n'y ai jamais pensé, et je ne vois pas le beau plaisir qu'il y a à s'entendre appeler : Madame la duchesse. Ce qui m'afflige le plus, c'est que je n'ai pas le temps de vous consulter. Il vient demain, il faut me conduire par mes seules lumières. Je tâcherai de si bien faire que vous serez contente de moi. Je vous rendrai compte sur-le-champ de cette grande entrevue. Mon Dieu! que j'ai peur!

4 juin.

Avant de me coucher, ma bonne amie, je veux causer avec vous. Quelle journée! je ne l'oublierai de ma vie. Mon père ne m'a pas adressé la parole au déjeuner; lorsque je suis allée l'embrasser le matin, il a posé froidement ses lèvres sur mon front. Au moment où je remontais dans ma chambre, toute triste de cette indifférence, il me rappela.

« Avez-vous donné vos ordres au maître d'hôtel? Vous savez que j'ai du monde à dîner?

— Oui, mon père.

— Vous serez habillée et descendue au salon à cinq heures; vous aurez soin de faire une toilette convenable. Je vous en ai dit le motif. »

Adolphe me regarda alors avec une si drôle de figure, que, malgré ma tristesse, je fus prête à éclater de rire. Il ne comprenait pas cette sévérité inaccoutumée, et surtout la solennité de ces discours l'étonnait. Il me suivit

et me demanda dans l'escalier, ce qu'il y avait de nouveau.

« Il y a de nouveau, mon cousin, qu'on veut me faire duchesse, et qu'à cause de cela il faut que je me pare comme une châsse.

— Eh bien ! où est le mal? parez-vous. Moi aussi je m'occuperai de ma toilette; madame de Lagny vient dîner.

— Oui, et vous avez bien envie d'en faire une vicomtesse de Rémigny. Je vous souhaite meilleure chance qu'au duc de Senoncourt. »

Nous nous séparâmes ; je rentrai chez moi et je me mis à pleurer : charmante préparation à se faire jolie! Ma femme de chambre vint m'habiller. Faut-il tout vous dire? Je choisis la robe qui me va le mieux. Malgré moi je sentais que, sans vouloir accepter le duc, je n'étais pas fâchée qu'il me regrettât. Je venais d'attacher ma ceinture quand un courrier entra dans la cour et fut bientôt suivi d'une voiture attelée de quatre chevaux de poste qui brûlaient le pavé. Je me mis à la fenêtre, derrière mon rideau, pour voir descendre les arrivants. Ma bonne, c'est que ce duc de Senoncourt est vraiment fort joli homme; l'abbé de Galais le précédait. Pour-

quoi mon cœur battait-il à l'aspect de ce nouveau prétendant, lorsqu'il était resté si tranquille près des autres? C'est que j'en avais une peur effroyable. Ne m'était-il pas ordonné de l'aimer?

Mon père me fit prévenir ; il fallut descendre. J'aurais préféré marcher au supplice. Jugez donc : entrer dans ce grand salon toute seule, et m'y trouver en face de M. de Senoncourt, de mon père, de cet insupportable abbé, qui ne sera content que lorsqu'il m'aura mariée plutôt trois fois qu'une! Je crus que j'allais me trouver mal ; je devais avoir l'air d'une pensionnaire de province.

« M. le duc de Senoncourt, Berthe, me dit en grande cérémonie le marquis de Rémigny, M. l'abbé de Galais veut bien nous faire l'honneur de nous le présenter. »

Je saluai très-bas sans savoir si j'aurais la force de me relever, une vraie révérence de l'ancien régime. Cela sentait la duchesse d'une lieue ; je le compris, et je devins dès lors plus bête que tout un carré de choux.

« Monsieur votre père a eu l'extrême amabilité de m'engager à visiter ce manoir historique, ainsi que j'en avais témoigné le désir à

mon bon et ancien maître, M. l'abbé de Galais, et je m'estime trop heureux de cette permission pour ne pas en profiter bien vite. »

Ceci fut dit avec une grâce extrême, et je ne puis pas vous exprimer la reconnaissance que j'en ressentis. C'était me mettre à mon aise en éloignant toutes les idées de première entrevue, qui sont stupides et ridicules au dernier point. Je levai les yeux vers le duc pour l'en remercier, et je rencontrai un regard perçant, bon et spirituel à la fois. Je rougis et je me tus ; c'est tout ce que je sus faire. L'abbé s'approcha de moi d'un air triomphant, pendant que M. de Senoncourt et mon père examinaient mon grand portrait de Gérard.

« J'espère, ma belle ennemie, que vous ne m'en voulez plus et que je répare dignement une faute passée.

— Taisez-vous, vous êtes un homme atroce. Vous ne pourriez donc pas me laisser tranquille au lieu de vous aviser de me donner un nouvel accès de fièvre matrimoniale? Mon cher abbé, pour l'amour de Dieu, que ce soit le dernier. Je n'en veux plus, je suis lasse de faire la cruelle et de refuser toujours. Pour

vous faire tenir tranquille, dites d'avance *non* à tous ceux qui auront seulement une idée de venir à Rémigny. Ou je ne me marierai pas, ou j'épouserai un homme que je choisirai toute seule, sans que personne s'en mêle.

— Vous ferez quelque sottise !

— Tant pis. Ça ne regarde que moi et mon mari.

— Vous épouserez quelque godelureau qui vous rendra malheureuse et vous ruinera.

— Non, monsieur; je hais autant les godelureaux que les conseils.

— Qu'avez-vous à reprocher à celui-ci? N'est-il pas jeune, n'est-il pas beau, n'est-il pas spirituel ?

— Je ne le veux ni beau, ni jeune, ni spirituel.

— Mais alors que vous faut-il ?

— Un bossu, si ce bossu me plaît et m'agrée. Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, rien ; c'est sans doute une fantaisie d'héritière. »

Mon père et le duc revinrent de notre côté. Pendant qu'il marchait vers moi, je regardais *tout bas* mon prétendu. Ma chère madame Benoît, il réalise tout à fait l'image que je me

suis créée de Malek-Adhel ; c'est le seul héros de roman que je connaisse, hors ceux de Walter Scott, et c'est celui qui m'a toujours le plus séduite. Je vis que mon père me suivait de l'œil, je pensai qu'il cherchait à deviner mes impressions ; je devins impénétrable comme un diplomate.

La conversation s'engagea alors sur les arts, sur le monde, sur tous ces sujets éternels qu'on passe en revue de toute éternité, avec plus ou moins d'esprit, surtout lorsqu'on est embarrassé et qu'on aurait bien autre chose à dire. Le duc y montra une convenance parfaite, une profonde instruction, une finesse de reparties charmante ; il vint un moment où j'oubliai notre position et où je le trouvai réellement aimable. L'abbé de Galais me la rappela bien vite par un sourire triomphant. Je repris tout de suite ma sottise et mon embarras. Maudit abbé !

Il vint des voisins ; ce fut bien pis ! madame de Lagny me répéta le soir, que tout le monde s'attendait à signer incessamment mon contrat de mariage, et que quelques-unes de ces dames iraient le lendemain à Tours commander leurs robes pour ces noces de Gama-

che. Voyez-vous quel chemin font les calomnies! Je répondis hardiment qu'on se trompait, qu'il n'en était pas question; elle me rit au nez, en me félicitant de mon choix et en m'assurant que la comtesse de Mantries et son grand benêt de fils en creveraient de dépit.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, ma chère madame, je ne puis pas épouser tout le département ! »

On me fit chanter : je détonnai tout le temps; on dansa : le duc vint réclamer la contredanse de *rigueur*. Tous les autres semblèrent s'être donné le mot ; pas un ne m'engagea, ils reculaient devant lui. Je brouillai les figures. Enfin jamais vous ne vîtes une créature plus gauche, plus niaise, plus incroyablement ridicule.

« Je vais me dépêcher de le refuser, pensai-je, afin qu'il ne me refuse pas le premier. » Et tout cela pour cet abbé !

En nous retirant le duc me souhaita le bonsoir comme un homme charmé de retrouver la solitude. Mon père le conduisit à son appartement ; je m'enfermai dans le mien, dans la crainte que ce digne père ne vînt recommencer la scène d'hier. Mais comme ma

résolution était plus que jamais arrêtée, j'écrivis ces mots, en ordonnant à Augustine de les porter dès le jour chez le marquis.

« J'ai vu M. le duc de Senoncourt, mon bon père, et je le refuse.

» Votre soumise et affectionnée fille,

» BERTHE DE RÉMIGNY. »

Voilà comment s'est terminée cette épreuve. Je suis fière de ce que j'ai fait, car la tentation était forte, et si je n'avais pas été défendue par votre souvenir, j'y aurais succombé peut-être. Bonsoir, mon amie, je me couche, j'ai besoin de repos. Écrivez-moi que vous êtes contente, que vous approuvez ma conduite, et je serai consolée des faibles efforts qu'elle m'a coûtés. Je pense que cela sera fini ainsi ; dans tous les cas, je vous tiendrai au courant.

6 juin.

Je ne conçois rien à mon père, mon amie; il a une façon d'être si étrange que je ne le reconnais plus. Si Augustine ne m'avait pas assuré qu'elle lui a remis ma lettre à lui-même, je croirais qu'il ne l'a pas reçue. Il ne m'en a pas dit un mot. M. de Senoncourt est encore ici et traité de la même manière. Le marquis lui prodigue toutes ses bonnes grâces, toutes ses amabilités; rien n'annonce qu'il ait renoncé à son projet favori. Cela m'inquiète, car je ne céderai certainement pas. L'abbé a aussi changé de système; il ne me parle ni de mariage ni de son élève. Celui-ci est toujours le même, et maintenant que je ne le regarde plus comme un mari, je commence à être à mon aise avec lui. C'est réellement un charmant jeune homme, et, s'il avait seulement dix ou douze ans de plus, je me déciderais en sa faveur; mais à vingt-huit ans, quelle folie! Le danger est encore plus certain à cause de sa qualité de grand seigneur. Cette classe de gens a mille écueils

pour un à redouter; je suis sûre que sa femme passerait sa vie à être jalouse et trompée. Il mène un fort grand train, il a des goûts de dépense très-prononcés, moi aussi : nous nous ruinerions. Il ne m'aimerait pas six mois; toutes les femmes se jettent à sa tête, à ce que dit l'abbé. Il a un tact rare chez un homme de cet âge; il trouve moyen de m'ôter toute gêne vis-à-vis de lui; il ne fait pas plus la cour à moi qu'à madame de Lagny, qu'à la vieille comtesse de Jaucourt. Il est galant pour tout le monde, et, si mon père ne m'avait pas instruite de ses prétentions, je les ignorerais complétement. De temps en temps néanmoins un petit mot à mon adresse, que je comprends seule, me laisse voir qu'il s'occupe de *notre* avenir. *Notre* avenir! Pauvre garçon! cet avenir-là en fera deux bien séparés, je lui en réponds. Une seule chose me pique; je suis sûre qu'il n'imagine pas que je puisse le refuser; quand ce ne serait que pour cela, je n'y manquerais pas. Adieu, mon amie, ma mère; il faut que je m'habille pour monter à cheval; nous allons tous à Noirmoutiers. Adolphe est jaloux du duc; il prétend qu'il regarde trop

madame de Lagny, ce qui rend mon cher cousin maussade à faire peur. Je ne sais plus maintenant ce que je vais avoir à vous écrire. Ce roman se complique; j'ai fait ce que je devais en prévenant mon père; maintenant, je ne m'occupe plus du reste; il adviendra de tout ceci ce qui plaira à Dieu et à M. le marquis de Rémigny, mon très-honoré père. Ce qu'il y a *d'invariable,* c'est que je ne serai jamais duchesse de Senoncourt.

10 juin.

Rien de nouveau, ma chère, c'est-à-dire aucun événement grave, car, pour les petits incidents, notre existence en est pleine. Le duc me semble installé au château indéfiniment; il n'est nullement question de son départ; au contraire, monsieur son oncle, le chevalier de Saint-Géran, vieillard fort agréable à ce qu'on assure, vient d'acheter Marsay et compte s'y établir. J'ai appris ainsi ce que j'ignorais; la magnifique terre de Senoncourt, ce domaine presque royal, n'est qu'à une vingtaine de lieues d'ici; c'est un voisinage pour

un homme comme celui-là, qui ne voyage jamais à moins de quatre lieues à l'heure. Mon père me répète cela dix fois par jour, et fait redire au duc, matin et soir, que, dans l'arrangement de sa vie future, il ne compte passer que quatre mois à Paris ; il donnerait même à la rigueur sa démission de gentilhomme de la chambre, pour n'avoir pas de service à faire et être libre de voyager. Qu'est-ce que tout cela me fait? Hier, madame de Lagny demanda au duc à voir son mouchoir, au moment où il le remettait dans sa poche; il était marqué au coin d'un R et d'un S, surmontés de cette couronne ducale, objet de l'envie de tant de jeunes filles.

« Comment vous appelez-vous, monsieur le duc? dit mon père d'un air innocent.

— Raoul. C'est un nom héréditaire dans ma famille. »

Mon père me regarda en dessous; il sait que je préfère ce nom à tous les autres. Encore une fois, qu'est-ce que cela me fait?

Notre promenade de Noirmoutiers a été délicieuse; M. de Senoncourt a les plus beaux chevaux du monde et monte à merveille. Il nous raconta cent légendes sur ces ruines de

Noirmoutiers, dont je ne me doutais seulement pas, moi qui en suis si voisine. Ce qui est bien plus étrange, c'est qu'il sait tout ce qui s'est passé à Rémigny; il connaît l'histoire de notre maison et du château mieux que mon père, si fier de l'illustration de nos ancêtres, et il en est de même de toutes les grandes familles du royaume; il raconte leurs généalogies, leurs hauts faits; il réciterait par cœur tous les mémoires, toutes les histoires possibles, depuis celle du peuple de Dieu jusqu'à celle de la république de Venise. Il n'ignore de rien ; il a de plus une fort belle voix de basse et peint à merveille; n'est-il pas dommage qu'il soit si jeune? Mais parlons d'autre chose. Je vous remercie de votre lettre; vous approuvez ma conduite, tout en m'engageant à bien réfléchir encore sur cette position délicate. Vous ne prenez pas la responsabilité de mon refus; je la prends, moi! Pensez donc à vous! M. Benoît ne réunissait-il pas autant d'avantages que M. de Senoncourt? N'était-il pas amoureux fou de vous? N'avait-il pas une belle fortune, tous vos goûts, mille talents, et vous en a-t-il moins trahie, abandonnée? Vous l'aimiez, vous avez été plus

malheureuse encore par cet amour ; plus il avait de charmes, plus vous l'avez regretté. Pauvre amie ! votre expérience ne sera pas perdue pour moi, je vous le jure ; elle m'aidera sinon à faire mon bonheur, du moins à m'éviter bien des larmes.

16 juin.

Mon père ne me parle plus en particulier; il m'évite, cela est clair. Je devine bien pourquoi ; quant à moi je ne le cherche pas ; que lui dirais-je ? Le château se dépeuple ; madame de Lagny, Adolphe, la comtesse de Jaucourt, sont partis ce matin. Au moment de monter en voiture, la comtesse m'a emmenée dans un coin et m'a dit en m'embrassant :

« Je vous fais mon compliment, mon cœur; il est adorable. Vous ne sauriez mieux faire.

— Mon Dieu ! madame, ai-je répondu en rougissant, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Soyez discrète, mon enfant, c'est au mieux ; une fille bien élevée ne convient de ces choses-là que lorsqu'elles sont faites.

Continuez ainsi et votre avenir sera brillant, c'est moi qui vous le prédis. Permettez-moi de vous donner un conseil; vous ferez bien de vous faire attacher à la maison de madame la duchesse d'Angoulême ou de madame la duchesse de Berri. A présent les duchesses acceptent ces positions-là; ça place à la cour; on n'a pas l'air d'y aller simplement faire ses révérences et s'asseoir.

— Je vous remercie de ces conseils, madame, mais je n'en ai pas besoin; je ne serai jamais duchesse.

— Réellement! Alors je ne conçois plus rien aux jeunes têtes. De mon temps, un semblable prétendu n'aurait pas eu le temps de demander. Vous feriez là une étrange sottise. »

Nous rejoignîmes madame de Lagny, qui à son tour me tira à part.

« Ma chère Berthe, dit-elle, j'emmène tout le monde. Je vois que nous vous gênons; les amoureux ont besoin de solitude. »

Elle ne me laissa seulement pas le temps de lui répondre et partit en riant. Vous voyez que personne n'en doute. Comme c'est désagréable! il y a de quoi alimenter la Touraine

de *cancans* pour au moins six mois. Nous sommes donc ici seulement avec M. de Senoncourt et l'abbé de Galais; ainsi que je vous l'ai déjà mandé, depuis l'apparition de ce nouvel astre les planètes secondaires se sont retirées; c'est le seul beau côté de l'affaire. On attend sous peu de jours le chevalier de Saint-Géran. Monsieur son neveu parle de lui avec le plus grand respect et l'attachement le plus véritable. C'est un homme d'infiniment d'esprit, d'une valeur renommée dans l'ordre de Malte. Il fait faire d'immenses travaux à Marsay; je ne comprends pas trop en quoi ils consistent, car c'est une habitation délicieuse. Nous verrons cela.

20 juin.

Je suis toute tremblante, ma bonne madame Benoît, mon père vient de me dire tout à l'heure, en montant me coucher, qu'il me priait d'être habillée de bonne heure, et de l'attendre dans ma chambre avant déjeuner. Que va-t-il me demander encore? Je n'ai pas la force d'en écrire davantage ce soir; je vous

raconterai tout, soyez tranquille; ma seule consolation au milieu de ces ennuis est de ne vous rien cacher.

21 juin.

Plaignez-moi, ma bonne, ma chère amie. Je suis bien malheureuse; me voilà dans la triste nécessité ou de fâcher mon père, ou d'accepter un avenir tel que le vôtre. Écoutez-moi et conseillez-moi. Je suis très-décidée sur ce que je dois faire, mais je ne sais comment m'y prendre. Ainsi qu'il me l'avait annoncé, M. de Rémigny est entré ce matin chez moi à dix heures; son air était grave, sa figure sérieuse. Il s'assit et me pria de renvoyer ma femme de chambre; j'étais si émue que je ne l'entendis pas; il lui donna lui-même l'ordre de sortir.

« Je viens savoir, Berthe, si vous avez réfléchi, et si vous êtes enfin devenue raisonnable.

— Je vous ai écrit, mon père, et ma lettre a dû vous instruire de mes résolutions.

— J'ai en effet reçu un chiffon de votre part;

tout ce qui m'a frappé dans cette belle épître, c'est que vous signez *votre fille soumise et affectionnée,* en refusant de m'obéir. Je n'y ai point fait attention, pensant que vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que vous n'avez pas le sens commun.

— Je vous assure, mon père, que mes idées sont toujours les mêmes; j'estime, j'admire infiniment M. le duc de Senoncourt, mais il ne sera pas mon mari.

— Encore une fois, Berthe, je ne puis accepter ce refus; mon indulgence pour vous vous a laissée jusqu'ici la maîtresse de vos actions. Je ne veux pas plus vous contraindre aujourd'hui qu'autrefois, mais je ne puis pas, je ne dois pas souffrir que vous manquiez une occasion qui ne se représentera plus. Il est impossible que vous ayez de bonnes raisons à me donner de ce refus. M. de Senoncourt réunit tout ce qui plaît aux femmes, tout ce qui flatte leur amour-propre et même leur raison; il a ce qu'il faut pour séduire les folles et les sages. Sa famille est alliée à la mienne; depuis quarante ans que je connais ses parents, pas un nuage ne s'est élevé entre nous; leur mort seule a pu rompre la liaison formée dans

notre jeunesse. Votre pauvre mère désirait vivement cette union ; quand vous vîntes au monde, Raoul avait onze ans ; elle l'appelait son gendre. Ses terres et celles que je vous laisserai un jour se touchent. M. de Saint-Géran, dont il est l'héritier, y joindra Marsay ; tout le pays vous appartiendra. Avec un homme comme celui-là, c'est un rêve des Mille et une Nuits. »

Je baissai la tête sans répondre, je sentais que mon père avait raison. C'était un rêve en effet, un rêve enivrant peut-être ; de quel réveil inévitable il devait être suivi ! Mon père me prit la main et m'attira vers lui ; j'avais une grosse larme dans les yeux.

« Berthe, mon enfant, ayez donc confiance en moi. Croyez-vous que je veuille votre malheur ? Vous avez une petite tête un peu difficile à réduire ; votre amour-propre s'en mêle et vous empêche de revenir sur une décision si solennellement annoncée. Il y a moyen de tout arranger ; prenez encore huit jours de réflexions ; d'ici là nous ne dirons rien au duc, qui, je vous l'avoue, est fort pressé et devient très-amoureux de vous. Au bout de ces huit jours vous accepterez, après vous être fait

raisonnablement prier, ainsi que toute héritière jolie et spirituelle se le doit à elle-même. Si vous agissiez autrement, Berthe, songez-y, je vous assure que je ne vous le pardonnerais jamais. Embrassez-moi, venez déjeuner; soyez gaie, aimable, gracieuse, et laissez-vous faire duchesse; vous n'aurez pas à vous en repentir. »

Après ces mots, mon père m'a entraînée, en essuyant lui-même mes joues ruisselantes de larmes, et avant que j'aie eu le temps de me reconnaître, je me suis trouvée à table entre M. de Senoncourt et l'abbé. Vous comprenez que je n'avais guère envie de rire. Le duc s'en aperçut promptement et ne sembla pas s'en apercevoir; mais il m'accabla de petits soins si tendres, si pleins de cœur et en même temps de convenance, que, loin d'en être égayée, ma douleur en devint plus forte! Quel chagrin de repousser tout cela!

22 juin.

Vous ne me répondez pas, ma bonne, et pourtant je n'eus jamais plus besoin de vos

consolations et de vos avis. Je ne sais ce que j'éprouve, mais certainement je suis bien malade ; je ne me reconnais plus ; c'est une tristesse, une langueur qui m'ôtent tout mon courage. Je souffre et je me sens mourir sans pouvoir dire d'où vient mon mal, ni même quel est mon mal ; c'est un état indéfinissable. Je sens un attrait invincible m'entraîner vers M. de Senoncourt, et puis une voix cruelle me repousse en me criant que je cours à ma perte. Je ne résisterai certainement pas longtemps à cette épreuve. Il me tarde d'atteindre ce huitième jour ; je le refuserai, il partira ; mon père me maudira peut-être.... Mais cela finira bientôt.

24 juin.

Point de lettres encore ! Que faites-vous, ma seconde mère, quand votre pauvre enfant se meurt ? Vous m'abandonnez ! C'est vous pourtant qui m'avez amenée là ; car sans vos conseils je n'aurais pas compris les dangers qui me menacent, je les aurais affrontés sans crainte, et maintenant, au lieu de me trouver

si malheureuse, je serais occupée à essayer mon trousseau de noces. Ne prenez point ceci pour un reproche, je vous en conjure; croyez au contraire que je sais le prix de tout ce que vous avez fait pour mon bien; mais secourez-moi! Le temps me pèse; je donnerais tout au monde pour atteindre mercredi prochain. J'aurai fait mon devoir et je serai tranquille.

25 juin.

Enfin j'ai votre lettre; mais quelle lettre! Quelle funeste lumière apportez-vous à mon inexpérience! J'aime M. de Senoncourt. Hélas! je le sentais bien, mais je ne voulais pas le savoir. Je l'aime! oui, je l'aime, comme vous aimiez votre mari, et c'est à présent que je dois être forte, car c'est à présent que mon sort serait nécessairement le vôtre. Si j'avais accepté Raoul comme un homme présenté par mon père, sans qu'il eût d'autres titres auprès de moi, peut-être, malgré sa jeunesse, aurais-je pu être heureuse avec lui; j'aurais facilement pris mon parti de son in-

différence, et j'aurais conservé notre fortune malgré lui en conservant la liberté de mon cœur. Mais le moyen d'être forte contre un être qu'on chérit ! le moyen de ne pas faire comme vous, de ne pas acheter ce qu'il appelle son bonheur par tous les sacrifices ? C'est impossible. Mon père me regarde souvent avec colère ; le duc s'inquiète de mon changement ; personne ne comprend cette maladie subite, qui m'a pâlie en si peu de temps. Je la comprends moi, bien plus encore depuis votre lettre. L'épouser, mon Dieu ! non, jamais ; l'aimer, oh ! toujours !

28 juin.

C'est demain ; c'est demain qu'il partira ; car il partira, j'en suis sûre ! Et ce qui me navre, c'est qu'il n'en a pas le moindre soupçon. Mon père a eu tort de ne pas lui laisser pressentir un peu ma réponse. Il fait des projets, il parle d'avenir ; je viens de l'entendre tout à l'heure dire à son groom qu'il monterait demain sa belle *Marie Stuart*. Demain ! pauvre Raoul ! C'est qu'il m'aime bien, le

savez-vous, ma bonne? Il est si parfait, il a tant de charmes et de grâces dans l'esprit et dans le cœur; il est impossible qu'une femme ne soit pas heureuse seulement de porter son nom, de lui appartenir. Certainement il est une exception, en supposant qu'il soit vrai que tous les jeunes gens sont incapables de nous faire une douce vie, lui n'est pas comme les autres; et ne puis-je pas aller pour lui au-devant de mon propre malheur? Quelles folles idées! Voyez où j'en suis venue; j'ai pris la résolution de lui parler moi-même; je veux que mon refus soit adouci par tout ce que mes regrets auront de plus tendre et de plus touchant. J'en ai déjà prévenu mon père; demain, après le déjeuner, nous nous rendrons tous les trois dans mon petit salon, et là je parlerai. Mon père, en m'accordant ma demande, a cru que j'acceptais; il ne lui vient pas dans la pensée que je veuille refuser en face un parti semblable. Mon pauvre père! je vais l'affliger aussi. Ai-je raison? Il y a des instants où ce doute me poursuit tellement, que je suis prête à revenir sur ma décision. Mon Dieu! soutenez mon courage.

29 juin.

Je me suis levée à six heures, sans avoir fermé l'œil, et j'ai passé deux heures à la chapelle; j'ai prié Dieu, je lui ai adressé les vœux les plus fervents pour *lui*, pour mon père; je lui ai demandé la force de briser ces deux cœurs pour qu'ils soient plus heureux ensuite. J'aurai voulu avoir la vocation du cloître; c'est si beau de consacrer sa vie aux autels! je me suis bien consultée, je ne l'ai pas, cette vocation. D'ailleurs, je me dois à mon père; il n'a que moi, et si je le quittais, il en mourrait. Je suis plus calme; je viens de m'habiller, je vais descendre. Hélas! c'est la dernière fois qu'il s'assiéra près de moi à ce repas du matin, et il ne s'en doute pas! On m'appelle. A ce soir, ma chère gouvernante; priez pour moi!

Même jour, 11 heures du soir.

Tout est fini, ma bonne; Dieu m'a aidée, et les choses se sont passées mieux que je

n'aurais osé le croire ; je ne veux pas me coucher sans vous en rendre compte. Je vous ai quittée pour descendre au déjeuner, et j'y suis arrivée avec un visage si décomposé que l'abbé lui-même a interrompu la lecture de sa chère gazette pour me demander ce que j'avais. Raoul s'est élancé vers moi, m'a pris la main pour la première fois, en m'interrogeant avec toute la sollicitude de l'amour sur la cause de ma souffrance ; j'ai répondu par un sourire pour ne pas pleurer.

« Merci, monsieur, merci ; ce n'est rien, un peu de migraine ; n'y songeons pas, cela se passera. »

J'ai embrassé mon père, qui m'a glissé à l'oreille quelques encouragements et quelques mots d'affection. On a déjeuné en silence presque, l'abbé seul a dit quelques mots. Le duc n'a point mangé ; son œil inquiet ne me quittait pas et suivait tous mes mouvements. J'ai abrégé son supplice et le mien, et je me suis levée de table un quart d'heure plus tôt qu'à l'ordinaire. Mon père m'a offert son bras, en faisant signe à M. de Senoncourt de nous suivre, et nous sommes rentrés chez moi. Nous étions tous si interdits

qu'il y eut comme un moment de recueillement avant qu'aucun de nous pût se décider à entamer la conversation ; enfin M. de Rémigny se tournant vers moi, me dit :

« Eh bien ! Berthe, vous avez désiré parler vous-même à M. le duc ; nous voici tous les deux disposés à vous entendre.

— Et je vous remercie tous les deux de cette complaisance, répliquai-je avec un peu plus de hardiesse. J'ai en effet voulu m'expliquer devant vous, monsieur le duc, pour que mes paroles soient mieux comprises en vous parvenant sans intermédiaire ; écoutez-moi donc avec indulgence. Je sens, comme je le dois, tout l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour votre femme ; cet honneur est si précieux pour moi qu'il m'a fallu les raisons les plus puissantes pour y renoncer. Mon père vous dira, monsieur, que jusqu'à présent j'ai refusé tous les mariages qui m'ont été proposés sans me donner seulement la peine de dire pourquoi ; aujourd'hui je ne pouvais pas agir ainsi. J'ai voulu vous faire connaître mes raisons, j'ai voulu que vous fussiez bien sûr que ce refus ne comportait rien qui vous fût personnel, et je dois ajouter

au contraire que, si quelqu'un changeait mon opinion, arrêtée après des réflexions sérieuses, ce serait certainement vous, monsieur le duc, et vous seul, qui auriez ce pouvoir. Il m'en a coûté un long et cruel combat pour continuer à marcher dans la voie que l'expérience des autres m'a tracée; je ne crains pas de vous faire cet aveu, très-convaincue que vous n'en abuserez pas et que vous sentirez tout ce qu'il a d'honorable pour vous. J'ai été élevée par la femme la meilleure et la plus respectable, dont les malheurs furent la suite d'un mariage d'inclination. Elle m'a cité mille exemples arrivant à l'appui du sien, et m'a appris que, pour être heureuse, il fallait à une jeune personne un mentor, un guide dans la vie, qu'il lui fallait un mari qu'elle pût respecter toujours, considérer comme un père en quittant la tutelle du sien. Ces sages conseils m'ont amenée à une résolution bien étrange à mon âge et dans ma position; je suis irrévocablement résolue à n'épouser qu'un homme dont l'expérience aura mûri la raison, un homme que je ne pourrai aimer d'amour, afin de ne pas être trompée et malheureuse par l'amour. Voilà, monsieur le duc,

pourquoi je refuse l'honneur que vous voulez bien m'offrir; j'ai tort, cela se peut, mais ce tort seul amènerait des craintes et des froideurs entre nous, si je me laissais persuader par vous, par mon père, par moi... peut-être. Recevez donc mes excuses et mes regrets; ne m'en veuillez pas, je vous en prie; je suis convaincue que vous me pardonnerez, et qu'il viendra un jour où nous serons bons amis, je le souhaite de tout mon cœur. »

J'avais débité cette longue tirade comme un enfant qui répète sa leçon sans lever les yeux, sans y mettre d'accent presque, tant j'étais embarrassée et pressée de finir cette entrevue. Mon père et Raoul m'avaient écoutée avec une surprise qu'ils ne cherchaient pas à déguiser. Lorsque je me tus, ils gardèrent aussi le silence. Au bout d'un instant mon père reprit d'une voix tremblante de colère et d'émotion :

« C'est une décision arrêtée chez vous, ma fille? Rien ne la fera changer?

— Rien, mon père, vous devez le comprendre.

— Alors, apprenez que...

— Monsieur, interrompit le duc en se le-

vant, je vous supplie de ne point tourmenter mademoiselle à cet égard; toutes les opinions sont respectables lorsqu'elles sont inspirées par un bon motif, et qu'elles sont franchement exprimées. Je remercie mademoiselle de Rémigny d'avoir bien voulu me distinguer des autres, et m'instruire elle-même des motifs de son refus; c'est une distinction dont je suis aussi fier que reconnaissant. Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire mes adieux; le désir que vous exprimiez tout à l'heure de voir une liaison d'amitié s'établir entre nous, à l'exemple de nos parents, se réalisera, je l'espère, mais il faut le temps; aujourd'hui je n'en suis pas encore digne. Adieu, mademoiselle, et puissent vos théories de bonheur vous réussir mieux que les miennes ! »

Il sortit après m'avoir saluée; mon père le suivit sans ajouter un mot. Restée seule, je fondis en larmes; je mis le verrou à ma porte pour ne point être dérangée, et m'abandonnai à toute ma douleur. Elle était bien profonde; je sentais plus encore qu'auparavant la perte que j'avais faite. Cette noble manière d'accueillir une démarche blessante non-seulement pour son cœur, mais pour son amour-

propre, me montrait l'âme de Raoul dans toute sa beauté. J'eus un instant l'idée de le rappeler, de me rétracter sur-le-champ; l'orgueil me retint. Je tremblais de voir revenir mon père; je n'étais pas capable de supporter ses reproches dans ce moment; je me sentais mourir. Après une demi-heure j'entendis aller et venir dans les corridors; je compris qu'on chargeait la voiture de M. de Senoncourt. Des chevaux piaffaient devant le perron; je m'approchai de la fenêtre pour l'apercevoir encore. La Marie-Stuart sellée l'attendait; je le vis bientôt s'approcher d'elle, accompagné de l'abbé et de M. de Rémigny, avec lequel il causa un instant; puis il s'élança sur sa jument et partit au galop. Je ne m'expliquai pas cette sortie; je crus qu'il reviendrait, n'apercevant du reste aucun préparatif de départ. Mon père et l'abbé le suivirent longtemps des yeux; puis, secouant la tête, ils rentrèrent au château. Je restai immobile à la même place plus de deux heures, ne pensant rien, ne sentant pour ainsi dire rien. On frappa à ma porte; un frisson me saisit; je crus que c'était mon père et j'hésitais à ouvrir; c'était Augustine qui venait savoir si je

n'avais pas besoin d'elle. Elle me força d'accepter un verre d'eau sucrée, tant elle me trouva défaite.

« M. de Senoncourt est parti? dis-je en hésitant.

— Oui, mademoiselle.

— Et M. l'abbé?

— Il s'en ira après dîner, avec la voiture et les gens de M. le duc. Il paraît que M. le duc est allé à Marsay, chez M. le chevalier de Saint-Géran, son oncle, arrivé depuis hier au soir.

— Je le savais; M. de Senoncourt vient de me faire ses adieux. »

Il a pensé à tout, même à trouver un prétexte aux yeux des domestiques. Augustine me prévint qu'il était l'heure de m'habiller et que nous aurions probablement du monde ce soir. La comtesse de Mantries ayant annoncé son arrivée, j'avais bonne envie de ne pas descendre et de me faire excuser ; je pensai que ce serait un triomphe pour cette femme dont j'avais repoussé les prétentions, et qu'elle ne manquerait pas de trouver mille sots contes à faire là-dessus. Je me mis à ma toilette ; une voiture roula dans la cour.

« C'est la sienne, me dis-je! il ne reviendra plus! Tout ce qui nous restait de lui est parti! »

Je me trompais, ainsi que vous allez le voir.

La cloche du couvert sonna; la femme de charge vint me prévenir qu'elle avait ordre de préparer une chambre pour un monsieur qui venait d'arriver, et me demanda laquelle je lui destinais.

Déjà! pensai-je; il a à peine quitté ces lieux que je vais être assiégée d'ennuyeuses propositions. « Donnez une chambre au second, ajoutai-je impatientée, celle qui est au-dessus de mon père.

— Mais, mademoiselle, ce monsieur est un vieillard.

— Un vieillard! c'est différent. Préparez l'appartement du rez-de-chaussée, à côté de la chapelle. »

La femme de charge sortit. Qui pouvait être ce vieillard, arrivé si inopinément dans un jour où j'étais si peu disposée à faire les honneurs de la maison de mon père?

« Celui-là ne voudra pas épouser mademoiselle, au moins! dit Augustine en souriant.

— Peut-être? »

Ce mot, répondu avec distraction, fit éclater de rire ma femme de chambre, à qui son attachement et l'éducation que nous avons reçue ensemble donnent bien des droits.

« Mademoiselle n'épouserait pas ce vieux monsieur, j'espère ! »

Ces mots me donnèrent à penser. Il est donc ridicule de choisir un homme bien plus âgé que soi, puisque ce ridicule frappe tout le monde. Ma chère amie, aurions-nous tort et tout le monde aurait-il raison ?

Je descendis à six heures ; le salon était vide ; cela me donna un instant de répit qui me fit plaisir. Je ne savais comment aborder mon père, et je m'attendais à le trouver horriblement mécontent. Quelle fut ma surprise quand je le vis entrer d'un air assez gai, suivi d'un chevalier de Malte qui me saisit par sa ressemblance avec Raoul. Je le reconnus tout de suite, c'était M. de Saint-Géran !

Mon père me le présenta. C'est un beau vieillard de soixante et quelques années, avec un noble visage, des cheveux blancs, une grande taille assez droite encore, l'air éminemment distingué, et la plus charmante main du monde ; sa démarche a quelque chose de

gêné, à cause d'une blessure ; ses façons sont celles d'un homme de l'ancienne cour. Il professe une vieille galanterie qui ne ressemble en rien à l'élégance de nos jeunes gens à la mode, mais qui a son mérite et qui décèle le meilleur ton et le meilleur goût. Voilà l'effet qu'il m'a fait dans la soirée que je viens de passer avec lui ; il est possible que je me trompe, mais je ne le crois pas.

« Mademoiselle, me dit-il, je suis arrivé d'hier à Marsay, et la première pensée de mon réveil a été de venir présenter mes hommages à la belle châtelaine de Rémigny. Je me suis mis en route, comptant trouver mon neveu au château ; je l'ai rencontré à trois lieues d'ici, galopant à travers champ, et joutant contre des moulins, à la manière de Don Quichotte. Ne me souciant pas de crever mes chevaux, j'ai continué ma route. Monsieur votre père a reçu ma visite, m'a fait l'honneur de m'engager à dîner, et me voici, mademoiselle, enchanté de commencer une liaison de voisinage sous d'aussi heureux auspices.

Quand le chevalier parla de Raoul, je rougis sans pouvoir m'en empêcher ; je suis sûre qu'il s'en est aperçu, et je suis sûre aussi

qu'on lui aura tout raconté. Pendant que je causais avec l'abbé, lequel abbé me fait une moue atroce, j'ai entendu M. de Saint-Géran dire à mon père en me regardant :

« Non, non, c'est impossible; ce serait trop dommage ! »

Il est très-clair qu'on lui a confié mon désir d'épouser un vieillard, il fut parfaitement aimable tout le temps du dîner, et parvint même à me faire sourire, malgré ma douleur. Ce soir, à huit heures, la comtesse de Mantries est arrivée avec monsieur son fils, plus bête encore que d'ordinaire. Elle s'est écriée tout à coup :

« Je croyais rencontrer chez vous M. le duc de Senoncourt, mademoiselle?

— Il est parti ce matin pour quelques affaires, interrompit le chevalier, mais me voici, madame, moi, qui suis son oncle, tout disposé à recevoir vos ordres, si vous en avez à lui donner.

La méchante vieille femme parut déconcertée et n'ajouta rien. La soirée se passa ainsi, en propos indifférents, dans lesquels M. de Saint-Géran montra l'esprit le plus *spirituel* que je sache ; monsieur son neveu lui

ressemble vraiment beaucoup. On se retira de bonne heure : mon père me suivit et entra avec moi dans ma chambre.

« Berthe, me dit-il, vous avez fait une grande folie, vous avez refusé votre bonheur. Enfin, mon enfant, puisque cela vous arrange, vous en êtes la maîtresse, cela vous regarde plus que personne. N'en parlons plus ; je vous pardonne, mais je crains bien qu'un jour nous ne nous repentions tous les deux. Madame Benoît, sans le vouloir, vous a fait beaucoup de mal. »

Cette clémence de mon père m'a touchée jusqu'au fond de l'âme ; je l'en ai remercié par mille caresses, et il vient de me quitter.

Voilà, ma chère amie, ce qui s'est passé. A présent je suis plus tranquille ; la présence de M. de Saint-Géran m'a fait du bien ; c'est encore quelque chose de *lui*. Mon père m'a dit qu'il resterait jusqu'à après-demain. L'abbé part demain ; il va à Senoncourt rejoindre son élève. Bonsoir.

30 juin.

J'ai dit adieu ce soir au chevalier, qui quittera le château à la pointe du jour ; j'en ai ressenti presque autant de chagrin que si je le connaissais depuis dix ans. Je ne m'explique pas ces affections subites et relatives ; il faut, je crois, une grande expérience du cœur pour les comprendre. Adolphe revient cette nuit sans lui nous nous trouverions très-seuls : il va passer une semaine avec nous, et puis son amour le rappellera. L'abbé est monté en voiture après déjeuner ; il m'a demandé si je n'avais rien à faire dire au duc.

« Dites-lui, répondit le chevalier en riant, que mademoiselle me regarde comme infiniment plus aimable et de meilleur air que lui. »

M. de Saint-Géran a culbuté Marsay du haut en bas ; il trouve cette terre trop anglaise, il prétend que cette anglomanie nous a perdus, et qu'il ne peut rien voir qui lui rappelle ce maudit pays sans penser à la révolution de 89 et à l'occupation de Malte ; de

sorte qu'il s'est mis au milieu des ouvriers de toutes sortes. On lui place des rideaux de damas avec des pentes à toutes les fenêtres ; on suspend aux murailles des tableaux de famille ; on élève les cheminées ; on plante des quinconces, on dessine des parterres français dans les pièces de gazon; enfin tout cela va être tiré au cordeau et ressembler à un castel du temps de la régence. C'est un vrai meurtre! ce parc était si joli, si élégant! Nous aurons une pièce d'eau ronde avec un petit jet d'eau à la place de ce charmant ruisseau entouré d'arbres qui faisait de si ravissantes petites cascades et serpentait une douzaine de fois dans la prairie; les rossignols en mourront de chagrin.

2 juillet.

Que le château me semble grand, et combien la vie que je mène est triste! Mon père, pour me distraire, avait engagé madame de Lagny; elle ne peut venir, elle a du monde chez elle : le duc de Senoncourt. Il prend bien vite son parti pour un homme si déses-

péré, et vous voyez comme j'ai été sage de ne pas croire à sa passion ; je suis sûre qu'il va faire la cour à la baronne. Au fait, il est peut-être bien pressé de se marier, et cette femme-là vaut autant qu'une autre ; elle est riche et jolie. Il est vrai qu'elle est presque aussi âgée que lui ; mais qu'est-ce que cela fait ? Il est vrai aussi qu'elle a aimé Adolphe ; cela ne signifie rien ; pour signer *duchesse de Senoncourt* on peut bien oublier quelques petits serments. Adolphe, en apprenant cette nouvelle, a vite couru chez sa *belle,* de sorte que nous sommes seuls, mon père et moi. Madame de Mantries ne trouvant pas d'aliment à sa méchanceté est retournée à Tours. Je ne puis rien faire, je n'ai de goût à rien ; ma seule distraction est de monter à cheval. Je prends le piqueur de mon père, le vieux Versailles, et je fais trois ou quatre lieues dans le parc, au galop, sur ma pauvre Atalante, qui n'en peut mais. Je rentre fatiguée, je me jette dans mon fauteuil, et je reste là des heures entières sans parler et sans penser, si je peux. Voilà ce que ce beau M. le duc de Senoncourt a fait du château de Rémigny où on s'amusait tant, où il y avait tant

de monde. Depuis que ces imbéciles se sont imaginés qu'il m'avait demandée en mariage, ils ne songent plus à venir nous voir; j'espère que cette mystification finira, et que, lorsqu'il sera bien avéré que ce séduisant vainqueur, dont je n'ai pas voulu, s'occupe de madame de Lagny, ils reprendront leur train ordinaire.

10 juillet.

Je ne vous ai pas écrit depuis huit jours; je ne sais que vous dire. Je renoncerai à ce journal; il devient trop stupide. Rien de nouveau absolument, nous n'avons vu *personne*. M. de Saint-Géran n'a pas reparu, Adolphe est toujours chez madame de Lagny, M. de Senoncourt aussi; la comtesse de Jaucourt, madame de Mantries y sont également. On nous a fait engager; vous comprenez que j'ai refusé; je ne veux pas me trouver en face de ces gens-là. Ils vont jouer la comédie, à ce qu'on assure; grand bien leur fasse! Je plains Adolphe d'avoir si mal placé son affection. En vérité, ma chère, plaignez-moi aussi;

je suis fort triste et fort seule. J'ai envie de prier mon père de me mener à Paris; cela me distrairait. Nous verrons.

14 juillet.

M. de Saint-Géran est ici depuis avant-hier; il a fait toutes ses excuses de ne pas être revenu. Il a sa maison pleine d'ouvriers et ne sait où se mettre. Mon père lui a proposé ce matin de rester avec nous jusqu'à ce que Marsay soit tout à fait arrangé; il a accepté, de sorte que le voilà notre commensal. Je ne sais le temps que cela durera, mais j'en suis bien aise; ce sera une distraction, puisque tout le monde nous abandonne. Il est d'ailleurs d'une amabilité charmante; personne n'a plus d'esprit, et surtout de cet esprit *amusant* que notre génération ne connaît pas. Il me porte beaucoup d'intérêt; nous nous promenons ensemble tête à tête; il m'interroge sur mes goûts, sur mes désirs, sur mes châteaux en Espagne, avec une tendresse presque paternelle. Je suis aussi à mon aise avec lui que si je le connaissais depuis des siècles; il est

vrai que la campagne lie bien vite. Mon père lui a donné *à perpétuité, en viager,* comme il le dit, la chambre d'en bas. Il y a fait un établissement tout entier et très-curieux ; vous n'avez pas d'idée de la quantité de vieilleries qu'il possède. Nous nous promenons tous les jours en voiture, nous lisons, nous causons de tout et de tous. Il dit qu'il ne reconnaît pas son neveu, qu'il ne lui a jamais vu des goûts dissipés comme ceux qu'il montre aujourd'hui. « Il faut, ajoute-t-il, qu'il aime passionnément cette femme ! » Oh ! que Dieu et vous m'avez bien conseillée!

20 juillet.

Toujours la même vie ! Qu'ajouter à cela ? rien, ma chère. Je finirai par devenir imbécile ; c'est tout ce que je puis vous dire. Le beau château de Lagny est toujours le rendez-vous des fêtes et des joies. On doit trouver extraordinaire de ne pas m'y voir, il faut pourtant s'y accoutumer.

31 juillet.

Ma chère madame Benoît, je viens d'avoir avec le chevalier une conversation qui décidera du reste de ma vie peut-être. Nous nous promenions dans le parc après déjeuner; il y avait déjà longtemps que nous causions, lorsqu'en approchant de la maison du lac il me pria d'y entrer un instant. Je préparai des siéges sous la galerie, au bord de l'eau. Nous nous assîmes et nous restâmes sans parler presque un quart d'heure. Le chevalier me prit la main.

« Mon enfant, me dit-il, je sais tout. »

Je rougis et je baissai les yeux sans répondre.

« Je sais combien vous êtes raisonnable et que vous avez refusé un état qui aurait tourné la tête à toutes les jeunes filles. Cette sagesse m'avait déjà disposé en votre faveur, et je vous admirais sans vous connaître. Depuis que je suis ici j'ai appris à vous apprécier; je vois votre charmant caractère, votre bonté, votre naturel si rare, et, au risque de me faire moquer de moi, je viens vous dire que

je vous aime. Je vous aime, non pas comme Raoul vous aimait, d'un de ces amours de jeune homme, fous ou légers, susceptibles d'exaltation et d'inconstance au même degré; je vous aime ainsi que vous désirez être aimée, doucement, tranquillement, d'une affection presque paternelle, enfin d'un amour de soixante-dix ans. Voulez-vous m'épouser? »

Mon cœur battait si fort que je ne trouvai pas une parole.

« Cette proposition vous étonne, vous afflige peut-être; mais écoutez-moi : je n'ai jamais songé à votre malheur; notre position nous permet ce que nulle autre ne nous permettrait sans doute; essayons-nous. Je ne me soucie pas de vous faire faire un mariage d'inclination, ajouta-t-il en souriant. Dans deux jours Marsay sera prêt à me recevoir; venez-y avec monsieur votre père; nous y passerons six semaines ensemble, je vous promets que pendant ce temps je ne changerai absolument rien à ma vie. Vous verrez si cet intérieur vous convient, vous verrez si ces habitudes de vieux garçon ne vous déplaisent pas trop; alors vous me rendrez bien heureux en les partageant avec moi. Qu'en dites-vous?

parlez franchement : puis-je vous demander à M. de Rémigny? »

Oh! ma bonne! quelles émotions m'agitaient! Je venais de refuser par raison un homme que j'aurais tendrement aimé, je venais de mettre une barrière infranchissable entre moi et les gens de mon âge, et maintenant il me fallait écouter de nouvelles propositions, réunissant cette fois tout ce que j'avais *rêvé* dans mes utopies matrimoniales; et c'était son oncle à *lui!* J'en fus abasourdie. L'épreuve qu'il me proposait n'était-elle pas bien inutile? ne savais-je pas d'avance quelle existence convenable m'attendait? ne devais-je pas accepter tout de suite? D'ailleurs, en admettant l'épreuve, n'était-ce pas déjà m'engager? Le moyen de dire à un homme, lorsqu'on *l'a essayé :* « Je ne veux pas de vous ! » C'est impossible. Et puis mon cœur n'est-il pas condamné par moi-même à cet amour de soixante-dix ans dont il me parlait? Toutes ces idées se présentaient à la fois à mon imagination; je balbutiai je ne sais quoi, il me pria de m'expliquer sans détour.

« Eh bien! monsieur, je n'ai pas besoin d'épreuve; j'accepte.

— Je vous demande pardon, mademoiselle; je tiens à ma proposition, ou il n'y aura rien de fait. Je vous assure que je ne survivrais pas à votre malheur, et il n'y a que ce moyen d'être bien certaine de votre avenir.

— Mais, monsieur, il me semble...

— Mademoiselle, croyez-moi : mon expérience a été péniblement acquise; que la vôtre n'arrive pas trop tard! Puisque vous n'avez pas pour moi de répugnance, laissez-moi tout arranger comme je le désire; c'est pour votre bien.

— Vous êtes trop bon! Vraiment je suis confuse... je ne sais si je dois... »

J'étais vraiment fort embarrassée.

« Consentez, consentez. »

Je consentis; mais faut-il ne rien vous cacher, je fondis en larmes, je crus que mon cœur allait se rompre. Le vieillard s'en aperçut et chercha à me consoler; il alla jusqu'à m'offrir d'en rester où nous en étions; je n'acceptai pas ce sacrifice. Au fait, ne voulais-je pas un vieux mari? Où pourrais-je en trouver un semblable? Une autre image se dressa devant moi; je vis Raoul m'ayant déjà

complétement oubliée, adressant à une autre ces vœux et ces serments qui devaient n'appartenir qu'à moi. Que m'importait le reste? Quand nous nous levâmes pour rentrer au château j'étais déjà presque tranquille; le chevalier me serra la main et nous nous séparâmes.

Ce soir après dîner mon père m'a prise à part, m'a félicitée sur ma résolution, en ajoutant qu'il acceptait de grand cœur et que nous partirions demain. Tout est donc décidé, je ne vous écrirai plus que de Marsay. C'est un grand moment dans ma vie. Quand je pense que bientôt je serai mariée! que je serai *sa* tante et la femme du chevalier de Saint-Géran! M'appellera-t-on madame la chevalière?

Château de Marsay, 2 août.

Je ne vous ai pas écrit hier à mon arrivée, ici, ma chère amie, parce que je ne fus jamais si fatiguée depuis que j'existe, que je n'avais surtout jamais éprouvé un découragement semblable. J'avais honte de vous l'avouer;

aujourd'hui me voilà mieux, et je viens vous raconter mon entrée triomphante dans mes futurs domaines. Vous concevez facilement que ma dernière nuit à Rémigny fut loin d'être tranquille ; j'avais beaucoup à réfléchir et je réfléchis beaucoup. Nous partîmes dans la voiture du chevalier, très-bonne berline ; mais je gagnai un mal de tête affreux, parce qu'il tint les glaces fermées et qu'il nous fit entendre qu'en les ouvrant cela l'incommoderait. Il craint l'air pour ses rhumatismes ; c'est pourquoi il déteste les calèches et les phaétons. Nous ne nous ressemblons guère.

L'aspect de ce château me frappa. Mon Dieu ! qu'il est changé ! Vous savez qu'autrefois on arrivait par un charmant jardin anglais et que de là on apercevait la plus jolie pièce d'eau possible. Tout cela a disparu. M. de Saint-Géran a fait planter trois avenues droites ; ce qui fait que d'ici à dix ans on n'aura pas d'ombre dans ce divin séjour. La pièce d'eau est devenue un bassin encadré de pierres, avec de vilaines statues aux quatre coins. Nous trouvâmes pour nous recevoir au perron toute la société de Lagny, le duc de Senoncourt en tête. Cela m'embarrassa ; pour-

tant j'eus la force de n'en rien laisser paraître. Le duc fit à son oncle une espèce de discours que je n'écoutai pas, et on nous introduisit dans les appartements. Ma chère, je ne m'y reconnus plus. Du premier salon on a fait une antichambre, du billard et du petit salon une seule et énorme pièce avec quatre croisées de face; il y a de quoi s'y perdre, c'est une halle. La cheminée est aussi haute que moi et la vieille pendule qui la décore me fait peur tant elle est noire et enfumée. On a tendu les murailles avec de la brocatelle d'un vert foncé; les rideaux et les meubles sont pareils, de sorte que cela est mortellement sombre. De grands portraits de famille sont suspendus tout autour de l'appartement. Je vous assure qu'il y aurait de quoi trembler si on y était seule le soir. A côté de ce salon se trouve maintenant une bibliothèque en bois de chêne, ce qui n'est pas plus gai, puis le cabinet de M. de Saint-Géran. Ensuite, à la place du boudoir, de la chambre et de la serre réservée à la maîtresse de la maison, il n'y a plus qu'une seule chambre; on a abattu l'entre-sol, de sorte qu'elle est aussi haute que large. C'est ef-

frayant! Quand on m'y laissa hier en face d'un tableau représentant Mahault de Saint-Géran, en costume de veuve, et son mari, Godefroy, avec une cuirasse noire, ma chère amie, je me jetai à genoux et je priai malgré moi. Tout est sévère et triste dans cette habitation où tout était riant. C'est plus noble; cependant je ne sais pas si je ne préfèrerais pas la gaieté à la noblesse; au moins quelquefois sans tirer à conséquence.

On me montra toutes ces somptuosités aussitôt *mon débarquement*. Le chevalier me dit qu'il était le plus fier et le plus heureux homme du monde de me recevoir dans son château, et qu'il me priait de m'en regarder comme la maîtresse. Après cette phrase et un superbe salut, il me demanda si j'avais faim et si je pourrais bien attendre le dîner, qui serait servi à deux heures, comme il en avait l'habitude chez lui. Dîner à deux heures, ma bonne! c'est un peu dur. Enfin! j'oubliais de vous parler de deux habitants de Marsay qui me paraissent cependant y tenir une grande place. C'est d'abord madame Anguin, femme de charge de la maison depuis 1775; puis mademoiselle Flore, épa-

gneule pelée, approchant, je crois, de son dix-huitième printemps, ce qui peut bien passer pour des hivers dans la race canine. La première a toutes les qualités et tous les défauts des gouvernantes de vieux garçons. C'est d'abord un ton parfait avec tout le monde, excepté avec son maître, une manière hautaine d'obéir qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un commandement; puis une probité et une vertu à toute épreuve, un intérêt personnel à ce qui regarde la maison, mais faisant profession d'abhorrer ce qui ressemble à une domination féminine; aussi me fait-elle des yeux abominables. Elle considère M. de Senoncourt et sa sœur comme ses enfants. Vous jugez si elle me déteste! Elle porte encore le bonnet monté, le tablier de taffetas noir garni de dentelle, et le chignon! Du reste, propre et rangée à l'égal de *madame Évrard*, à laquelle je crois qu'elle ressemble de plus d'une manière.

Flore a été belle; mais, hélas!... toutes les infirmités de son espèce se sont réunies sur son pauvre corps. Il lui reste à peine quelques poils aux oreilles et à la queue. C'est un parfait modèle des chiens de vieilles

femmes, n'en déplaise à son propriétaire. Lorsque nous entrâmes au salon, je vis se lever de dessus le plus beau fauteuil une sorte de monstre, une boule de graisse, à laquelle il paraissait impossible de se remuer, et qui, après avoir essayé à trois reprises un aboiement, finit par produire un cri aigu, qui me fit reculer en arrière.

« Qu'est-ce cela? dis-je involontairement.

— C'est Flore, ma vieille et excellente chienne, répondit le chevalier; je vous demande vos bontés pour elle. Néanmoins si elle vous déplaisait trop, on la mettrait à l'office. J'avoue que cela nous coûterait à tous les deux; depuis bien des années nous ne nous séparons guère.

— Elle ne vous mordra pas, mademoiselle, ajouta M. de Senoncourt de manière à n'être entendu que de moi; non pas qu'elle n'ait bonne volonté, car je ne connais pas de bête plus jalouse et plus hargneuse; c'est seulement qu'il ne lui reste pas une seule dent dans la bouche.

— Ne dérangez rien chez vous, monsieur, répliquai-je au chevalier, comme si je n'avais pas écouté son neveu. Je suis très-disposée à

adopter toutes vos habitudes et toutes vos affections. »

Le duc me tourna le dos en souriant d'un air contraint.

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous confier une chose essentielle, qui vous paraîtra bien cruelle pour moi, et à laquelle je me ferai, je vous assure. Le chevalier est un peu sourd. Ce qu'il y a de plus ennuyeux c'est qu'il ne veut pas le paraître, et que, s'il n'a pas entendu, il ne vous ferait pas répéter dût-il garder le silence tout le reste de la conversation. Il prétend, avec raison, que rien n'est aussi malhonnête que d'obliger à recommencer deux fois la même phrase. Il a, du reste, un grand tact pour deviner au mouvement des lèvres et pour lire dans les regards. Ce qui fait qu'il se trompe rarement.

Revenons-en au récit de la journée. Après avoir parcouru ce pauvre château, nous nous mîmes à table à deux heures précises. C'est là que vous auriez été étonnée ! Le service est fort somptueux, mais il est si lent qu'on en perd la patience, et ce n'est pas étonnant. Le chevalier a beaucoup de gens ; le plus jeune touche à la soixantaine; ils ont tous été

élevés chez lui et portent des habits qui ressemblent tout à fait à des redingotes mal coupées. Ils ont aussi la queue, la poudre, les ailes de pigeon; on croirait qu'ils vont jouer la comédie. L'argenterie et les porcelaines sont à l'avenant. Tout est fort beau, et tout a plus d'un siècle. Nous restâmes deux heures et demie à table; je suffoquais. Le chevalier voulait absolument me forcer à manger de tout; je n'ai jamais vu de persécution semblable; c'était, disait-il, pour goûter son cuisinier.

« Regardez, ajouta-t-il un moment après, regardez mon neveu; il est réellement fou de cette petite baronne. Comme vous avez bien fait de n'en pas vouloir! Il l'aurait aimée après, cela est sûr. Ces jeunes extravagants ne sont jamais contents de ce qui est à eux. Du reste, il va l'épouser. Je trouverais curieux de faire les deux noces ensemble; qu'en pensez-vous?

— Cela m'est très-égal, monsieur; M. de Senoncourt et vous règlerez ces choses-là. »

Quand on eut placé le dessert, j'espérai que bientôt je serais quitte de cette effroyable corvée; mais, hélas! il s'agissait bien d'autre

chose. On servit du vin de Champagne; le chevalier proposa un toast au roi; il me fallut y participer. Ensuite vint la famille royale; nouvelle libation. Puis enfin moi, mon père, les présents, les absents, la nature tout entière y passa. Et après ces beaux exploits le chevalier, bon vivant s'il en fût, entonna une chanson bachique, tant soit peu aventurée. Les convives firent chorus; cela dégénéra en une manière d'orgie de province, et tout cela à quatre heures après midi! J'allais me lever de table, au risque de ce qui pourrait m'arriver, quand enfin on rentra au salon. Le café fut servi, les liqueurs, je ne sais quoi. Dieu! que les vieilles gens boivent et mangent!

La soirée était belle; on parla de se promener. J'allais suivre ces dames, lorsque mon père me rappela.

« Ma chère enfant, me dit-il, le chevalier ne sort pas; il désire faire sa partie de piquet, ainsi qu'il en a l'habitude. Je crois que tu ferais bien de rester près de lui. »

Je restai. M. de Saint-Géran m'en remercia par la fine fleur de son amabilité, et je vous assure qu'il ne m'en fit pas repentir. J'entendais pourtant les éclats de rire sur la terrasse.

M. de Senoncourt est d'une gaieté! on voit bien qu'il n'épouse pas son oncle! Ne croyez pas, pourtant, que cela me rende triste; au contraire, je suis fort contente et ce n'est pas une plaisanterie. Ne suis-je pas sûre qu'il m'aimera toujours, celui-là?

A neuf heures le souper fut servi. Cette vie ne me va pas trop; je m'y habituerai, je suppose; il ne s'agit que de cela. A onze heures chacun rentra chez soi. Ainsi que je l'écrivais tout à l'heure, ma chambre me fait une peur horrible. Les meubles en sont magnifiques, mais si lourds qu'il faut être deux pour remuer un fauteuil. Il paraît que nos grand'mères avaient toujours un laquais derrière elles.

Aujourd'hui tout a été de même qu'hier, si ce n'est que la bande joyeuse est retournée à Lagny aussitôt après le dîner, c'est-à-dire à quatre heures. Nous sommes *seuls*. Dès qu'ils furent partis, M. de Saint-Géran, pour nous consoler, disait-il, nous raconta ses aventures et ses campagnes de jeunesse. C'est fort intéressant, surtout ce qui concerne l'île et l'ordre de Malte. Nous l'écoutâmes sans une minute d'ennui jusqu'au moment du piquet.

J'avoue que je préfère de beaucoup ses histoires. Nous avons soupé comme hier, et à la même heure nous nous sommes séparés.

Flore a voulu me mordre parce que je l'ai caressée. L'aimable animal ! Madame Anguin ne m'a pas mordue, mais elle y eût bien volontiers essayé. Le maître d'hôtel m'appelle *madame* tout court. Nous n'en sommes pas encore là, cependant !

4 août.

Je me plaignais à Rémigny de la monotonie de notre existence; c'est bien autre chose ici, vraiment ! Voilà quatre jours que j'y suis, et je crois que je n'ai pas pu trouver un sourire. Le chevalier est pourtant très-bon pour moi. Je ne recommencerai pas le détail que vous savez ; c'est toujours la même chose ; c'est trop la même chose ! Le récit qui m'avait tant amusée commence à me sembler un peu long, car il se renouvelle chaque après-midi, le piquet également. Le seul moment que j'aie de libre, c'est le matin avant midi. On déjeune dans son appartement, et on ne se réunit au

salon qu'une heure avant le dîner. Alors il m'est permis de lire, de travailler seule, de penser ! Ce matin j'ai essayé de sortir dans le parc; M. de Saint-Géran l'a su et s'est inquiété.

« Ma chère Berthe, m'a-t-il crié dès qu'il m'a aperçue, pourquoi donc avoir été courir ainsi seule dans les bois ? Si vous vouliez vous promener, n'aviez-vous pas la terrasse et les quinconces, où vous ne courriez aucuns dangers. *Si j'avais une femme,* je n'approuverais pas du tout ces façons de chevalière errante, peu convenables pour une personne de votre âge et de votre rang. »

J'ai promis que je ne le ferais plus.

6 août.

Nous avons un agrément de plus dans notre vie, ma chère. Le chevalier est entré ce matin au salon, suivi de son valet de chambre portant deux énormes *in-folios* blasonnés sur toutes les coutures. C'est un traité de marine, par un chevalier de Malte, et le livre favori de notre Amphitryon. Après dîner, au

lieu de raconter ses histoires, il m'a priée d'en lire quelques pages. Je l'ai fait; mais je n'ai jamais rien vu de pareil. Il y a de quoi devenir enragé avec ce maudit marin, et se dégoûter de l'eau pour le reste de ses jours. M. de Saint-Géran s'est endormi après le premier chapitre; je m'en suis aperçue et j'ai cessé de lire; il s'est éveillé sur-le-champ.

« Pourquoi donc vous arrêter, mon enfant?

— Monsieur, vous dormiez.

— Cela ne fait rien, au contraire. La cessation du bruit fait cesser mon sommeil; il faut continuer. Cela m'aide à faire la sieste, et cela vous instruit. Ma chère demoiselle, on est bien aise de causer avec son mari de ce qui l'intéresse. »

Me voilà maintenant condamnée à apprendre la marine!

Mon père a l'air de trouver cela tout simple. Il ne s'occupe point de mes arrangements avec le chevalier; il va à Rémigny, fait ses affaires, monte à cheval, et ne songe pas du tout à ce que je fais. Je ne le reconnais plus. Il m'a demandé ce soir très-indifféremment si je me trouvais bien ici.

« A merveille, ai-je répondu.

— Tant mieux! ma fille, j'en suis charmé pour vous. »

Et il est sorti. Y comprenez-vous quelque chose?

9 août.

Je suis très-heureuse, ma bonne amie, que vous m'ayez appris à m'ennuyer; sans cela je mourrais de chagrin ici. Imaginez qu'hier, après la sieste du chevalier, c'est-à-dire après que j'ai eu passé deux heures à lire tout haut les plus assommantes choses de la terre, ou, pour parler plus justement, de l'eau, mon père étant entré dans le salon, je lui ai demandé s'il ne serait pas assez aimable pour me faire venir mes chevaux de selle.

« Et pourquoi faire, mademoiselle? s'écria M. de Saint-Géran.

— Je prendrais Versailles et je ferais un temps de galop ce soir avant le souper.

— Je vous avoue, mademoiselle, que *si j'avais une femme*, je la supplierais de ne jamais monter à cheval. Comme il me serait

impossible de la suivre, je serais fort tourmenté de la savoir sans moi livrée à un exercice aussi dangereux.

— Mais alors, monsieur, répliquai-je impatientée, que ferait donc votre femme, puisque vous ne lui permettriez de se promener ni à pied ni à cheval?

— Ce qu'elle ferait, mademoiselle! elle ferait ce que vous faites chaque jour avec tant de grâce et de complaisance; elle resterait près de moi. »

Il n'y avait rien à répondre à cela.

Une autre chose qui me blesse vivement dans mon futur mari, ce sont ses opinions désenchantantes sur le genre humain tout entier. Si j'exprime une idée noble, généreuse, jeune enfin, il sourit amèrement et prend un *éteignoir moral* pour assoupir cette flamme. Il décolore tout, il pose sa main de vieillard sur mes espérances et les glace; je crois voir la mort effeuillant une rose. Cette impression m'est odieuse!

Par exemple, vous savez quels orages ont dévasté ce pauvre pays. On est venu nous dire que le duc de Senoncourt avait donné quittance à ses fermiers pour cette année. Il

a fait là une action bien digne d'un vrai grand seigneur. J'ai prié mon père d'agir de la même manière ; il était près de céder lorsque M. de Saint-Géran l'en a détourné.

« Mon neveu s'est conduit comme un véritable fou. Par le temps qui court, la bonté est une duperie. Il a obligé ses fermiers! Vienne une autre révolution, il sera le premier pillé, assassiné peut-être. S'il avait mon expérience, il saurait qu'en 89 les châteaux les plus vite détruits ont été ceux des philanthropes. La jeunesse sera donc toujours aveugle ! A son âge j'en aurais fait autant, à présent c'est autre chose. Ils paieront, et ils s'en tireront à leur fantaisie ; cela ne me regarde pas. J'ai fait assez d'ingrats ! »

Et cependant cet homme est bon ! Deviendrons-nous donc ainsi, ma chère?

15 août.

Nous sommes allés ce matin à la grand'-messe et à la procession, ma bonne gouvernante. Ces pauvres paysans étaient dans la joie de leur âme de nous voir au milieu d'eux.

Je me suis avisée de le dire à table. Le chevalier m'a accablée de railleries; je n'ai vraiment su que lui répondre. Il m'impose ; je commence à en avoir peur. Et puis il répète bien souvent les mêmes anecdotes. Le dernier siége de Malte, les galères de la religion, les Turcs et les Anglais me sortent par les yeux. Qu'une vie tout entière passée ainsi sera triste ! Je l'ai voulu ! je n'ai pas le droit de me plaindre, et je ne me plains qu'à vous. Je ne sais maintenant s'il ne valait pas mieux courir la chance d'un malheur comme le vôtre que de se résigner à cette mort anticipée et éternelle que je vois en perspective. Pourtant le duc m'a déjà oubliée; il m'eût oubliée de même, et je le pleurerais à présent. Je m'étais trompée en vous assurant que je l'aimais, moi; je ne l'aimais pas non plus. C'était de l'exaltation, de l'enivrement ; de l'amour, non. On me parle sans cesse de son mariage, cela m'est égal ; il doit venir ces jours-ci, je ne m'en occupe pas. Le pauvre Adolphe est très-malheureux, il perd une femme qu'il regardait comme la sienne depuis plus d'un an. Je ne comprends pas qu'il reste à Lagny et qu'il n'ait pas l'idée de venir se consoler près

de nous. Il espère peut-être encore; ce serait bien fou. On s'occupe déjà de la corbeille de la future duchesse. J'ai vu un magnifique cachemire envoyé de Paris, et que le chevalier m'a montré en me demandant si j'en voulais un pareil. Que ferais-je de cachemires pour vivre et mourir dans ce sombre château ?

25 août.

Je sors de mon lit, ma chère amie ; j'y ai passé huit jours, et j'espérais bien ne m'en jamais relever : je vois que la vie est une si douloureuse chose ! Que devenir ici-bas ? On m'a remis vos lettres ; elles m'ont fait du bien; je vous aime tant ! Le duc est ici depuis ce matin ; je ne l'ai pas vu encore, puisque je ne quitte pas ma chambre. Il a prié monsieur son oncle de venir à Senoncourt ; nous partirons dès que je serai guérie. Ce voyage me déplaît, pourtant je m'y résigne; je suis maintenant si accoutumée aux contrariétés qu'elles me sont presque indifférentes. Je ne vous en dirai pas davantage, je craindrais de me fatiguer. Je vous préviendrai de mon départ.

1er septembre.

Nous partons ce soir ; le duc nous a précédés de deux jours. Je l'ai revu ; il me parle à peine. Il est distrait, préoccupé. Décidément l'absence de sa fiancée le rend très-malheureux. Elle viendra à Senoncourt, ainsi qu'Adolphe et toutes les hautes puissances de la Touraine. Mon père m'a prévenue qu'il ne serait nullement question des mariages dans cette réunion ; on désire les tenir secrets jusqu'au dernier moment. J'en ignore les raisons, et je ne les ai pas demandées; cela m'importe peu. J'ai seulement prié mon père de faire venir sa calèche. Il me serait impossible, dans l'état de santé où je suis, de supporter la berline fermée du chevalier. Nous irons seuls avec Augustine, mon père et moi. Il y a une douzaine de lieues d'ici ; nous arriverons à minuit.

Château de Senoncourt, 2 septembre.

Oh ! ma chère, quel paradis ! quelle admi-

rable terre, et qu'on serait heureux de vivre ici! Je n'ai jamais rien vu de semblable; Rémigny est une chaumière à côté de cela. Procédons par ordre, et écoutez tout ce qui m'est arrivé d'étrange depuis hier. Toute la route, de Marsay ici, mon père ne dit pas un mot; il lut tant qu'il y eut moyen d'y voir et dormit une fois que la nuit fut venue. J'eus donc le temps de réfléchir. Nous étions menés à quatre chevaux en d'Aumont; nous allions grand train. Vers les dix heures nous arrivâmes au bord de la Loire, et là un spectacle magique nous attendait. Nous vîmes d'abord une barque pavoisée avec une tente aux mille couleurs; des rameurs vêtus en matelots napolitains, les uns portant des torches, les autres tout prêts à faire partir la légère embarcation. En face de nous, de l'autre côté de la rivière, un château illuminé du haut en bas se réfléchissait dans l'eau et avait l'aspect d'un palais magique. Aussitôt que les voitures se montrèrent, le duc et plusieurs de ses convives vinrent au-devant de nous. Après m'avoir froidement saluée, il prit le bras de son oncle, le conduisit vers le yacht et nous engagea tous à y monter. Nous partîmes, et une

musique ravissante se fit entendre. La lune brillait ; le temps était superbe, seulement quelques éclairs étincelaient à l'horizon et se reflétaient dans ce beau miroir si calme sur lequel nous voguions doucement; c'était enchanteur ! Lorsque nous fûmes tout à fait en face du château, la barque demeura immobile, et bientôt un feu d'artifice partit comme une gerbe de flamme au milieu de cette admirable nuit. Je regardais; je sentis tout à coup une main serrer la mienne; mon cœur battit à briser ma poitrine. M'aimerait-il encore? me disais-je. Je me retournai; je n'avais près de moi que le chevalier appuyé sur sa canne et modérément satisfait de ce magique spectacle. Lorsque la dernière fusée fut éteinte, il murmura :

« Voilà bien de l'argent perdu ! n'est-il pas vrai, mademoiselle? et vous, qui êtes si raisonnable, vous devez être de mon avis. »

Il n'en est pas moins certain que rien n'était beau comme ce feu et cette harmonie sur ce majestueux fleuve. Mon exaltation était à son comble. Un regret poignant traversa mon cœur en songeant que, si je l'avais voulu, j'aurais été la reine de cette fête ; j'essuyai

furtivement une larme. Sera-ce la dernière que cette résolution me coûtera?

Nous quittâmes la barque devant des jardins en terrasse qui conduisent au château. C'est un bâtiment du temps de Louis XIII, construit avec toute l'élégance imaginable; les pierres en sont restées si blanches qu'on croirait qu'il date d'hier. Nous avons trouvé un souper servi dans une délicieuse salle à manger en stuc blanc. Vous auriez juré un repas des contes de fées; tout y était embaumé de fleurs. La musique continuait à se faire entendre dans le lointain, de manière à ne pas gêner les causeries. Vous savez combien mon père tient à la représentation, je suis accoutumée dès l'enfance à un grand luxe; eh bien! ma chère, je suis stupéfaite de ce que je vois ici; vous n'en avez pas d'idée. Et je ne finirais pas si je voulais vous dépeindre les beautés de cette maison. On se retira à une heure du matin. Mon appartement est ravissant; j'ai un boudoir, une chambre, un cabinet, un petit atelier et une serre à faire tourner la tête d'un botaniste. Tout cela est clair, parfumé, bleu, couleur de roses, entouré de mousseline; c'est un bijou! A dix heures du matin, des

trompes sonnèrent une *diane* un peu tardive, les échos la répétèrent; j'ouvris mes fenêtres, qui donnent sur un bosquet au milieu duquel se promène un ruisseau à cascades qui fait le plus joli bruit possible. Du boudoir on voit la Loire et les jardins de Sémiramis dont je vous ai parlé. On déjeuna à onze heures, après quoi des voitures se trouvèrent devant le château toutes prêtes pour la promenade.

« Mon oncle, dit le duc à M. de Saint-Géran, pour aujourd'hui seulement montez dans mon phaéton; je vous conduirai moi-même avec mademoiselle et monsieur son père. Ne me refusez pas le plaisir de vous montrer mon parc et les embellissements qu'on y a faits depuis que vous n'y êtes venu.

— Je vais voir ici l'anglomanie dans toute sa splendeur; mais je n'ai rien à vous refuser. Partons, mon cher duc. »

Nous partîmes dans un phaéton anglais traîné par deux chevaux bais qui valent plus de cinq mille francs pièce. Le chevalier critiqua tout, se plaignit du froid, du soleil, de l'ombre, me laissa à peine la faculté de regarder, et cependant j'en avais bien envie. Ce parc est superbe. Il y a un lac du double plus

grand que celui de Rémigny; des ruines, de vraies ruines d'abbaye dans l'endroit le plus sauvage; des fabriques du meilleur goût. On ne se lasse pas d'admirer. Madame de Lagny me parut un peu humiliée dans cette promenade d'être avec *tutti quanti*. Adolphe a l'air très-content et très-amoureux tout à la fois; il m'évite, je n'y comprends rien. En rentrant je remontai chez moi; je me disposais à rester seule un peu et à me recueillir lorsque mon père vint me dire que le chevalier me demandait; je le suivis. Quel ne fut pas mon effroi en apercevant le livre de ce misérable chevalier de Milly! Il fallait faire la lecture; le chevalier ne pouvait plus dormir sans cela, et son sommeil lui était nécessaire. Il s'éveilla un instant et me demanda quel bruit il entendait dans la cour. Je regardai; c'étaient de joyeux pèlerins qui partaient à cheval pour une course lointaine. Raoul aidait madame de Lagny à se placer en selle, ils semblaient aussi heureux l'un que l'autre; je restai seule avec le chevalier. Ce soir ils ont dansé pendant que je faisais le piquet du chevalier. Toujours le chevalier! j'ai mis là une grande occupation dans ma vie!

8 septembre.

Que je voudrais être loin d'ici! Quelle journée je viens de passer, et quand donc cette épreuve finira-t-elle? Tous les étrangers sont partis, hors madame de Lagny, qui n'est d'ailleurs plus une étrangère. N'est-il pas bien singulier qu'elle reste ainsi chez un jeune homme? Car il a beau être duc, il n'a, hélas! que vingt-huit ans, pas davantage. Ils courent les bois du matin au soir avec Adolphe; mon père se retire dans sa chambre, de sorte que je reste en tête à tête. Je suis très-souffrante; je mourrai jeune comme ma mère, tant mieux!...

10 septembre.

Je suffoque, ma bonne amie, et je viens à vous. A qui pourrais-je me plaindre? qui m'écouterait si ce n'est vous? Mon Dieu! mon Dieu! c'est fini, la goutte fait déborder le vase. Je ne puis plus supporter cette exis-

tence, et cependant je l'adopte pour jamais; je l'ai promis, et je l'ai promis avec joie, parce que j'espère que cela me tuera. Je me suis levée ce matin avec le cœur si gros que je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Pendant le déjeuner il arriva un exprès d'un château des environs; on nous invitait à un bal impromptu pour ce soir; on accepta par acclamation. Je me sentis toute joyeuse à l'idée de quitter un instant ma chaîne et de me retrouver au milieu des plaisirs de mon âge.

« De sorte que vous allez tous partir, dit le chevalier. J'ai justement un accès de goutte; il me sera impossible de vous accompagner. C'est bien triste à mon âge! cela me donne envie de me marier; car enfin, *si j'avais une femme*, elle ne m'abandonnerait certainement pas, et je trouverais avec qui faire mon piquet, le bal de mes soixante-dix ans. »

Je compris où cela portait, je me sentis trembler d'émotion; mon père me regardait, le duc n'écoutait seulement pas et causait avec madame de Lagny. Cette froideur me navra; tout me devint indifférent, le bal comme le reste.

« Je resterai près de vous, monsieur, mur-

murmurai-je tout bas; vous ne serez point abandonné.

— Merci, mademoiselle; vous ferez là une belle œuvre; l'avenir et Dieu vous en tiendront compte. »

Il me fut impossible de manger ni de parler tout le temps qu'on demeura à table et je m'échappai dès que je le pus pour venir chez moi. Mon père m'y suivit; il me demanda avec intérêt si j'étais malade, si quelque chose me déplaisait, si je ne désirais pas retourner à Marsay ou à Rémigny.

« Je ferai ce qui vous plaira, mon enfant; il m'est trop cruel de vous voir souffrir. Oh! si je pouvais parler! Ayez confiance, tout finira bien. Ne croyez-vous pas que votre père veille sur vous? »

Je remerciai mon père en pleurant; je l'assurai que je n'avais rien, que je désirais seulement être dispensée de la lecture pour aujourd'hui. Il me promit qu'on me laisserait tranquille, qu'on n'exigerait rien de moi, et me pria en grâce de ne pas détester le chevalier de Saint-Géran, parce que c'était le plus brave homme du monde, dont l'intention n'était nullement de m'affliger; puis il

sortit en me recommandant de nouveau d'avoir bon courage.

Je restais comme une idiote, étendue sur un canapé de satin bleu où je m'étais jetée. Je vous jure que je n'avais pas une idée dans la tête, pas une pensée au cœur. Cet état m'effraye d'autant plus que j'y tombe souvent et que je crains de devenir folle. La cloche du dîner ne me tira pas de mon apathie; on vint m'avertir deux fois qu'on était servi sans que je songeasse à remuer. Augustine, envoyée en troisième ambassadeur, fut très-humiliée de ce que j'avais encore mon peignoir du matin. Je la repoussai durement, ce dont elle fut bien étonnée, la pauvre fille ! et je descendis sans seulement me regarder au miroir. Que m'importe d'être jolie?

A mon aspect tous les convives se mirent à parler bas ; ils avaient l'air plus consternés que moi. Le duc, qui causait avec madame de Lagny, se leva à moitié, je ne sais pourquoi faire.

« N'y allez pas, s'écria-t-elle, vous perdriez tout ! »

Probablement elle craignait qu'il ne se montrât trop aimable. Je hais cette femme

de toute l'amitié qu'elle m'inspirait autrefois. On parla beaucoup du bal du soir; la baronne raconta comment elle avait passé la journée à se garnir une robe avec des dahlias naturels. Chacun se récria sur son bon goût; je vous proteste qu'elle ne recula devant aucun compliment. Elle nous quitta au dessert pour aller faire cette magnifique toilette, et, Dieu merci, elle y mit le temps! Quand elle parut, les voitures étaient avancées; Raoul la regarda d'un air de bonheur tel, qu'il m'ouvrit les yeux. Ma chère amie, faut-il vous le dire? je sentis à ma jalousie que je l'aimais encore. Mon pauvre cœur était si gonflé que sans rien écouter davantage je vins me renfermer ici. Je comprends maintenant que j'ai fait mon malheur, je comprends combien les principes que vous m'avez donnés étaient faux. Dieu me garde de vous le reprocher; vous avez cru bien faire, vous vouliez que votre expérience servît à votre élève, expérience bien funeste pour toutes deux, hélas! Maintenant me voilà liée pour ma vie à un vieillard qui n'a pas un de mes goûts, qui ne sent et ne voit rien comme moi; j'accepte cet avenir : puisque je ne puis être à *lui*, que m'importe à qui l'on me don-

nera? Au moins rien ne m'empêchera de l'aimer! Vous le voyez, ma chère, je suis bien malade; ayez pitié de moi et surtout gardez-vous de trahir le secret que je vous confie; si mon père, si le chevalier savaient combien mes idées sont changées, ils changeraient aussi leurs projets et je ne veux pas qu'ils les changent. Ces projets sont la seule consolation qui me reste.

15 septembre.

J'ai horriblement pris sur moi; depuis que je ne vous ai écrit, ma bonne amie, je me suis martyrisé le cœur; j'ai eu chaque jour, chaque heure, de nouveaux combats à supporter. Le dernier de tous a eu lieu ce matin; maintenant mon sort est fixé, il n'y a plus à revenir; je me marie le 9 octobre, et le même jour le duc de Senoncourt épouse madame de Lagny. Je ne sais pas si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout, mais je crois bien que je n'irai pas plus loin.

« Vous m'avez laissé seul hier, mademoiselle, me dit le chevalier quand nous nous

sommes retrouvés à l'heure du déjeuner.

— J'étais souffrante, monsieur; je me suis couchée à huit heures.

— Dites-moi, mon enfant, causons un peu sérieusement : n'est-ce pas aujourd'hui que finissent nos six semaines ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! que dites-vous de notre épreuve?

— Ma résolution est toujours la même.

— C'est-à-dire que vous consentez à m'épouser ?

— Oui... monsieur.

— Je puis en prévenir le marquis?

— Oui, monsieur.

— Nous aurons une double noce alors. Mon neveu vient de m'annoncer qu'il faisait décidément madame de Lagny duchesse de Senoncourt. Vous ne vous y opposez pas?

— Non certainement, monsieur.

— Voulez-vous que la cérémonie ait lieu à Rémigny ou à Marsay?

— A Rémigny, monsieur; c'est là qu'est le tombeau de ma mère.

— A Rémigny, soit. Encore une question, Berthe, et répondez-moi comme si vous par-

liez à Dieu. Est-ce de bonne volonté, sans arrière-pensée, que vous consentez à être ma femme?

— Je vous le jure, monsieur; c'est de bonne volonté, et sans arrière-pensée.

— Je vous remercie, ma fille, et ne craignez pas, vous serez heureuse. »

Pour la première fois il m'embrassa. Lorsque je sentis ses lèvres toucher mon front, je fus prête à me trouver mal. Il me sembla que ce baiser scellait le malheur de ma vie.

Viendrez-vous à cette triste union, ma chère? Je l'espère et je le désire. Votre tâche de mère n'est pas finie; je compte sur vous pour me soutenir dans cette dernière épreuve. Après, Dieu aura pitié de moi!

Château de Rémigny, 20 septembre.

Vous ne pouvez pas venir, ma bonne amie, vous êtes trop occupée, et votre fils demande tous vos instants. Je n'ai rien à dire à cela; votre fils est votre fils, et moi je n'ai plus de mère. Tout se prépare ici pour des fêtes superbes. On a invité, je crois, la province en-

tière; je ne me mêle de rien, c'est déjà bien assez d'essayer mes robes. Mon père veut, prétend-il, me faire une surprise; il me cache toutes les pièces de mon trousseau. Je n'y tiens guère. Ce qui m'étonne, c'est la tranquillité d'Adolphe; il reste à Lagny, assiste à tous les préparatifs, se montre même disposé à assister au mariage, et il m'écrivait tranquillement hier :

« Ma cousine, vous serez contente, je vous assure. Madame de Lagny s'occupe de votre corbeille et de la sienne. Vous aurez des magnificences de duchesse. »

Et pas un mot de regret, pas un souvenir de cet amour auquel il tenait tant ! Les hommes sont bien inconcevables ! Je me sens toujours si triste et si maussade que je ne sais vraiment pas pourquoi je vous écris. On signe les contrats le 1er octobre.

29 septembre.

Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Le duc de Senoncourt est ici depuis la nuit dernière. Lorsque tout le monde a été réuni au

salon, il s'est approché de moi, a sorti de sa poche un petit écrin marqué d'un R et d'un S, avec la couronne ducale.

« Mademoiselle, a-t-il dit d'une voix tremblante d'émotion, voici un brillant qui vient de ma mère ; c'est un bijou de famille, il a servi d'anneau de fiançailles à toutes mes aïeules ; veuillez l'accepter, en vous rappelant que vous avez réclamé mon amitié pour vous. Croyez-le bien, mademoiselle, vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi, et l'avenir vous le prouvera, j'espère. »

Il m'a baisé la main, je l'ai salué en silence. La bague est magnifique; c'est un diamant de dix mille francs. Puisqu'il a servi d'anneau à ses aïeules, pourquoi ne l'a-t-il pas donné à sa femme? Je n'ai pas osé le demander, mais cela m'intrigue fort. Adolphe m'a embrassée deux fois en arrivant.

« Pauvre Adolphe ! ai-je dit tout bas.

— Pas si à plaindre, m'a-t-il répondu. Vous verrez ! »

Je n'y conçois rien du tout. En attendant, c'est après-demain qu'on signe ces deux contrats. Quel malheur de ne pas y voir votre nom !

1er octobre.

Ma bonne amie, que je vous embrasse! Je suis folle, je suis heureuse, je ne sais ce que je dis. Dieu est bon! je l'aime, je vous aime, j'aime tout le monde! Oh! je vous en prie, ne vous impatientez pas; écoutez-moi, vous saurez tout; mais pardonnez si je déraisonne, si mon récit n'a pas le sens commun. Et d'abord, ma mère, bénissez-moi; il me faut votre bénédiction pour être tout à fait la plus joyeuse des créatures. Maintenant, embrassez-moi encore et m'y voilà!

Imaginez-vous que j'ai pleuré toute la nuit, que je me suis levée triste et malheureuse. Comment donc est-on malheureux? On m'a habillée, on m'a mis une belle robe de mousseline de l'Inde, garnie d'Angleterre; on m'a mis des rubans dans les cheveux. J'étais jolie; cela m'était bien égal; je ne me suis seulement pas regardée au miroir. Quelle indifférence! est-ce que je n'avais pas besoin d'être jolie? n'allais-je pas signer mon contrat de mariage? En attendant, je ne m'en suis pas

moins trouvée mal au moment de descendre. J'ai demandé ma boîte à vinaigre; Augustine m'a présenté un écrin marqué toujours d'un R et d'un S, avec cette couronne ducale qui me poursuivait comme un spectre. J'ai trouvé dedans le plus joli bijou du monde, garni de rubis, puis ce bel écusson des Senoncourt à côté du mien; je ne l'ai pas plus regardé que mon visage. Adolphe est venu me chercher, non pas en costume *de désespoir*, mais en habit et en gants jaunes de fiancé, gai comme dans *notre jeunesse*, et me riant au nez parce que j'étais pâle. Certainement, s'il ne m'avait pas soutenue, je serais tombée en entrant dans ce grand salon, si imposant par les gens qui s'y trouvaient. D'abord, près de la cheminée, mon père, grave et sérieux; le chevalier, dont le bon visage formait un joyeux contraste avec ses vêtements noirs et le grand cordon de son ordre; Raoul, pâle comme moi, ému comme moi, appuyé sur la cheminée; enfin madame de Lagny, éblouissante de parure et de beauté; puis le notaire, l'abbé de Galais qui semblait se moquer de moi, les témoins. C'était tout. Oh! j'oublie Flore et madame Auguin, qui se tenaient respectueusement

dans un coin, l'une portant l'autre. Je me mourais, ma chère.

Au milieu de l'appartement il y avait deux tables, une chargée de papiers, d'encriers, de plumes, de tout l'attirail de circonstance, et l'autre couverte de châles, de pierreries, de dentelles, de fleurs, de toutes ces jolies choses qu'on donne aux mariées, et qui les rendent si gaies, quand elles ne sont pas tristes comme je l'étais ce matin. Le chevalier s'avança vers moi et me conduisit à un fauteuil. Je saluai tout le monde; Raoul me le rendit si gauchement que je le remarquai malgré ma préoccupation : il a si peu l'habitude d'être gauche!

« Asseyez-vous, mon enfant, me dit le chevalier, et écoutez-moi. Nous sommes ici une douzaine de coupables auxquels vous devez votre indulgence et votre pardon. Il faut leur rendre justice, ils ont tous joué leurs rôles à merveille, jusqu'à Flore, à qui personne n'avait ordonné de vous détester, et qui l'a fait de son propre mouvement. Je suis arrivé ici le jour où mon cher neveu, que voilà, venait d'être refusé par vous et ne parlait de rien moins que d'aller se jeter à la rivière. Je lui ai fait expliquer les raisons de ce refus, et,

grâce à ma vieille expérience, j'ai compris qu'il m'était possible de réparer tout cela. Je me suis chargé de vous ôter vos folles idées, de vous dégoûter pour jamais des vieillards, et de vous apprendre qu'il fallait, avant tout, croire aux vieilles chansons et aux vieux proverbes; cela vaut mieux que les vieux maris. Or, il y a bien soixante ans que l'on chante :

Il faut des époux assortis.

« Eh bien! que dites-vous de cela? Avez-vous été bien malheureuse? avez-vous bien pleuré cet ingrat qui se mourait d'amour pour vous? avez-vous bien maudit cette pauvre baronne, qui s'est dévouée jusqu'à faire enrager son amant et à se laisser faire la cour par le plus joli garçon de la province? Et moi! m'avez-vous traité de vieux fou, de radoteur, de grognon? suis-je enfin à vos yeux un oncle de comédie! Nous savons tout cela, car vos confidences innocentes ont été violées. Ce crime est impardonnable, et vous allez nous gronder! Allons, répondez-moi; vous voyez que M. le duc attend votre consentement, que le notaire attend votre signature, et que moi,

ma chère nièce, je compte sur vos remercîments. »

Je pleurais encore, ma bonne, mais quelle différence ! J'ai tendu ma main à Raoul, qui a glissé à mon doigt le bel anneau de sa mère. Le chevalier m'a embrassée, mon père m'a embrassée, puis la baronne, puis Adolphe, qui m'a demandé comment je l'avais cru assez stupide pour céder sa chère fiancée à un autre. Enfin, vous n'avez pas d'idée de cette confusion; tout ce monde avait la tête tournée. On a signé sans savoir ce qu'on faisait, et, malgré mes beaux serments, me voilà devenue duchesse de Senoncourt. C'est cependant joli d'être duchesse, et je dois vous avouer, puisque je suis dans un moment de franchise, que, lorsque je disais le contraire, je n'en pensais pas un mot. Et si vous saviez quelle corbeille ! Raoul m'a promis qu'on nous donnerait pour nous seuls une fête sur l'eau, comme celle où j'ai tant pleuré. N'êtes-vous pas bien contente ! Je vous quitte; mon père m'appelle, et M. le duc de Senoncourt, mon féal époux et seigneur, m'attend pour monter à cheval.

5 octobre.

Je vous écris dix lignes exprès pour vous dire que la comtesse de Mantries, son fils et l'abbé de Galais sont arrivés ce matin, accompagnés de madame de Jaucourt. Vous n'avez jamais vu de pareilles figures ! Madame de Mantries m'a annoncé le mariage de son fils avec une *héritière de quinze cent mille francs*, et madame de Jaucourt m'a emmenée dans un coin pour me rappeler sa recommandation au sujet de la place près de madame la Dauphine, en ajoutant que la mort de Sa Majesté, en lui donnant ce titre, rendait très-convenable pour une duchesse une position quelconque dans sa maison.

« C'est cependant bien désagréable pour vous de vous marier au milieu d'un deuil, et je pense que M. de Senoncourt a fait les démarches nécessaires pour que les choses se passent convenablement. Ces permissions ne se refusaient pas autrefois aux grands seigneurs. »

Au fait, j'avais oublié de vous dire qu'il

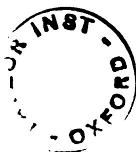
n'y aurait pas de fête, à cause de la mort de Louis XVIII, et que Sa Majesté Charles X avait daigné répondre qu'il verrait notre mariage avec plaisir.

9 octobre.

Nous sortons de l'autel, mon amie. Je suis mariée, et ma première pensée est pour vous qui m'avez servi de mère et à qui je dois tout, après Dieu. Je viens vous faire mes adieux de jeune fille; d'aujourd'hui ma vie sérieuse va commencer. Continuez-moi vos bons conseils, aimez-moi toujours, et croyez que ma nouvelle position ne changera pas mon cœur. La cérémonie a été des plus touchantes; mon père était aux anges, son *rêve des Mille et une Nuits est réalisé*. L'abbé m'a demandé pardon avec une mine si comique qu'il n'y avait pas moyen de tenir son sérieux; le chevalier m'a encore embrassée, depuis hier c'est la vingtième fois au moins, puis il m'a dit :

« Ma chère enfant, vous avez un beau et bon mari, une grande fortune, une superbe

position; quand vous irez à la cour on vous donnera votre tabouret héréditaire. Croyez-moi, cela vaut mieux que le vieux fauteuil de Flore et le chevalier de Malte.



ANDRÉ.

ANDRÉ.

J'avais quitté Paris à la fin de 86; je m'étais réfugiée en Auvergne, au château de Mareuil, dans le cœur des montagnes, fort près du Mont-d'Or. Nous commencions à avoir peur, et avant de nous envoler tout à fait nous essayions nos ailes. Ce pays d'Auvergne ne ressemble à aucun autre que j'aie connu, ni en France, ni à l'émigration; il est fort loin des descriptions romanesques qu'on en a faites. Cette Limagne tant chantée, tant rimée, n'est qu'une grande pleine bien plate,

bien unie, qui ne diffère de la Beauce que parce qu'elle est entourée de montagnes et que les champs de blé y sont un peu diversifiés par quelques ruisseaux et quelques oasis de verdure. Les habitants appellent cette vallée *le Marais*. Il y a là-dessus mille traditions, mille rêveries d'antiquaires et de géologues qui font remonter au déluge l'affaissement de cette partie de la contrée. A les entendre, la Limagne était un lac immense, une sorte de mer, et pour preuve ils montrent des ossements de poissons et des coquillages fossiles déterrés par je ne sais quel savant, dans je ne sais quel coin de leur marais. Je dirai en passant que cette idée du lac antédiluvien se retrouve dans tous les pays montueux; je l'ai entendu discuter très-sérieusement en Alsace, en Souabe, dans quelques parties de la Suisse, et j'ai revu les mêmes coquillages et les mêmes ossements éternellement apportés à l'appui de ces chimères.

Les montagnes qui entourent le Marais, du côté de la Basse-Auvergne, se distinguent sous le nom de chaîne *des Puys*. Je ne saurais mieux rendre l'image qu'elles présentent

que par celle d'un jeu de quilles irrégulièrement placées. Toutes sont de forme conique, plus ou moins élevées; elles ne se touchent pas, et leur pente est semée d'une herbe très-fine, de bruyères et de quelques buissons. Plusieurs d'entre elles, telles que le Puy-de-Pariou, renferment un volcan éteint, dont le cratère, garni de pierres carboniques, de laves séchées, se distingue parfaitement. Le Puy-de-Dôme, le roi et l'orgueil de la contrée, élève sa tête chauve au-dessus de tous les autres ; il présente les mêmes caractères, à cela près du volcan. Si le temps n'est pas parfaitement calme, sa cime s'entoure de nuées ; c'est de là que partent ces orages affreux qui dévastent souvent les campagnes environnantes. Pourtant cette montagne est *adorée* par les Auvergnats ; ils ne souffrent point qu'on l'attaque; ils la regardent avec amour et l'appellent familièrement, sans autre titre, *la Montagne*.

Les environs du Mont-d'Or, où est situé mon château de Mareuil, sont bien plus pittoresques et parlent davantage à l'imagination. Là les montagnes se lient les unes aux autres; de beaux sapins les couvrent en par-

tie; des lacs, des cascades, des ruines se rencontrent fréquemment. Mareuil est un vieux manoir du temps de Louis IX; il a conservé son extérieur gothique; il n'y manque pas un créneau. Ses murs, en pierres taillées à pointes de diamant, sont aussi solides que le premier jour; le toit pointu qui le surmonte date évidemment du siècle de François Ier, comme l'indiquent les cheminées à écussons de briques qu'on a élevés au-dessus. La flatterie de mon aïeul pour le grand roi a amené à Mareuil Le Nôtre, avec ses allées droites et ses jets d'eau; il a fait du parc un petit Versailles, tout en respectant néanmoins les beaux arbres qui entourent le château, et surtout un chêne qu'on prétend avoir quinze pieds de tour. Les appartements ont été entièrement remeublés au mariage de mon père, et ils sont aujourd'hui tels qu'ils étaient alors. Ainsi vous verriez dans le salon un meuble de damas cramoisi à bois dorés, sculptés d'une admirable manière. Les pieds contournés des consoles portent des marbres chargés de chinoiseries, de porcelaines de Sèvres, de Saxe, de verreries de Bohême, de pendules à personnages. Les murs tapissés des Gobelins, les

tableaux de Boucher, le portrait de ma mère en Diane chasseresse, avec un panier de trois aunes, un chignon poudré et un croissant de diamant au milieu ; le mien peint par Greuze, qui est bien la plus ravissante chose que je connaisse ; je suis assise sur l'herbe à côté d'un gros chien dont les regards ne me quittent pas ; j'ai pour tout vêtement une chemise garnie de dentelles fort tombante des épaules. Une de mes mules rouges a roulé loin de moi ; je suis fort occupée à remettre l'autre avec cette gravité d'enfant bien plus gaie que leur gaieté même ; c'est une délicieuse composition. La chapelle est un vrai bijou ; on dirait le boudoir de madame de Pompadour, sans l'autel et le tabernacle. La statue de la Vierge ressemble exactement à une poupée de modes de 1756 ; les cassolettes, en bronze doré, sont soutenues par des Amours ; les chaises ont pour dossier des branches d'acanthe ; le bénitier présente la forme d'une tulipe entourée de sa tige. Je n'ai jamais compris comment la Révolution avait respecté tout cela.

Ma mère fut mariée quatorze ans avant ma naissance, et mon père se désespérant de ne

point avoir d'héritier, elle fit un vœu qui ne pouvait être que celui d'une mère. Elle chargea le curé d'enregistrer sur les livres de la paroisse que, si Dieu lui accordait un fils, tous les ans, le jour de Noël, on amènerait à la messe de minuit les douze enfants les plus pauvres nés dans l'année, que là il leur serait donné à tous un trousseau et une somme d'argent suffisànte pour leur former plus tard un établissement. La châtelaine de Mareuil devait être leur marraine et assister en personne à cette cérémonie, à moins d'impossibilité. Le ciel écouta ses prières et les exauça en partie; je vins au monde, mais, hélas! ma pauvre mère mourut deux ans après. Mon père, dans sa douleur, habilla de deuil les petits innocents, et depuis lors on a conservé l'habitude de les vêtir ainsi.

Nous avions quitté Mareuil après notre malheur, je n'y étais jamais revenue; c'était donc pour la première fois que, le jour de Noël 86, je voyais l'accomplissement du vœu de ma mère. Cette solennité me laissa une tristesse mortelle dans le cœur; rien de plus touchant et de plus douloureux à la fois. En entrant dans l'église je reçus tous les hon-

neurs qu'on rendait alors à la *Dame du lieu;* le curé et les notables me conduisirent à mon banc seigneurial, précédés de deux suisses à ma livrée et d'un cortége de mes paysans. Après avoir prié du fond de mon âme pour mes parents dont la tendresse avait fondé cette cérémonie, je jetai les yeux autour de moi.

L'église de Notre-Dame d'O... est à une lieue et demie de Mareuil; les chemins qui y conduisent étaient si mauvais alors qu'on ne pouvait y arriver qu'avec des bœufs. On attela donc quatre bœufs à mon lourd carrosse; des laquais montèrent derrière une torche à la main; quelques gardes-chasse nous suivirent armés de leur fusil, et nous nous mîmes en route, non sans quelque frayeur de la part des femmes qui m'accompagnaient.

Cette vieille église, la plus ancienne de toute l'Auvergne, remonte aux premiers chrétiens des Gaules; elle est construite dans le style byzantin, et ses voûtes noircies ont vu bien des générations. Le crypte, où chapelle souterraine qui s'étend au-dessous, renferme les tombeaux de ma famille. Une image de la Vierge est le but de nombreux pèlerina-

ges, et on lui attribue plusieurs miracles qui redoublent la foi dans son intercession.

La nuit de Noël le temple brillait des feux de mille cierges; des lustres de cristal envoyés du château reflétaient l'éclat des bougies. Près de l'autel où le vieux curé allait chanter les hymnes de la nativité, les douze jeunes femmes se tenaient à genoux, portant sur leurs bras leurs jeunes enfants vêtus de noir. Quelquefois un vagissement se faisait entendre; alors on entendait aussi de ces douces paroles maternelles qui apaisent nos premiers cris et essuient plus tard nos larmes de douleur; ce contraste de la joie qui m'entourait, avec la couleur lugubre qui couvrait mes petits protégés, me représenta toute ma vie : une heureuse enfance, quelques jours de bonheur, et puis un deuil éternel, un isolement sans espoir.

Le moment arriva où je devais porter aux fonts baptismaux ces enfants pour qui j'allais répondre devant Dieu; ils étaient ondoyés dès leur naissance. Un pauvre jeune homme, mort depuis, d'une manière bien cruelle, Armand de Noillé, me servait de *compère;* nous nommâmes nos douze *filleux* d'un nom

différent, précédé toujours de celui de Marie, porté par ma mère et par la mère de toutes les mères. Parmi ces petits garçons, il y en avait un dont la charmante figure m'intéressa vivement. La femme qui le portait n'était plus jeune, et lorsque je l'interrogeai elle me répondit en pleurant :

« Hélas! madame la marquise, je suis son aïeule ; sa mère, ma pauvre fille, se meurt!

— Il sera donc orphelin comme moi! » pensai-je.

Et dès lors j'adoptai dans mon cœur ce petit être que nous avions appelé Marie-Armand.

Il était fort tard quand je retournai au château; notre marche nocturne au milieu du silence de nos montagnes, le pas traînant des bœufs, la lumière presque funèbre des torches, tout cela me pénétra, ainsi que je l'ai dit, d'une tristesse invincible. Je ne dormis pas, et il me sembla voir ma mère entr'ouvrir mon rideau en me disant :

« Ma fille orpheline, prends pitié de l'orphelin! »

Le lendemain fut un jour d'hiver glacial et sombre; la neige tomba si forte que, voulant

aller aux vêpres à O..., je fus obligée d'envoyer en avant des hommes de corvée pour me tracer un chemin. Je n'aurais pas manqué l'office, car j'avais aussi le projet de revoir Marie-Armand, de me faire conduire près de sa mère, si elle existait encore, ou d'emporter mon filleul si elle avait déjà succombé.

Le curé se récria, lorsque je lui demandai de m'accompagner dans cette visite; elle était devenue impossible, la neige tombée depuis le matin avait rendu impraticable le chemin qui conduisait à la chaumière de mes protégés, enfin il refusa de me laisser engager dans une entreprise aussi périlleuse. J'insistai, car je voulais fortement. Mon imagination, frappée des songes de la nuit, me représentait ces pauvres malheureux succombant au froid et à la faim. Je n'écoutai rien, j'appelai mes gens; je leur ordonnai de marcher avec moi, et je commençai à gravir la montagne, appuyée sur le bras d'Armand, dont l'intarissable gaieté ne se démentit pas une minute.

« Mon Dieu! madame la marquise, disait le curé qui s'était enfin décidé à m'accompa-

gner, vous allez voir une profonde misère, et une grande douleur.

— Quels sont ces malheureux, monsieur le curé? répliqua Armand; pourquoi sont-ils si à plaindre? Leur indigence est donc bien affreuse?

— Oui, monsieur, et d'autant plus qu'ils ont été accoutumés à l'aisance. La mère de Marie-Armand est la fille d'un riche fermier du Marais; si vous l'aviez vue il y a deux ans, rien n'était beau comme elle. Elle vint visiter sa tante au village d'O..., en même temps le fils du bailli de madame la marquise était en vacances chez moi. Pauvre André! il était bien beau aussi, ajouta le vieillard en essuyant une larme, il était beau, il était savant. Son père voulait qu'il fût d'Église, et qu'un jour il devînt chapelain du château, ou curé du village. Il avait étudié au séminaire de Clermont; mais quand il eut vu Madeleine, il ne songea plus qu'à elle. En vain le bailli et moi nous fîmes tous nos efforts pour le ramener à sa première vocation; il nous repoussa; le bailli le menaça de le déshériter, de le maudire, il n'écouta rien. De son côté, Madeleine luttait avec sa famille,

qui lui destinait un riche parti. Les pauvres enfants ! ils s'aimaient d'une manière si folle qu'ils s'enfuirent ensemble. Un prêtre d'une paroisse éloignée les maria, lorsqu'ils eurent fait les sommations de rigueur, et ils revinrent après s'établir heureux et réunis dans la chaumière où nous allons les retrouver si à plaindre. Moi, madame la marquise, le mal étant fait, je pardonnai ; je suppliai le bailli de faire comme moi, tout fut inutile. J'allais exprès à Aigue-Perse, où demeurait le père de Madeleine ; je ne réussis pas mieux. Sa mère me glissa, en pleurant, une vingtaine d'écus dans la main, et me suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put me voir. Je revins ici découragé, au petit pas de mon cheval, la tête baissée, si bien que les enfants du village se disaient en me regardant venir :

« Monsieur le curé est aussi triste que si le feu avait pris à *la bonne Vierge.* »

« André m'écouta sans répondre; il essuya les larmes de Madeleine et me remercia de mes soins. Il se mit à travailler à la terre; inhabile à ce métier, il ne gagna rien. Il se proposa alors comme adjoint au maître d'é-

cole; celui-ci eut peur du bailli, il le refusa. Je lui donnai un misérable emploi de chantre, à lui appelé à officier à ma place. Eh bien! souvent, madame, j'entendais sa voix tremblante de larmes quand il entonnait un hymne de réjouissance. Cela me fendait le cœur.

» Le bailli tomba malade ; je courus au chevet de son lit, et au nom du Dieu de paix je lui prêchai le pardon.

» Curé, me répondit-il, je pardonne à mon fils; je consens à le voir, mais il faut qu'il soit puni pour avoir désobéi à son père : c'est la loi de Dieu. J'ai donné sa part d'héritage à sa sœur; il n'aura rien de moi, et cette disposition est inattaquable. Peut-être aurais-je dû la faire moins rigoureuse, maintenant il n'est plus temps ; c'est en mariant ma fille que j'ai disposé ainsi de ma fortune. Qu'il vienne pourtant; il apprendra de ma bouche que j'excuse sa faute, que je le bénis; cela lui donnera du courage. C'est tout ce que je puis faire.

» J'allai chercher André, il me suivit avec Madeleine; tous les deux se mirent à genoux près du bailli.

» Mon père! s'écria le malheureux jeune

homme, ayez pitié de nous! Nous n'avons plus de pain et ma femme est grosse!

» Le bailli me fit signe de répondre. Qu'avais-je à dire! Je cherchai à pallier la faute des enfants, à adoucir la colère du père, à leur faire entendre à tous que les malheurs passés trouveraient leur consolation dans l'avenir. Je voyais que le bailli se repentait de sa précipitation, et qu'une fausse honte l'empêchait seule de revenir. Il me comprit, il ouvrit ses bras, ses enfants s'y précipitèrent.

» Hélas! dit-il, je vous bénis! c'est tout ce que je puis pour vous. Il ne me reste rien; j'ai tout donné à votre sœur.

» André ne versa pas une larme; il me regarda d'un air qui me fit peur. J'emmenai Madeleine; lui il veilla le bailli. Le lendemain nous trouvâmes le père mort et le fils fou. Depuis, Madeleine est accouchée; sa mère est venue, malgré tout, la soigner; elle et le pauvre enfant, et l'infortuné pour qui la mort serait un bienfait, ils vivent tous là-haut. Leur misère est déchirante. Oh! madame la marquise, pourquoi ne m'avoir point écouté? Vous ne supporterez pas ce que vous allez voir! »

Nous approchions du *Buron;* ainsi se nom-

ment les châlets de ces montagnes ; le curé entr'ouvrit la porte, et l'odeur qui s'exhala de cette espèce de tombeau faillit me suffoquer. Sur un lit de paille était étendue une jeune femme d'une admirable beauté ; ses souffrances et l'approche de la mort ne l'avaient pas défigurée. A côté d'elle son enfant dormait enveloppé dans les langes que je lui avais donnés la veille. Près du foyer vide, l'aïeule attisait un reste de charbon. De l'autre côté de la chambre, un homme de vingt-quatre ans environ, ses cheveux noirs tombant sur ses épaules, ses vêtements en lambeaux, regardait stupidement autour de lui; il grelottait, et ses lèvres bleues se serraient l'une contre l'autre; ses traits, d'une régularité parfaite, n'offraient plus aucune expression. Hélas ! quel spectacle !

A mon aspect l'aïeule se leva; elle vint au-devant de moi, et, sans parler, elle me montra du geste les murailles à jour du buron et le feu qui s'éteignait malgré tous ses efforts. La jeune femme se plaignit, nous l'entourâmes. Nous nous étions munis de quelques cordiaux, mes gens jetèrent dans la cheminée des fagots qu'ils avaient montés; alors le

fou se leva de sa place et vint auprès du feu. Il rejeta ses cheveux en arrière, sourit d'un sourire presque raisonnable et commença à voix basse une chanson. Jamais je n'ai rien entendu qui m'ait autant impressionnée.

« Écoutez, me dit le curé, les vers sont de lui. »

A mesure qu'il chantait il élevait la voix; sa physionomie s'animait; il simulait le geste de bercer un enfant et semblait le regarder avec une expression de bonheur qui déchirait l'âme.

« Voilà son unique occupation, nous dit le curé ; l'idée de ne pouvoir nourrir son enfant lui a fait perdre la raison, et c'est à lui seul qu'il pense dans sa folie, si toutefois il pense ! »

La jeune femme allait de plus en plus mal; elle avait perdu connaissance. Je ne m'y trompai point, et je demandai au bon prêtre de l'assister de ses prières. Nous nous mîmes tous à genoux autour de ce lit de mort; le silence n'était interrompu que par la voix du curé qui récitait les Psaumes de la Pénitence, et puis cette chanson du fou qui continuait toujours ! Mon âme était glacée.

M. de Noillé s'approcha de moi, me releva et me fit sortir de la cabane, sans que je susse presque ce que je faisais.

« Hâtons-nous, madame ; la nuit arrive à grands pas, nous nous perdrions dans ces montagnes toutes blanches. »

Lui aussi était ému. Pauvre jeune homme ! lui aussi il aimait une femme belle comme Madeleine ! Hélas ! ce fut elle qui le pleura ; six mois après il fut tué en duel.

Ce spectacle m'avait causé une telle impression que je demeurai quelques jours fort souffrante. Le mois de janvier arriva, et avec lui un froid épouvantable. Madeleine était morte, sa mère prenait soin de Marie-Armand et d'André. Je conservais un vif désir de les revoir; un matin, par une belle gelée, j'emmenai mon valet de chambre avec moi, et je me dirigeai à pied par des sentiers vers O....

Ces montagnes, lorsqu'elles sont couvertes de neige, offrent au soleil un aspect magique; elles ressemblent à des miroirs ; n'étant coupées par aucune aspérité, l'illusion est complète. Il est fort difficile de marcher dans ces chemins tracés à peine ; on m'avait donné la chaussure des montagnards, une sorte de pa-

tins en bois avec lesquels ils courent aussi adroitement que sur le gazon. Plus j'approchais d'O..., plus les difficultés augmentaient; la vallée devenait profonde, les pentes escarpées. Déjà le buron m'apparaissait avec son toit plat et sa cheminée en entonnoir. Le silence le plus profond régnait à l'entour, lorsque la porte s'ouvrit; le fou en sortit portant dans ses bras une petite caisse de bois blanc dont la destination n'était que trop facile à deviner; il prenait toutes les précautions imaginables pour que le mouvement fût le plus doux possible; il souriait et il chantait! Derrière lui la vieille femme toute en pleurs marchait la tête basse. En m'apercevant, elle vint à moi.

« Eh bien! madame la marquise, mon cher petit, le voilà. Son père l'a tué!

— Son père l'a tué! m'écriai-je; je le prévoyais. Pourquoi ne pas l'avoir porté au château après la mort de sa mère?

— Hélas! madame, je n'ai pas pu; André ne m'a point laissée sortir, il s'est aperçu qu'on avait enlevé Madeleine, et depuis lors il n'a pas voulu qu'on ouvrît la porte. Oh! que j'ai souffert! J'ai cru qu'il me tuerait. Cela

m'était bien égal pour moi, mais mon pauvre Armand ! Hier son père me l'a ôté de force, il l'a caressé, il l'a endormi, il lui a donné le lait de la chèvre qui le nourrissait; ensuite il l'a replacé sur ses genoux en chantant sa chanson. Je tremblais; pourtant il avait l'air bien heureux. Tout à coup il se leva, tourna très-vite autour de la chambre, et, élevant l'enfant au-dessus de sa tête, il le laissa retomber sur le pavé, où l'innocent se brisa, sans jeter seulement un cri. André ramassa ses pauvres membres et continua à le bercer comme s'il eût été encore vivant. Ce matin je l'ai mis dans cette boîte, et il l'emporte; je voudrais pourtant le mener à l'église. Madame, si vous lui parliez... »

André s'était assis et faisait fondre sur le cercueil une poignée de neige qu'il tenait entre les doigts; je lui dis quelques mots, il ne m'écouta point; il chantait toujours. L'aïeule pleurait, et moi je frissonnais. Peu à peu la voix baissa, il s'endormit.

« Profitons de ce moment, dis-je à mon valet de chambre; prenez l'enfant et descendons-le à l'église.

Je marchai devant, la vieille femme resta

près de son gendre, Beauvielle me suivit. Je me rappelais que moi aussi j'avais été mère, et que je n'avais jamais embrassé mon enfant. Mes larmes coulaient par flots, quand je remis au curé mon dépôt funèbre, quand j'assistai seule aux prières récitées dans cette chapelle souterraine où dormaient ma mère et tous les miens. Seule aussi je suivis le corps au cimetière, et lorsqu'on l'eut descendu dans sa dernière demeure, je tombai sur la neige ; je pleurais mon fils, je pleurais mon mari, je pleurais tout ce que j'avais aimé. Il fallut presque m'arracher de là ; le bon curé me recueillit au presbytère. Un attrait invincible m'attachait à la famille de mon protégé ; je fis venir André au château, sa belle-mère ne voulut point le quitter : tous deux y sont restés jusqu'à leur mort, et bien des fois, pendant la Révolution, André effraya les plus hardis en se montrant la nuit sur les tours, ses cheveux au vent, et chantant cette chanson si touchante autrefois, si terrible alors. Qui sait si ce ne fut pas sa présence qui garantit Mareuil de tous les dangers ? Je l'ai toujours pensé ainsi. Il ne recouvra jamais sa raison, mais il n'était point

dangereux ; sa folie ne changea pas d'objet. Pauvre père! il berça son enfant bien des années après que cet enfant eut disparu de ce monde. Ne sommes-nous pas tous ainsi? n'avons-nous pas tous une chimère bercée et caressée avec délices? Hélas! combien peu d'entre nous la voient se réaliser, et combien aussi la pleurent après qu'elle a disparu sans retour!

GEORGES MINSKY.

GEORGES MINSKY.

FRAGMENT DES SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Cette année-là, 1811, nous étions en garnison dans l'île de Walcheren ; quand je dis en garnison, je devrais dire en exil. La bonne réputation, bien méritée, de notre régiment nous avait fait chasser de toutes les villes où on nous avait envoyés, et l'empereur ne trouva rien de mieux que de nous enfermer dans ces îles malsaines formées par l'embouchure de l'Escaut et celle de la Meuse. Nous y perdions la moitié de nos soldats ; ce fut

une manière de nous décimer comme une autre. On ne nous menait jamais tous à l'armée, et lorsqu'on nous y conduisait, ce n'était qu'en enfants perdus. Ainsi nous avions en Calabre quatre ou cinq bataillons; ils y sont restés tant que durèrent les guerres, et même après, se disputant avec les brigands à qui dépouillerait le mieux les voyageurs. On voit que je me trouvais là en jolie société; mais mon nom m'avait facilité dans ce corps un avancement que je n'aurais pas obtenu dans un autre, et puis mon oncle prétendait que, de toute éternité, les O'Milan avaient servi dans la légion étrangère, et que moi, seul représentant de cette famille, il ne serait pas séant de me voir ailleurs. Il y avait parmi nous d'excellents et très-braves officiers; c'étaient seulement les soldats, recrutés dans tous les pays de l'Europe, pris parmi les plus mauvais sujets de leur pays, qui nous valaient cette belle haine des populations et cette exécrable renommée. Nous n'étions pas toujours en sûreté au milieu de ces hordes de déserteurs; aussi avions-nous le droit de nous faire justice nous-mêmes, sans aucune autre autorité militaire. Autrement nous n'eussions pas

pu contenir les mutins, et nous fussions probablement devenus les victimes de leur insubordination.

J'ai été témoin de plusieurs révoltes, entre autres d'une dont les circonstances étranges se sont gravées dans ma mémoire en traits ineffaçables. Il me serait impossible de l'oublier, et j'y jouai malheureusement un tel rôle que j'en conserverais un remords si on pouvait se repentir d'avoir fait son devoir.

J'étais adjudant-major, et j'avais pour me servir un soldat nommé Georges Minsky. On le citait comme le plus bel homme du régiment, et j'ai rarement vu un visage plus régulier et une plus noble tournure. Quoique déserteur, il n'était point mauvais sujet; d'un caractère fort doux, il m'intéressait à cause d'une passion violente qu'il avait inspirée à une charmante jeune fille de l'île, dont il était amoureux fou, et que son père refusait de lui donner. Ce père, savant jusqu'à la moelle des os, se mettait en furie toutes les fois qu'on le traitait de magister. Il aspirait au titre de professeur, aussi bien que les maîtres de l'Académie de Leyde. Il nous amusait beaucoup; nous causions avec lui, et malgré son pédan-

tisme, il y avait toujours quelque chose à gagner à sa conversation. Il s'appelait M. Stross, *le professeur Stross*, membre de je ne sais combien de sociétés savantes. Sa fille Wilhelmine, véritable rose hollandaise, fraîche, blanche, jolie comme un ange, recevait les hommages de tous et n'aimait que Georges, lequel aurait donné sa vie pour conserver cette tendresse. Les pauvres enfants me faisaient pitié ; ils y allaient de si bonne foi, il y avait tant d'innocence dans leurs relations, qu'il devenait impossible de ne pas désirer l'accomplissement de leurs vœux.

Ces candides amours duraient depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin Georges entra dans ma chambre d'un air soucieux, et loin de chanter, ainsi qu'il en avait l'habitude en faisant son service, il sifflait entre ses dents comme un homme contrarié au dernier point.

« Eh bien ! Georges, lui dis-je, qu'avez-vous aujourd'hui? Vous voilà transformé en serpent; vous me rompez la tête. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur !

— Pardon, mon capitaine, mais je ne sais trop ce que je fais. J'ai bien du chagrin, allez !

— Eh quoi donc ! Êtes-vous puni? votre

maîtresse vous a-t-elle fait quelque infidélité ?

— Oh! mon capitaine! interrompit-il d'un ton de reproche, Wilhelmine !...

— Vous avez raison, elle en est incapable. Enfin, qu'y a-t-il de nouveau?

— Il y a, mon capitaine, que Wilhelmine va passer un mois chez sa tante à Beveland, et que je ne la verrai pas.

— C'est une contrariété, en effet; mais ce n'est point une douleur; un mois d'absence est sitôt passé!

— Ce n'est point une douleur qu'un mois d'absence! O mon capitaine ! vous n'avez donc jamais aimé une femme qui vous aimait aussi? Sans cela vous sauriez qu'un mois d'absence est une douleur, car un jour d'absence est un chagrin. »

Je ne répondis rien, frappé que j'étais de cette observation. Le cœur de ce jeune soldat avait un esprit et une délicatesse inconcevables; il me faisait sans cesse des réponses de ce genre, qui m'attendrissaient jusqu'aux larmes. Il existait dans cet homme je ne sais quelle séduction à laquelle je n'ai vu personne se soustraire.

« Alors, mon cher Minsky, vous deman-

derez des permissions, et vous irez la voir.

— On ne m'en donnera pas, mon capitaine. Vous savez bien que le colonel a mis à l'ordre que le premier soldat qui coucherait hors de l'île serait regardé comme déserteur, et il y a trop loin d'ici à Beveland pour revenir le même jour. Il me faudra rester, et je ne verrai plus Wilhelmine. »

En me parlant ainsi des larmes roulaient dans ses yeux; cela me toucha.

« Je solliciterai pour vous un congé, ne vous affligez pas. Le prince d'Isembourg me refuse peu de chose; je lui rendrai compte de votre conduite, et, ne fût-ce que pour encourager les bons sujets, il vous laissera partir. »

Georges secoua la tête, continua son sifflement en brossant mon habit d'uniforme, et de ce moment devint de plus en plus triste. Il faisait exactement son service, quelque dur qu'il fût, ne se plaignait jamais et était toujours prêt à tout. Ses camarades l'adoraient; plus ils étaient pervertis, plus ils montraient une sorte de culte pour cet homme dont les habitudes différaient essentiellement des leurs. L'amour avait fait ce miracle, car le passé de Georges Minsky n'était point à l'abri

de reproche. Hongrois de naissance, il fût, comme ses compatriotes, grenadier au service de l'Autriche. Je ne sais quelle faute le fit punir sévèrement, selon la discipline rigoureuse de l'empire; il déserta et vint au régiment où on se hâta de l'enrôler : nous ne trouvions pas souvent de pareils soldats. Depuis qu'il connaissait Wilhelmine, ce qu'il y avait de répréhensible dans sa manière d'être disparut ; il passait ses heures de liberté à travailler pour être savant, disait-il, et plaire à M. Stross. Nous remarquions les progrès vraiment singuliers qu'il faisait, surtout dans les études sérieuses. Ainsi que tous les Hongrois, il parlait une sorte de latin assez pur, quoique sans principes; il apprit le grec, le français, les mathématiques, enfin ce qu'un homme apprend d'ordinaire dans sa première éducation. Il faisait des vers médiocres, mais pleins de sentiment et de tendresse; ses camarades se les arrachaient et les chantaient sur tous les tons, avec leurs voix de corps-de-garde : cela formait un étrange contraste. Ces paroles douces, plaintives, criées à tue-tête dans la caserne, par de véritables *chenapans* (je ne connais pas un mot plus honnête

pour désigner ces messieurs), présentaient une harmonie sauvage qui faisait mal à entendre.

Je disais donc que Georges, triste et morne depuis le départ de Wilhelmine, n'avait plus fait de vers, me parlait à peine, et fuyait tout le monde. Un dimanche après la parade, j'étais de semaine, il s'approcha de moi, et me pria assez brusquement de le suivre à l'écart. J'ouvrais la bouche pour le refuser; mais sa physionomie me sembla si agitée que machinalement je fis quelques pas vers l'endroit qu'il me désignait.

« Mon capitaine, voici une lettre de Wilhelmine; voulez-vous la lire? Il n'y a que vous, au moins, à qui je la montre. Depuis deux jours je lutte, mais comment faire? Elle m'attend, et vous seul pouvez m'obtenir la permission d'aller à Beveland. »

Je pris la lettre; voici ce qu'elle contenait :

« Georges, j'ai besoin de vous voir; à tout
» prix, partez sur-le-champ; si vous saviez
» quel danger nous menace, vous n'hésiteriez
» pas à tout braver. Mon père est ici; arrivé
» d'hier au soir, il repart demain pour Am-
» sterdam. Il me reste quinze jours pour exé-

» cuter un projet hasardeux; mais c'est assez,
» Dieu et mon amour me donneront de la
» force. Voici le moment de vous montrer
» combien vous m'êtes cher, et je ne recule-
» rai pas devant cette épreuve. Adieu, Geor-
» ges; si absolument vous ne pouviez pas
» venir, faites-le-moi savoir; je trouverai un
» autre moyen de me réunir à vous, ou je
» mourrai. »

« Eh bien! Minsky, vous désirez que je parle au colonel, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon capitaine, et dès ce soir, si vous le voulez bien, car vous voyez que Wilhelmine m'attend; mais le prince ne consentira pas. »

Je fis de vains efforts pour le calmer; il ne croyait point aux espérances que je lui donnais : malheureusement il devina juste. Malgré tout ce que je pus dire, malgré mes prières, le colonel me refusa. Plusieurs soldats, auxquels on avait permis de s'absenter, outre-passèrent le temps, et ne revinrent point; il nous fallait maintenir la discipline la plus stricte, je le savais mieux que personne, et je savais aussi qu'une grâce accor-

dée à un militaire ne devait pas être refusée à un autre. Dans notre état, il n'y a point d'exception quand on veut être juste. Toutes ces raisons me forcèrent à me rendre à l'avis du prince ; j'en avais le cœur tout serré, et lorsque, le lendemain, je vis entrer Georges dans ma chambre, je n'osai pas lui dire un mot. A mon silence il devina la vérité.

« J'en étais sûr, mon capitaine. Allons! ajouta-t-il en poussant un gros soupir, je vais écrire à Wilhelmine qu'elle emploie son autre moyen. »

Je n'espérais pas qu'il prît la chose avec autant de sang-froid, et je lui en adressai mes félicitations.

« Du moment qu'il y a un autre moyen, mon capitaine, je la verrai tout de même! »

Je compris à cette assurance qu'il savait quelque chose de nouveau depuis la veille ; je l'interrogeai ; il prétendit que je me trompais, mais il me prévint que le lendemain il demanderait la permission de l'exercice du soir.

« Pour celle-là, mon cher ami, vous l'obtiendrez facilement; je puis vous dire avec certitude que je m'en charge.

— Merci, mon capitaine. Il faut que j'aille un peu me promener aux environs de la ville; j'ai promis à Wilhelmine des fleurs pour son herbier. »

Toujours Wilhelmine! C'est bien là l'amour vrai : un seul objet, une seule pensée; joies et douleurs, tout se rapporte à elle. La vie est peuplée par les souvenirs, par les craintes; hélas! il vient un moment où, de ces agitations, il n'en reste plus d'autre que le regret.

Le lendemain, Georges se revêtit de son plus bel uniforme; il était brossé, parfumé comme un amant accourant à un rendez-vous. Il se hâta de faire son service et me quitta si vite que j'eus à peine le temps de m'en apercevoir. Je ne songeai plus à lui de la journée. Il me prenait de temps en temps des accès de mélancolie dans cette île sauvage, si loin de mon pays, de mes amis, de la femme que j'aimais : à vingt ans on aime toujours quelqu'un! Lorsque je me laissais gagner par ces tristesses, je n'étais plus bon à rien; je passais indifférent au milieu de l'existence, et ce mercredi-là je me sentais sous le poids d'un découragement plus profond encore que

de coutume. Je me rendis à l'appel du soir sans savoir presque ce que je faisais; je reçus machinalement le billet d'appel des mains de l'adjudant, et j'écoutai à peine ses observations jusqu'à ce que le nom de Georges frappa mon oreille.

« Mon capitaine, je vous dis que Georges Minsky manque; faut-il le porter déserteur?

— Non, je lui ai donné la permission moi-même.

— La permission de l'exercice, mais non celle de l'appel. Le colonel a défendu d'en accorder aucune.

— Attendez, il reviendra sans doute tout à l'heure; il est à la campagne, il se sera attardé. On le mettra à la salle de police; je parlerai au colonel.

— Mais, mon capitaine, il est sorti de l'île.

— Malheureux! que dites-vous là? il est sorti de l'île! c'est impossible!

— Le sergent Müller l'a vu monter dans un canot, et quand il aura voulu rentrer le soir, les chaloupes de garde ne l'auront pas laissé passer. »

Cette nouvelle me frappa comme un coup de foudre; tout cela était possible. La tran-

quillité de Georges en apprenant que sa permission était refusée s'expliquait facilement alors. Il avait pris la résolution de s'en passer, de tout risquer pour voir Wilhelmine; je comprenais cela, puisque j'étais amoureux. J'allai chez le colonel, je lui racontai mes craintes, et je ne pus m'empêcher de m'exprimer avec un peu d'amertume sur la rigueur qui avait amené de pareils résultats.

« Vous avez d'autant plus raison de vous plaindre, mon cher O'Milan, que, s'il ne revient pas aujourd'hui et qu'il se présente demain matin, votre protégé sera fusillé sur-le-champ.

— Fusillé! mon colonel, c'est impossible! Le plus beau soldat, le meilleur sujet du régiment, lui qui n'a jamais été puni! C'est une première faute, et vraiment il mérite de l'indulgence.

— J'en suis désolé, capitaine, désolé pour vous, mais cela sera ainsi. Depuis quelque temps nos drôles ont l'air de se moquer de moi; ils désertent, ils font tous les commerces possibles avec les contrebandiers; il faut un exemple, un exemple frappant, sans quoi nous ne serions plus les maîtres chez

nous, et ils viendraient nous arracher nos épaulettes. Tâchez de savoir où est votre Hongrois, faites-le prévenir qu'il ne reparaisse point : je veux bien fermer les yeux là-dessus, mais je vous donne ma parole d'honneur que, si je le rattrape, rien ne le sauvera. Songez donc qu'ils sont deux mille et quelques contre soixante, et que, lorsqu'on n'a pas la force, il faut avoir la terreur. »

Certes, je ne demandais pas mieux que de trouver Georges, mais où? Je parcourus la ville, j'allai chez moi, je retournai à la caserne, je visitai tous les postes ; je frappai à la maison de M. Stross, où personne ne me répondit ; les volets en étaient hermétiquement fermés. Il me sembla pourtant voir briller une lumière entre les fentes. Je frappai plus fort, j'appelai, et nul ne vint à ma voix. La nuit se passa ainsi en recherches infructueuses. J'entendais chaque demi-heure ces infernales chaloupes qui se hêlaient, et cela me donnait une impatience extrême en me forçant à comprendre que le temps s'écoulait. Au petit jour je me rendis au port; la lumière du phare éclairait encore la plage,

on distinguait les factionnaires sur les remparts, mais pas une barque ne se montrait. Il ne me restait qu'un espoir, c'est que Georges ne reparût plus. Il ne pouvait ignorer à quoi il s'était exposé par son absence, et il me semblait impossible qu'il vînt de bonne volonté apporter sa poitrine aux balles. Je retournai chez moi un peu plus tranquille, et je me jetai sur mon lit pour prendre un peu de repos ; je me sentais excédé. Vers dix heures l'adjudant entra dans ma chambre, l'air consterné, et me réveilla en sursaut.

« Mon capitaine, le grenadier Minsky est de retour ; on l'a mis au cachot, et le lieutenant de garde m'envoie vous prévenir, afin que vous puissiez faire votre rapport au colonel. »

Je crus que je dormais encore, je le fis répéter trois fois ; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Je m'habillai à la hâte, et je courus chez le prince d'Isembourg, le suppliant presque à genoux de faire grâce, le menaçant d'une révolte s'il sévissait ; enfin, je ne savais ce que je disais, et il fallait toute l'indulgence de mon chef pour me passer les paroles inconvenantes qui m'échappaient.

« Faites assembler le conseil de guerre, me répondit le colonel; vous pouvez défendre l'accusé si vous le jugez à propos ; je ne demande pas mieux que de le trouver innocent, et, s'il n'est pas sorti de l'île, je vous promets de ne le traiter que comme ayant simplement découché de la caserne. Allons, remettez-vous ; songez qu'il ne faut point prendre ainsi au grave les affaires des autres ; il ne resterait plus assez de pitié pour les siennes. »

J'exécutai, puisque j'y étais contraint, les ordres qui venaient de m'être donnés, et en ma qualité de défenseur je me fis ouvrir le cachot de Georges. Je le trouvai endormi sur la paille. Aucun désordre ne régnait dans son costume ; si ses cheveux avaient été peignés plus soigneusement, il eût pu se présenter à la parade. Je me faisais conscience de l'éveiller. Soit qu'il m'eût entendu, soit que son sommeil fût léger, il ouvrit bientôt les yeux.

« Oh ! c'est vous, mon capitaine, dit-il avec un sourire ; je vous remercie bien de votre visite.

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ? Pourquoi êtes-vous revenu ?

— Parce que c'est assez d'avoir déserté une fois en ma vie, et que je n'avais pas du tout l'intention de recommencer.

— Vous avez donc oublié ce qui vous attend ici ? vous ne savez donc plus les ordres sévères qui vous ont tant frappé, ou, si vous les savez, comment y avez-vous désobéi ?

— Mais, mon capitaine, je n'ai point désobéi aux nouveaux ordres ; j'ai découché, c'est vrai ; je mérite une punition pour cela, je la subirai, et tout sera dit.

— Vous êtes fou, Georges ! Vous ne vous souvenez plus que vous êtes sorti de l'île et que vous êtes considéré comme déserteur ?

— Je n'ai point couché hors de l'île, j'y suis rentré avant la retraite ; on ne peut pas me traiter en déserteur. Oh bien ! oui ! je ne l'aurais pas fait, rien qu'à cause de vous, mon capitaine.

— Pouvez-vous prouver que vous avez passé la nuit dans l'île ? »

Il baissa la tête et reprit d'une voix sourde :

« Je le puis, mais je ne le veux pas.

— Voyons, Georges, pas d'enfantillage ; pensez qu'il y va de votre vie. Répondez-moi avec franchise : qu'avez-vous fait depuis hier?

— Mon capitaine, j'ai été me promener hors la ville, je suis monté en bateau, j'ai passé une heure sur la mer. A cinq heures du soir je suis rentré dans une maison ici à Flessingue, d'où je ne suis sorti que ce matin. Ne m'en demandez pas davantage, parce que je n'en dirai pas plus. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas été cette nuit ailleurs qu'à Walcheren. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne mens pas : voilà tout. Faites après ce qu'il vous plaira.

— Je vous crois, répliquai-je en lui serrant la main ; mais le conseil, le conseil qui va s'assembler, il voudra des preuves. Georges, au nom de Wilhelmine, parlez-moi ! Que craignez-vous ? Avez-vous été infidèle ? avez-vous peur qu'elle ne l'apprenne ? C'est de la démence. Elle vous aime assez, je pense, pour vous pardonner une infidélité plutôt que de vous laisser fusiller comme un niais. »

Au nom de Wilhelmine il pâlit ; toutefois il ne faiblit point. Il sourit quand je l'accusai d'infidélité et me répondit seulement :

« Vous ne connaissez ni moi ni Wilhelmine. »

Je vis dans cette obstination un mystère de cœur, héroïque sans doute, mais d'autant plus difficile à vaincre qu'il était plus généreux. Je le questionnai deux heures de suite, j'employai tout ce que je possédais d'éloquence pour le séduire; il demeura inébranlable, me répétant toujours :

« Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas manqué au règlement. Vous savez que je suis bon soldat, que je ne trompe pas, mon capitaine; c'est tout ce que je veux, tout ce que je dois faire. Les juges le savent bien aussi, ils ne me condamneront point. »

Trois heures sonnèrent, je tressaillis; c'était le moment fixé pour le conseil de guerre. J'entendais dans la caserne le bruit des tambours pour rassembler le régiment; je sentais qu'on allait venir chercher le prisonnier; je le suppliai encore de me croire, de sauver sa vie pour Wilhelmine, pour sa mère, pour moi qui ne me consolerais pas de le voir mourir innocent. Il essuya une larme, me serra fortement le bras, et, se levant, il me demanda, pour couper court à toutes sollicitations, si je voulais bien faire venir le perruquier de sa compagnie afin qu'il lui remît un œil de pou-

dre, lui refît ses tresses et lui donnât une apparence plus convenable pour paraître devant ses chefs. J'appelai; le frater se présenta et se mit en devoir de commencer sa besogne. Georges riait, plaisantait; de nous trois c'était le plus tranquille. Le perruquier l'assura au moins dix fois qu'il ne le laisserait pas condamner ainsi, et que, puisqu'il n'était pas coupable, il fallait qu'on lui rendît justice. J'écoutais ces propos sans les entendre, j'étais atterré; j'éprouvais le désir le plus ardent de sauver cet homme malgré lui; ma conscience me criait qu'il ne méritait pas la mort, et que je devais trouver un moyen de le dérober au sort qui l'attendait. Je n'en voyais aucun. Le temps se passait; on vint nous prévenir. Georges se tourna de mon côté, me dit en souriant que je paraissais moins grave devant l'ennemi et qu'il y avait pourtant plus de sang à répandre. Sa résolution ne se démentait pas.

En arrivant au fort Napoléon, situé au centre de l'île, nous trouvâmes le régiment en carré. La tristesse régnait sur tous les visages; le colonel, impassible, causait avec un ecclésiastique dont la vue me glaça. Je savais

quelle mission il était destiné à remplir. Aussitôt qu'on nous aperçut, le prince d'Isembourg fit assembler le conseil de guerre qu'il présidait lui-même ce jour-là par extraordinaire. On plaça Georges au centre et moi à côté de lui. Dans cette multitude, si turbulente d'ordinaire, on n'aurait pas entendu le moindre bruit, et quand le sous-officier chargé des fonctions de greffier commença la lecture de l'acte d'accusation, sa voix retentit solennelle, presque effrayante. Le président interrogea ensuite Minsky; il lui fit exactement les mêmes réponses qu'à moi. Il jura sur l'honneur, sur le drapeau, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'avait point quitté l'île après la retraite; ce fut tout. Le capitaine rapporteur se leva alors. Je ne pouvais souffrir cet Italien; il m'avait toujours fait l'effet d'un ennemi personnel, quoique nous n'eussions jamais rien eu à démêler ensemble. Il présenta avec beaucoup d'adresse les différents faits, il prit une à une les réponses de l'accusé, et ma surprise fut à son comble lorsqu'il avoua qu'il admettait sa défense et acceptait sa déclaration de n'avoir point quitté l'île après la retraite. Je crus Georges sauvé,

et je bénissais celui dont je m'étais méfié sans cause; il ajouta :

« En admettant la défense de Georges Minsky, il me reste une question à lui faire. Il est sorti de l'île à trois heures, il l'avoue, et le sergent Müller lui a parlé au bord de la mer. Il s'est promené en bateau, dit-il, jusqu'à cinq heures, mais depuis son embarquement on perd ses traces. S'il est resté à Walcheren, comment y est-il rentré? Personne ne l'a aperçu, ni les factionnaires, ni les gardiens du phare, ni les marins des chaloupes; il faut cependant qu'il soit descendu quelque part; par conséquent, il a un moyen inconnu de s'introduire dans l'île. Vous savez, messieurs, que nous sommes entourés d'espions des Anglais, que chaque jour on en découvre de nouveaux; cet homme, d'après son aveu même, est un des plus dangereux. S'il n'était pas coupable, pourquoi se tairait-il? pourquoi garderait-il un silence obstiné sur ce qui peut lui sauver la vie? »

Le discours se prolongea longtemps sur le même sujet; j'étais hors de moi. En s'entendant accuser d'espionnage Georges se leva, s'élança en avant; je le retins, je ne sais ce

qu'il allait faire. Après une minute il se rassit, son front se déplissa, et il murmura tout bas :

« Cela vaut mieux ainsi. »

Ce fut mon tour de prendre la parole. Je ne m'étais jamais senti aussi ému ; à peine si je pouvais m'exprimer. Ma défense se hérissait de difficultés ; je ne pouvais apporter qu'une conviction morale, aucune preuve à l'appui, pas même les aveux de l'accusé, puisqu'ils le condamnaient tous. Je repoussai bien loin et avec mépris l'accusation d'espionnage. Le noble caractère du brave soldat lui servait de sauvegarde, et j'offris mon propre honneur comme caution.

« Messieurs, continuai-je, vous ne pouvez douter de son innocence sur ce point, je l'affirme et je l'atteste. Quant au reste des griefs imputés à mon client, que vous dirai-je? je crois à sa parole, j'y crois comme à celle du plus honorable d'entre nous. Il y a un secret intime dans cette obstination à se taire. Je connais la vie de Minsky, je sais qu'il porte dans le cœur une passion violente ; la femme qui l'inspire en est digne sur tous les points ; il faut qu'elle se trouve compromise par une

explication : cette raison seule peut lui fermer la bouche. » Je racontai alors (sans nommer ni désigner Wilhelmine) ce qui s'était passé depuis l'arrivée de Georges au régiment, son amour, l'absence de la jeune fille, son désir d'aller la joindre, le refus du colonel; enfin je vis avec bonheur les juges s'attendrir, leurs regards devenir plus doux. J'espérai, et le murmure approbateur qui accueillit ma péroraison flatta moins mon amour-propre qu'il ne toucha mon cœur.

Georges demanda alors la permission de parler; je crus qu'il allait tout révéler.

« Mon colonel, dit-il d'un ton ferme, je veux d'abord remercier le capitaine O'Milan de ce qu'il a fait pour moi, ensuite je viens repousser le moyen dont il s'est servi pour me justifier. S'il est vrai que j'aime quelqu'un, ce dont je ne dois compte qu'à Dieu, la personne que j'aime n'est pour rien dans ma conduite d'hier. Je rougirais d'accepter ma grâce en laissant planer un soupçon sur une jeune fille pure; moi seul je suis coupable, s'il y a un coupable, moi seul je dois être puni. Ce n'est pas bien ce que vous avez fait là, mon capitaine, reprit-il en se tournant

vers moi ; pourtant je vous le pardonne. »

Il se rassit. Le colonel ordonna au sous-officier commandant l'escorte de nous faire retirer, l'accusé, le capitaine rapporteur et moi. Le conseil se forma en cercle et se mit à délibérer. Aucun de nous trois ne parla pendant ce temps. Je cherchais à deviner sur les traits de mes camarades quel arrêt ils allaient prononcer ; Georges baissait les yeux vers la terre, le rapporteur feuilletait des papiers. Les juges restèrent près de trois quarts d'heure en débats ; les avis se partageaient. Je voyais le visage sévère du colonel s'attendrir par moment et reprendre ensuite son impassibilité ; le major gesticulait beaucoup et paraissait faire une grande impression sur les autres ; enfin ils se rendirent tous à sa proposition. Le cercle s'ouvrit, on nous rappela ; j'étais plus pâle que le prisonnier.

On fit battre aux champs, porter les armes à tout le régiment, comme c'est d'usage.

Le colonel tenait à la main une baguette blanche ; le plus grand silence régnait dans les rangs ; tous les regards se fixaient sur lui. Il commença d'un accent légèrement ému, qui redoubla mes craintes, et, après avoir

exposé les raisons qui forçaient les chefs à une sévérité cruelle peut-être, il se leva, rompit sa baguette, en jeta les morceaux loin de lui... prononça la sentence de mort pour être exécutée de suite, et le condamné mis en terre sur le lieu même. Il ordonna d'ouvrir un des côtés du carré, d'y faire marcher un peloton de la compagnie de Georges et de l'y conduire pour que justice fût faite.

Tout ceci fut l'affaire d'un clin d'œil. On obéit sans murmurer, tant la fermeté du prince imposait à ces gens de sac et de corde, qui l'instant d'avant avaient tous envie de nous assassiner.

« Mon pauvre Georges! m'écriai-je, vous ne voulez donc pas vous sauver? Un mot, un mot, de grâce! Ayez pitié de vous, ayez pitié de moi, ayez pitié d'elle!

— Je ne puis rien dire, mon capitaine, rien; calmez-vous, ce sera bientôt fini. Si vous la voyez, parlez-lui de moi. Vous n'avez pas besoin de lui répéter que je l'aime, elle le sait bien; priez-la seulement de ne pas mourir; pourtant demandez-lui de ne pas se consoler trop vite, de me garder un souvenir. Vous lui remettrez mes livres, n'est-ce pas? et

mes herbiers, c'est tout ce que je possède. Qu'elle soit mon héritière, qu'elle prie pour moi ! »

L'ecclésiastique approcha, je me tins à l'écart. Minsky causa avec lui, reçut dévotement à genoux l'absolution, après avoir protesté de son innocence ; il refusa de s'expliquer même avec le prêtre, sous prétexte qu'il ne pouvait trahir le secret d'un autre, ayant juré sur l'Évangile de le garder. Le bon curé me dit tout bas :

« Oh ! monsieur, c'est une âme que vous envoyez en paradis. »

Mes fonctions se terminaient là ; néanmoins je voulus accompagner Georges jusqu'à la place fatale... Il me repoussa doucement.

« Vous ne pourriez pas, dit-il, sans être trop ému. Adieu, mon capitaine ; accordez une dernière faveur au pauvre Georges..... embrassez-moi ! »

Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes ; lui ne pleurait point, il ne parla plus. En me quittant il me fit seulement un dernier signe, et je me retirai derrière le bataillon, pouvant à peine me soutenir. J'entendis le

fatal commandement, la décharge qui le suivit... Tout était consommé !...

Ainsi que cela est ordonné, le régiment défila devant le corps ; il me fallut passer auprès de celui que je regardais comme une sublime victime. Il n'était point défiguré du tout ; les balles avaient porté dans la poitrine. Son beau visage, penché sur l'épaule droite, conservait sa sérénité et sa douceur. On procéda à la cérémonie funèbre pendant que nous quittions le fort.

Le régiment rentra dans ses quartiers, moi je me fis porter malade et je me réfugiai chez moi. Je n'avais jamais éprouvé rien de semblable. Je me répétais que je n'aurais pas dû laisser mourir le pauvre soldat, que sa mort était un crime dont je m'accusais d'être complice ; mille fantômes voltigeaient dans mon imagination, j'avais une sorte de vertige. La nuit approchait, et depuis un instant j'entendais dans la caserne une sorte de bourdonnement indistinct et inaccoutumé. Le bruit augmentait ; il devint enfin tellement violent que je ne pus résister au désir d'en connaître la cause. Jamais je n'oublierai le spectacle qui s'offrit à moi.

Une jeune fille, les cheveux épars, les habits en désordre, les mains ensanglantées, parlait au milieu de deux mille soldats, semblable à une prophétesse ; sa voix, ses cris perçaient au travers de tous les murmures ; elle paraissait vouloir les conduire dans un lieu qu'elle désignait du geste et les exciter à la vengeance. A mon aspect les rangs s'ouvrirent.

« C'est le capitaine O'Milan, le défenseur de Georges ; laissez-le venir, il la comprendra, lui. »

En approchant je reconnus Wilhelmine, non plus Wilhelmine douce, calme, souriante, mais Wilhelmine désespérée, furieuse. Elle me reconnut aussi.

« Oh ! s'écria-t-elle, c'est vous ! Dieu soit loué ! Suivez-moi, emmenez-les ; il n'est pas mort, il se plaint, je l'ai entendu, il m'appelle ; il n'est pas mort, vous dis-je. Vous voyez bien que j'ai brisé mes ongles, que j'ai déchiré mes mains en voulant le délivrer ; mais venez, venez ôter cette terre, vous qui êtes des hommes. Je dirai où il a été la nuit, je le sais ; on lui donnera sa grâce, on le sauvera, il en est temps encore. »

Je la regardais avec désolation, la croyant insensée et cherchant à l'entraîner vers sa demeure. Elle frappa du pied en se reculant :

« Vous êtes donc tous des lâches? Quoi! vous l'avez laissé assassiner, et maintenant que vous pouvez réparer ce crime, vous ne venez pas! Eh bien! j'irai seule; Dieu m'enverra de la force. Laissez-moi passer. »

Je l'arrêtai encore, j'appelai deux ou trois hommes un peu plus sûrs que les autres, et je leur ordonnai de la porter dans sa maison, où je la suivrais, lorsqu'une bande de soldats se précipitèrent dans la cour en criant que la jeune fille avait raison, que Georges n'était pas mort et qu'il fallait le déterrer. Ils juraient avoir entendu sa voix appelant au secours; leur pâleur, leur physionomie bouleversée me parurent si étranges que je consentis à marcher avec eux vers le fort Napoléon pour vérifier leur singulier récit; mais avant de partir je fis prévenir le colonel de ce qui se passait et le priai de m'envoyer des ordres. La tombe de Georges, nouvellement creusée sur les remparts, était à moitié découverte, et lorsque nous fûmes tout près, chacun faisant silence, nous entendîmes très-

distinctement une voix plaintive sortir de dessous terre et prononcer à plusieurs reprises des paroles inintelligibles. Mon sang se glaça dans mes veines. Les soldats qui m'entouraient, et il y avait bien la moitié du régiment, s'écrièrent :

« Il n'est pas mort! nous devons le sauver ! »

Ils se mirent à l'œuvre sans vouloir m'écouter. J'étais seul au milieu d'eux, je voyais mon autorité méconnue, et je commençais à me voir fort embarrassé, lorsque heureusement le colonel parut. Il entendit mon rapport et donna ordre de continuer l'exhumation. On arriva bientôt au cadavre. La malheureuse Wilhelmine qui nous avait suivis malgré nous, se précipita sur lui, le couvrit de larmes, lui parla, toucha ses mains, sa tête, et nous acquîmes la certitude qu'il ne restait pas une étincelle de vie.

Elle tomba sans connaissance. Nous nous regardâmes tous.

« Remettez ce corps où vous l'avez pris, dit le prince, dont la tranquillité d'âme n'avait été troublée qu'un instant, et rentrez ensuite à la caserne. Capitaine O'Milan, sur-

veillez ces hommes. Que ceux qui insisteront soient punis sévèrement; vous m'en répondez sur votre responsabilité personnelle. »

Le colonel se retirait lorsque le même bruit qui nous avait déjà frappés recommença. Les restes de Georges venaient à peine d'être recouverts. Les plaintes continuèrent, déchirantes et souterraines, l'espace d'un demi-quart d'heure, et puis on n'entendit plus rien. Il y avait de quoi frapper des gens moins supertitieux que nos soldats; moi-même je frissonnais sans pouvoir m'en empêcher.

« Cela est très-étrange, me dit à l'oreille le colonel; ou je suis bien trompé ou nous aurons du bruit. Faites-les éloigner, placez un factionnaire près de la tombe; choisissez quelques hommes sûrs qui empêchent les autres d'approcher. Je vais, moi, réunir le corps d'officiers et prendre des mesures en cas de révolte. »

J'obéis, ou du moins je tâchai d'obéir. A l'aide de quelques sous-officiers, je vins à bout de faire rentrer la plus grande partie des mutins dans le devoir; il n'en resta que quelques-uns. Ceux-là, il me fut impossible de les arracher de là. Quant à la pauvre Wilhel-

mine, on l'avait transportée chez son père. Lorsque j'eus rétabli un peu d'ordre dans le régiment, je revins au fort et j'y trouvai de nouveau tout en combustion. Les gémissements ne cessaient point; c'est-à-dire ils se renouvelaient à des intervalles égaux, mais très-rapprochés. Je me convainquis moi-même qu'il n'y avait point d'exagération. Je ne sus comment expliquer ce phénomène, que ma raison refusait d'admettre et que néanmoins je ne pouvais révoquer en doute.

Dès que le jour parut le bruit cessa. J'avais eu bien de la peine pendant cette nuit à contenir les soldats ; ce ne fut qu'en fermant les portes du fort et en ordonnant aux factionnaires de faire feu sur le premier qui chercherait à sortir que je vins à bout de les empêcher d'aller encore tout révolutionner à la caserne. Je redoutais horriblement la journée et la nuit suivante; le colonel, auquel je communiquai mes craintes, les redoubla en m'apprenant que cette aventure extraordinaire se répandait dans la ville, que les habitants se portaient en masse au fort Napoléon, et qu'on accusait tout haut le conseil d'injustice.

« Si cela continue, ajouta-t-il, nous aurons une terrible nuit. Ne quittez pas le fort; votre qualité d'ami et de défenseur de la victime imposera plus que vos épaulettes. J'y resterai aussi, afin d'être à portée de tout voir et de tout ordonner. »

Pendant la journée le rempart fut assiégé de monde. On ne refusa pas de laisser entrer, d'autant mieux que rien ne troubla la tranquillité de l'île. On distinguait seulement sur les figures une expression de terreur vague ; la foule demeurait silencieuse et les observations ne se faisaient qu'à voix basse. Au coucher du soleil les portes s'encombrèrent; chacun voulait être là pour la nuit. Nous ne pûmes parvenir à faire évacuer la place qu'en menaçant d'appeler les marins des chaloupes et les soldats embarqués sur les vaisseaux de guerre. Notre inquiétude augmentait à chaque instant. Ainsi que je l'ai écrit en commençant cet épisode, nous étions entourés de deux à trois mille coquins que nous maintenions tout au plus dans les temps ordinaires. Ici la révolte devenait imminente et notre position de plus en plus critique. Dès que la nuit fut tombée, je me plaçai au bord de la

fosse, résolu à n'en pas bouger que je ne connusse le secret de ce bruit mystérieux. Je pensais qu'un de nos vauriens se cachait dans les casemates, et je les avais moi-même toutes visitées et fermées à clef; d'ailleurs ces plaintes n'auraient pas été aussi distinctes. Je me perdais en conjectures. Huit heures sonnèrent à l'horloge du fort, et sur-le-champ les cris souterrains y répondirent. Je collai mon oreille contre terre; c'était bien de là qu'ils partaient.

J'avais emmené l'ecclésiastique, confesseur de Georges; il se jeta à genoux. Sa présence, son action retinrent un moment les factieux; mais lorsqu'à huit heures et demie ils distinguèrent les mêmes accents, ils s'élancèrent vers les portes en poussant des hurlements de rage et demandèrent vengeance des juges iniques qui avaient condamné un innocent.

Ne pouvant les maintenir je les suivis. Je n'ignorais pas que le colonel et la plupart des officiers supérieurs étaient enfermés dans la forteresse, qu'ils y vendraient chèrement leurs vies; pourtant ils devaient céder au nombre et le parti des révoltés grossissait à

chaque instant. Je n'avais personnellement rien à craindre; ils me regardaient comme un être privilégié, à cause de mon intérêt pour Georges. Arrivés devant les murailles, ils trouvèrent les canons chargés, prêts à faire feu, et le colonel leur déclara par une fenêtre que, s'ils ne se rendaient pas de suite à la caserne, il allait ordonner de tirer sur eux. Ils ne s'attendaient pas à cette résistance; ils se consultèrent. Un des plus enragés proposa l'escalade, les autres parlèrent d'aller chercher leurs camarades restés à Flessingue. La confusion se mit dans leurs projets sans diminuer leur fureur.

Sur un second avertissement du colonel ils se retirèrent un peu. Tout à coup le ciel, qui ne voulait pas notre perte apparemment, inspira à un sous-officier une idée lumineuse; il conseilla d'amener Wilhelmine, de la conduire sur le tombeau, ajoutant que, si Georges pouvait parler à quelqu'un, ce serait à elle, et qu'ils sauraient alors ce que sa pauvre âme demandait. Cette proposition obtint l'assentiment de tous; on détacha quelques grenadiers, des meilleurs amis de Minsky, et on les envoya à Flessingue. Il s'écoula une heure

avant qu'ils ne fussent de retour, et pendant ce temps une espèce de suspension d'armes s'établit entre les deux partis. J'attendais avec impatience le résultat de cette démarche barbare. On m'avait assuré le matin que mademoiselle Stross était folle. Heureusement son père, revenu d'Amsterdam, la faisait soigner dans sa maison. J'espérais donc qu'on réussirait à les empêcher de traîner la nuit, hors de son lit, cette jeune infortunée ; je comptais qu'ils auraient pitié d'elle en la trouvant dans cet état : je me trompais, ils la portèrent, et le professeur, qui les avait en vain suppliés de lui laisser son enfant, la suivait tout en pleurs. Ce triste cortége s'acheminait vers le rempart. Je marchais à côté du père ; Wilhelmine ne donnait aucun signe de connaissance. On la déposa sur la terre fraîchement remuée ; il y avait de quoi la tuer si elle n'eût pas déjà été frappée à mort. Dix heures sonnèrent, et l'écho inexplicable leur répondit avec plus de force encore.

« Voyez-vous ! il parle plus haut depuis qu'elle est là, murmurent-ils entre eux.

— Qui est-ce qui parle? reprit le professeur sortant de sa rêverie?

— L'esprit de Georges, qui demande quelque chose. Voilà pourquoi nous avons amené ici cette jeune fille.

— L'esprit de Georges, cela! Vous êtes de grands ignorants. Comment! vous ne savez pas que ce sont les cris des chaloupes qui se hèlent pour s'assurer mutuellement de leur vigilance! »

Et l'amour de la science l'emportant sur la douleur, il expliqua comment nous étions au point culminant de l'île, comment tous les bruits venaient y retentir, comment il avait mille fois fait lui-même cette expérience quand il se trouvait quelque bâtiment de guerre dans les environs. A mesure qu'il parlait, un poids énorme s'ôtait de dessus ma poitrine; je souriais de ma crédulité, car je suis bien sûr de n'avoir pas compté sur un événement surnaturel. Les soldats refusaient de croire M. Stross.

« Il y a un moyen bien simple de s'en assurer, répliquai-je; laissez-moi demander au colonel l'autorisation d'envoyer quelques-uns d'entre vous à bord des chaloupes; de cette manière vous serez sûrs qu'on ne vous trompe pas. Ils empêcheront les factionnaires de se

hêler ainsi de demi-heure en demi-heure, et si nous n'entendons plus rien, il est évident que M. Stross a raison. »

Ils acceptèrent, le colonel consentit; je les mis en route et je revins près du professeur, fort inquiet du résultat. Si l'expérience ne réussissait pas, il me paraissait démontré que rien ne les arrêterait plus. Mais, grâces à Dieu! elle réussit. Lorsqu'ils en furent certains, ils commencèrent à avoir peur et se regardèrent entre eux. J'obtins du prince une amnistie générale, et c'était ce qu'il y avait de mieux à faire; ils se tinrent tranquilles jusqu'à la première occasion.

J'appris seul la cause du silence de Georges. La tante de Wilhelmine vint tout en pleurs me conter que, M. Stross ayant ordonné à sa fille d'épouser un négociant d'Amsterdam, et cette dernière voulant se donner la mort plutôt que de renoncer à son amant, elle avait résolu de fuir avec lui, d'aller se marier en terre ferme, bien convaincue qu'une fois la chose faite le père s'apaiserait facilement; c'était pour cela qu'elle voulait voir Georges. Lorsqu'elles apprirent qu'il ne pouvait pas quitter l'île, elles lui proposèrent de

se faire conduire à moitié chemin dans une barque du Nord-Beveland, et que là il viendrait la prendre dans une autre et la mènerait, à l'insu de tout le monde, à la maison du professeur, où il ne restait personne en son absence; ils devaient ensuite concerter leurs projets et repartir avec le même mystère. Pour entrer dans l'île sans être vus, Wilhelmine avait gagné un de ses cousins, gardien du phare, qui promettait de monter la barque de Georges, de les conduire tous au rivage, en les faisant cacher sous des toiles à voiles, et de se montrer seul aux chaloupes, où il était parfaitement connu; il leur avait fait jurer sur l'Évangile de ne jamais le trahir, car il y allait de sa place, et peut-être de sa vie, s'il était découvert. Ils passèrent la nuit chez Wilhelmine à arranger leur doux avenir; j'avais aperçu leur lumière, mais ils s'étaient bien gardés de me répondre; Georges, tout au bonheur, oublia l'heure; l'appel une fois passé, il crut qu'on ne le punirait pas davantage pour rester jusqu'au lendemain. En se séparant de lui les femmes tremblantes lui firent renouveler son serment; elles craignaient le professeur, elles crai-

gnaient les propos, et surtout elles redoutaient de voir échouer le mariage si on avait quelques soupçons. Elles retournèrent au Nord-Beveland. Lorsque Georges fut arrêté, le gardien du phare leur en donna avis; Wilhelmine accourut, mais trop tard; on sait le reste. La pauvre fille est enfermée à l'hôpital des fous de Flessingue; elle croit toujours entendre ces cris déchirants, et prie sans cesse pour l'âme de celui qu'elle a tant aimé.

Je n'oublierai jamais cette touchante aventure; bien des fois mes rêves me la représentèrent. J'ai beaucoup souffert, j'ai vu beaucoup souffrir dans ma longue carrière, et j'ai remarqué que les âmes les plus malheureuses sont celles qui font elles-mêmes leur malheur. Dieu est bon, il nous donne à tous la faculté de nous sauver; pourquoi donc nous perdre à plaisir? pourquoi surtout accuser le hasard de notre propre folie?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



